



LA ROCHEFOUCAULD

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.
MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, de l'Académie française.
MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.
TURGOT, par M. *Léon Say*, député, de l'Académie française.
THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.
D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.
VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.
MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.
MADAME DE LA FAYETTE, par le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.
RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.
STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.
ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.
BOILEAU, par M. *G. Lanson*.
CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet*.
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*.
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . . . 2 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 67-95.



La Rochefoucauld

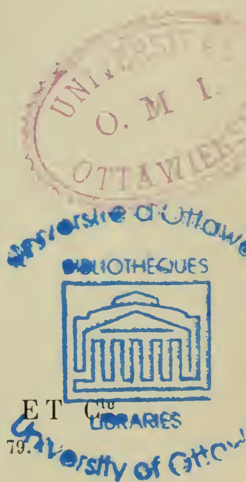
Reproduction d'un émail de Petitot
appartenant à S. M. la Reine de Hollande

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

LA ROCHEFOUCAULD

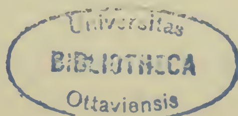
PAR

J. BOURDEAU



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

1895



LA ROCHEFOUCAULD

CHAPITRE I

LA SOCIÉTÉ POLIE

L'un des plus célèbres parmi nos moralistes, La Rochefoucauld est en même temps un des exemplaires les plus distingués d'une espèce sociale aujourd'hui transformée, une des figures caractéristiques de l'ancienne aristocratie, à un moment décisif de son histoire. Avec Condé dans la guerre, Mme de Longueville dans la galanterie, Mme de la Fayette dans les lettres, il représente ce que cette classe a produit de plus brillant, en jetant son dernier éclat, lorsque la noblesse féodale devient une noblesse de cour.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, on se trouve sur les confins de deux mondes, celui de la

féodalité expirante, et celui de la monarchie absolue qui achève de la dompter et de l'asservir.

La seule puissance laïque au moyen âge est la puissance de l'épée, et par conséquent de l'homme qui manie l'épée. Soumise à l'état de guerre presque continuel, la société, pour se maintenir, exigeait une organisation militaire, hiérarchique, par suite l'inégalité, les privilèges, la séparation des classes. Les mœurs de la caste guerrière sont celles qui donnent la supériorité dans le combat : culte de la force brutale et de l'audace, bravoure, énergie folle, confiance sans bornes en soi-même, point d'honneur exalté, vengeance considérée comme le plus impérieux, le plus sacré des devoirs, esprit de ruse et de mensonge, d'agression et de pillage, mépris de l'industrie, du commerce et des arts de la paix. « La noblesse, dira Saint-Simon, n'est bonne qu'à se faire tuer. » L'ennemi du dehors ne suffit pas à absorber la fureur de combat qui la dévore. Il faut qu'elle se décime elle-même. On tire l'épée à tout propos, et il meurt plus de gentilshommes de la main des Français que de celle des ennemis. La manie du duel est si meurtrière que de 1589 à 1607 sept mille nobles sont tués de la sorte, et quatre mille périssent de même pendant la minorité de Louis XIV. Du danger toujours présent, du mépris de la mort, naît cette qualité que Machiavel désigne sous le nom de *virtù*, cette volonté persévérante et

indomptable, dirigée vers un but de conquête et de domination.

Mais, par le progrès des temps, à mesure que la guerre cesse d'être le fléau permanent, que les armées deviennent plus régulières, mieux disciplinées, que le droit national commence à s'établir, le règne de la brutalité individuelle touche à sa fin, la force particulière doit céder à la force publique. La haute noblesse se sent menacée : animée de l'instinct de conservation, de l'égoïsme de classe, comme le sera plus tard la bourgeoisie, comme le deviendra le prolétariat, elle prétend exploiter pour elle seule l'État qu'elle a mission de défendre. Dès l'origine elle est en lutte contre la royauté qui représente de plus en plus la loi commune, l'intérêt général contre son intérêt personnel : il faut qu'un des deux rivaux finisse par anéantir l'autre. Richelieu la fait ployer à grand peine, Mazarin, Louis XIV lui donnent le coup de grâce.

Dans cette lutte suprême, avant d'être définitivement vaincus et domestiqués, les grands du royaume sont encore puissants, fiers, tumultueux. Hostiles à la bourgeoisie qui a triomphé avec la politique de Henri IV, prêts à conspirer ou à se révolter contre le pouvoir, au moindre refus de faveurs, à la première piqûre d'amour-propre, étrangers à tout esprit public, remplis du sentiment excessif de leur importance, ils tiennent encore tête à la royauté,

ils paradent et se pavanent pour la dernière fois sur le devant de la scène.

Si séparé qu'il fût du reste de la nation, ce petit monde aristocratique ne pouvait échapper aux influences qui modifiaient la société. Dès la fin du XVIe et le commencement du XVIIe siècle, après quarante ans de guerres civiles et de guerres religieuses, on avait un besoin impérieux d'ordre, de stabilité, et ce besoin s'exprime par la restauration catholique, par les progrès de la monarchie, comme par la réforme du langage, la renaissance des lettres et des arts. Cette civilisation nouvelle jette un premier vernis sur les rudes soldats de l'âge précédent : ils recevront le dernier à Versailles, et la métamorphose sera complète. Elle ne faisait alors que commencer et tout ce qui commence a dans sa gaucherie même un charme particulier, une grâce sauvage et un peu raide. Le changement est encore purement extérieur : pour le fond des sentiments, le gentilhomme de Louis XIII ressemble plus au seigneur de Philippe le Bel, qu'au courtisan de Louis XIV. Tout est politesse compliquée dans les gestes et dans les paroles, tout est férocité naïve dans les mœurs. La violence des caractères se donnera libre cours pendant la Fronde. Le contraste se marque jusque dans le costume, demi-galant, demi-guerrier. La chevelure des hommes tombe en boucles naturelles sur les épaules, la plume empanache le chapeau à

larges bords, relevé sur le côté, mais le justaucorps et la gorgerette rappellent la guerre, vrai métier de la noblesse. Point de ces broderies, de ces rubans, de ces solennelles perruques, comme cela arriva plus tard avec le luxe de Louis XIV, « quand les derniers chevaliers, dit Henri Heine, se changèrent en cavaliers ayant les entrées à la cour, tout à fait à la façon de leur ancien glaive de bataille, dont la lame s'amincissait chaque jour, jusqu'à ce qu'elle fût devenue une absurde épée de parade ».

Les femmes ont joué dans cette transformation un rôle essentiel. Ce sont elles qui fondent au XVIIe siècle la société polie. Jusqu'au milieu du siècle les grandes dames gardent encore des allures belliqueuses, ce sont des amazones; sous la Fronde elles commandent des troupes en campagne, soulèvent la populace des villes. Mais avec la tendance des mœurs à s'adoucir, elles ont déjà trouvé dans la vie de salon un nouveau théâtre pour leurs exploits. Partout ailleurs l'homme est le maître; là c'est la femme qui reçoit les hommages : elle inaugure son règne.

On a fait remonter à l'hôtel de Rambouillet la première origine de la société polie. La cour ne pouvait donner le ton. François Ier avait rejeté l'ignorance et la grossièreté parmi les modes du temps passé, mais avec Henri III le goût des débauches singulières, avec Henri IV les habitudes de corps

de garde, avec Louis XIII, le caractère sombre du roi et sa sauvagerie n'étaient guère favorables à la politesse des mœurs. Romaine de naissance, la célèbre marquise entreprit de fonder une école de bel air sur le modèle des cours d'Italie et d'Espagne. On a d'ailleurs exagéré l'influence de ce salon. Étrangère au rêve solitaire des pays de brouillard, comme à l'ardente passion du soleil méridional, la race française est naturellement sociable, courtoise, spirituelle; cet instinct de sociabilité ne fait que se développer et s'épanouir à mesure que les temps deviennent réguliers. Durant le règne de Louis XIII, de nombreuses réunions polies se formèrent, qui eurent la faveur du beau monde. Après le renom de brave, le gentilhomme de cour aspirait à celui de galant et de magnifique. On poussait jusqu'à l'affectation la délicatesse des manières, du langage et des sentiments.

L'hôtel de Rambouillet ne fut pas le berceau unique de la société du grand siècle; il était le plus recherché, et tout ce qu'il y avait de distingué en France passa par la *Chambre bleue*. Parmi les habituées se trouvent les femmes qui jouèrent un si grand rôle dans la vie de La Rochefoucauld. La marquise de Sablé en est une des principales héroïnes. La future duchesse de Longueville, Mlle de Bourbon, y fait ses débuts en 1635; on y rencontre la comtesse de la Vergne et ses deux filles, dont l'une fut Mme de la Fayette; Mlle de Rabutin-Chantal, depuis Mme de

Sévigné, le fréquente pareillement. La Rochefoucauld, qui n'était encore que prince de Marcillac, y paraît en 1631 à dix-huit ans; c'est aussi là que le duc d'Enghien acheva de se former. Aussi jaloux de la renommée de bel-esprit que de celle de grand politique, Richelieu, encore évêque de Luçon, soutint dans ce salon une thèse d'amour. Le duc de la Trémoille, le comte de Guiche, le marquis de Montausier, Saint-Évremond s'y rencontrent avec Racan, Benserade, Ménage, Mlle de Scudéry, Voiture qui a raconté les amusements de l'hôtel. On en peut fixer l'époque brillante de la mort de Malherbe à celle de Voiture (1628 à 1648).

Les écrivains, a-t-on dit, ont fait l'hôtel de Rambouillet, plus que l'hôtel de Rambouillet n'a fait les écrivains. Il en réunissait le plus grand nombre, et un de ses caractères, c'est le mélange de l'aristocratie et des gens de lettres. L'éducation des jeunes seigneurs ne se bornait plus aux exercices guerriers et chevaleresques. Celle des femmes était particulièrement soignée. Mme de Sévigné, élève de Chapelain et de Ménage, savait l'italien, le latin. Mme de la Fayette était une remarquable latiniste. Celles mêmes qui écrivaient d'un style défectueux se piquaient de littérature. En France, comme en Italie, la mode exige qu'on ait dans sa maison ou dans sa clientèle quelque auteur plus ou moins en vogue, pour vous entretenir de tous les sujets, vous insi-

nuer des jugements sur les ouvrages qui paraissaient, vous aider au besoin à composer des lettres d'amour. Condé avait à son service Sarrazin, Marigny, bel-esprit qui sait le distraire à ses moments d'ennui, lance ses manifestes, tient l'emploi de ce que nous appellerions aujourd'hui le directeur de sa presse. Les dédicaces du temps exaltent Richelieu, Montmorency, comme des Mécènes. Le duc de Longueville fait une pension à Chapelain; Voiture, Vaugelas appartiennent à Gaston d'Orléans; Huet, Segrais, Esprit sont de l'entourage et de l'intimité de Mlle de Montpensier, puis de La Rochefoucauld et de Mme de la Fayette. En dépit de cette situation subalterne, les gens de lettres apprennent à devenir honnêtes gens, à se débarrasser d'une rouille de scolastique, à s'abstenir de ces grossières polémiques si fort en honneur au XVIe siècle, et que nous retrouvons encore chez les noirs pédants du théâtre de Molière et de la satire de Boileau. En même temps les grands seigneurs prenaient goût aux choses de l'esprit.

Parlant de l'époque précédente, Voltaire écrit : « L'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette nation si célèbre et si aimable, était absolument inconnu. Point de maison où les gens de mérite s'assemblassent pour se communiquer leurs lumières, point d'académie, point de théâtre régulier. » Les salons se sont ouverts, l'Académie s'est fondée, le

théâtre s'organise, et voici que se forme *la bonne compagnie* : « Ce petit troupeau séparé étant riche, bien élevé, poli, est comme la fleur du genre humain ; c'est pour lui que les plus grands hommes ont travaillé ; c'est lui qui donne la réputation. »

Il se recrutait alors parmi la grande noblesse. Une partie de la littérature avant la Fronde est sous son influence. Après avoir passé la belle saison en exploits guerriers, on prend ses quartiers d'hiver à la cour et à la ville, les sentiments s'affinent, on demande aux lettres d'embellir les heures, d'offrir des images de la vie où l'on puisse se reconnaître et s'admirer sous son plus beau jour.

Chaque époque, chaque classe sociale a son idéal, ses types préférés, ses héros, ses Achille, ses Énée, ses Roland. Au XVIIe siècle, la noblesse, qui a conservé les traditions chevaleresques, les voit refleurir avec enthousiasme dans l'*Astrée* de d'Urfé, dans le drame de Corneille, et chez leurs imitateurs.

L'*Astrée* institue la dernière des cours d'amour. Tous les chevaliers errants que Cervantès raillait presque au même moment dans le *Don Quichotte*, avec tant de bienveillance dans l'ironie, semblent s'y être donné rendez-vous. Mais au milieu des souvenirs surannés de la cour d'Artus il y a dans l'*Astrée* un sentiment nouveau ; on y retrouve la douceur de saint François de Sales et une mélancolie qui fait penser à Chateaubriand. La femme

y est l'objet du culte que l'on doit à un être supérieur. Après la cruauté des guerres religieuses, comme au lendemain de la Révolution, les âmes, encore frémissantes, transposent leur exaltation dans les sentiments tendres. La publication de la première partie de l'*Astrée* en 1609, avec une dédicace à Henri IV, où on lui présentait le livre comme un enfant de la paix, marque la première date de la société polie et du roman psychologique. Le succès fut prodigieux. Cette longue pastorale devint le code du bon ton et du savoir-vivre. Les aventures des personnages formaient le sujet principal des entretiens. On en savait par cœur nombre de passages, on se modelait sur Céladon. Après le *Cid* (1636) chacun vise de même aux Rodrigue et aux Chimène. Les Importants, les intrigantes héroïnes de la Régence et de la Fronde, affichent des sentiments cornéliens.

L'esprit de cette littérature est purement aristocratique. Les personnages, de la plus haute naissance, ne visent qu'à l'honneur, à la gloire, à l'amour des princesses :

> Jason ne fit jamais de communes maîtresses ;
> Il est né seulement pour charmer des princesses,
> Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa loi
> Rangé de moindres cœurs que des filles de roi [1].

Animés de tant d'ambition, de bravoure, ces chevaliers ne pensent qu'à eux-mêmes, ne se dévouent

1. Vers de la *Médée* de Corneille.

qu'à leurs propres sentiments, à leur point d'honneur. Ils sont prêts à sacrifier l'univers entier, pour plaire à de « beaux yeux ». En un mot, rien n'existe en dehors d'eux-mêmes. « C'est, dit Jules Lemaître, la plus complète exaltation de la fantaisie personnelle qui les ravit dans leurs auteurs préférés. Leur idéal purement féodal, anarchique, est anti-social et anti-humain ».

Plus caractéristique encore est l'évolution de la langue : il n'est pas de meilleur document et de plus général pour l'histoire des mœurs. L'idiome du XVe et du XVIe siècle convenait à de profonds érudits et à de rudes batailleurs. La forte langue de Rabelais et de Montaigne, de Montluc et de d'Aubigné est savante et populaire; elle n'est ni régulière, ni noble, mais touffue, vigoureuse, chaotique, c'est une langue de plein air ou de cabinet d'érudit. La nouvelle société de salon a besoin d'un dialecte poli. Elle dépouille le langage de sa verdeur, écarte les termes que dicte l'emportement ou qui blessent la décence. Par orgueil, délicatesse, pruderie, elle rejette non seulement tout ce qui sent le cabaret, mais tout ce qui se rapporte à la vie commune. C'est l'œuvre de Malherbe, de l'Académie (1635), de Vaugelas et des ruelles, qui va durer jusqu'à la Révolution. L'unité de la langue vient en aide à l'unité politique, le français succède au gaulois : « En France, dit Henri Heine, la langue a été si

proprement filtrée par la vie jaseuse de la société, qu'elle a irrévocablement perdu toutes les expressions abjectes, les locutions obscures, tout le trouble et le commun, mais aussi toute cette saveur, toutes ces salutaires vertus, toutes les magies secrètes qui sourdent et coulent sous la parole inculte. » La naïveté, cette aimable qualité des Français, est tout à fait anéantie par l'âge classique, dans les sentiments, comme dans les mots.

Le mouvement que nous venons d'esquisser s'achève après la Fronde et se fixe par l'établissement des mœurs monarchiques, après la défaite définitive de la tradition féodale. Le bouillant cavalier de Louis XIII devient le courtisan doux et poli de Louis XIV. Il est dévoré de la même ambition insatiable de dignités et de richesses, mais c'est par une voie moins escarpée qu'il va les atteindre : l'art de parvenir, c'est l'art de plaire au souverain, à ses favoris, à ses maîtresses. L'influence des femmes devient nécessairement très grande, quand tous les événements se passent à une cour et dans un salon, que les caractères se manifestent non par des actes, mais par des procédés et des paroles : cette influence même s'étendra si loin qu'elle contribuera à perdre l'ancienne monarchie. On cultive donc ce qui plaît aux femmes; on s'adonne à ce que Henri IV appelait « les enjôleries, fainéantises et baguenauderies de cour ». Ce n'est ni par le talent, ni par l'étude qu'on

s'élève au pouvoir : un mot, une certaine grâce seront souvent cause de l'avancement le plus rapide. Les belles manières, le beau langage servent ainsi les intérêts les plus grands ; ils sauvent en même temps, ou plutôt dissimulent la servilité, permettent de se courber sans s'avilir, fournissent un moyen de se distinguer, élèvent une barrière qui isole des autres classes, enfin tiennent lieu d'occupation, aident à passer le temps. Pour tant de raisons, les loisirs que la monarchie laissait ainsi à la plupart des hommes distingués en tous genres devaient être très favorables au perfectionnement des jouissances de l'esprit et de la conversation.

Les rapports des grands seigneurs et des écrivains se modifient. Les poètes de l'hôtel de Rambouillet jouaient le rôle d'amuseurs subalternes. Les grands écrivains gardent mieux le sentiment de leur importance et de leur dignité. L'amertume de La Bruyère n'a pas d'autre origine que la situation fausse où s'est écoulée sa vie. Fort de l'appui du souverain, Molière se moque des marquis ; bientôt, avec le rôle grandissant de la littérature, les écrivains finiront par conquérir l'opinion, n'éprouveront pour la noblesse que haine et dédain et travailleront à sa ruine. Déjà sous Louis XIV, les grands savent apprécier le pouvoir de l'esprit. Ils ont un trop haut rang et trop d'intérêts dans le monde, pour demander aux lettres autre chose qu'une dis-

traction, un ornement dans la vie; mais ils sentent que pour leur gloire ils ont besoin de les avoir pour alliées. Non contents de s'ériger eux-mêmes en juges et en arbitres du goût, après avoir déposé l'épée ils prennent la plume : seulement, quand ils livrent leurs œuvres au public, ils se cachent à demi, de crainte qu'on ne les confonde avec leurs domestiques. Les bourgeois au début composent uniquement l'Académie que Richelieu protège : bientôt les premiers ministres et les seigneurs s'honorent d'en faire partie.

Les deux personnages qu'au XVIIe siècle la vie sociale, le roman, le théâtre concourent à créer, la *Précieuse* et l'*Honnête homme*, présentent un autre caractère sous Louis XIV que sous Louis XIII. Le mauvais goût, l'excès d'affectation, cet exotisme de serre chaude propre à l'hôtel de Rambouillet, ces imitations des *concetti* italiens et du style *culto* espagnol, ces fadeurs, ces subtilités, ces pauvretés de la *Guirlande de Julie*, des sonnets de *Job* et d'*Uranie*, toute cette préciosité ridicule disparaîtra pour faire place au goût le plus délicat.

La vie et l'œuvre de La Rochefoucauld doivent être considérées comme l'entière création de la société polie, de ce petit monde si féminin, si raffiné, et permettent de suivre, dans toutes ses phases, cette évolution de la haute noblesse, de 1630 à 1670 environ. L'époque a produit avec Descartes, avec

Corneille, avec Pascal, avec Molière de plus grands représentants, qui ont eu de l'homme et de ses mobiles une conception plus élevée. Ce n'est pas dans la politesse des salons et dans la galanterie de cour qu'il faut chercher la cause de la grande littérature du XVIIe siècle : elles lui ont seulement fourni de belles formes et d'admirables sujets de comédie, de satires et de sermons. Mais à côté des purs et immortels chefs-d'œuvre que nos grands écrivains nous ont laissés, les ouvrages des Retz, des La Rochefoucauld, des Saint-Évremond, simples amateurs de lettres, font assez bonne figure. On y voit se refléter comme dans une facette étincelante ce monde étroit de grands seigneurs et de grandes dames, sous son double aspect d'apparence glorieuse et de fâcheuse réalité : d'un côté, l'élégance, la dignité, la grâce, la quintessence de l'esprit et du savoir-vivre, qui n'ont jamais été surpassés, ni même égalés; de l'autre, l'égoïsme, la sécheresse, la poursuite acharnée des faveurs, l'habileté calculatrice, l'ardeur sans pareille à s'élever et à s'accroître, qui se cachaient sous les belles façons et le superbe cérémonial de cour. Et ces deux aspects paraissent également nécessaires, étant données la nature de l'homme et la structure de la société.

Les *Maximes* ont encore une autre portée. L'égoïsme exalté n'est pas seulement l'apanage et le privilège de la noblesse : « l'orgueil est égal dans

tous les hommes, et il n'y a de différence qu'au moyen et à la manière de le mettre au jour » ; l'amour de soi se retrouve dans toutes les conditions et dans tous les temps. En l'observant avec profondeur chez ses contemporains, La Rochefoucauld, mieux que les moralistes qui l'ont précédé, éclaire d'une vive lumière les replis obscurs, inavoués, redoutables du cœur humain.

CHAPITRE II

LE CHEVALIER DE LA REINE

François VI, duc de La Rochefoucauld, naquit à Paris, rue des Petits-Champs, le 15 septembre de l'année 1613. Il était fils de François V et de Gabrielle de Liancourt, l'aîné de quatorze enfants. Sa maison, détachée vers la fin du x[e] siècle de celle des Lusignan, dont elle porte les armes brisées de trois chevrons, avec la Mélusine pour cimier, était une des plus nobles de France. Comme les Plantagenet, les La Rochefoucauld faisaient remonter leur généalogie fabuleuse à la fée Mélusine. C'était une des rares grandes familles qui avaient survécu à la guerre de Cent Ans. Elle possédait d'immenses domaines dans le Poitou et l'Angoumois. Ses annales guerrières étaient glorieuses. Les La Rochefoucauld venaient immédiatement après les princes du sang. François VI écrit à Mazarin en 1648 :

« Je suis en état de justifier qu'il y a trois cents ans que les rois n'ont point dédaigné de nous traiter de parents. »

Les détails manquent sur la première jeunesse de La Rochefoucauld qui porta, selon l'usage de la famille, le titre de prince de Marcillac, tant que vécut son père. Il reçut en province l'éducation d'un jeune seigneur voué au métier des armes : les exercices du corps y tenaient plus de place que l'étude des lettres, qu'il termina dès sa treizième année. Au lieu de languir sur les bancs d'école, un fils de famille entrait dans l'armée et dans le monde dix ans plus tôt qu'aujourd'hui. Ignorant en livres, il devenait bientôt savant en actions et en émotions.

Le préjugé attribuait au noble une supériorité physique et morale sur les autres hommes ; la capacité matrimoniale était abaissée pour lui. A quinze ans, en 1628, Marcillac épousait une héritière, Andrée de Vivonne, fille du grand fauconnier de France. « On sait assez, dira-t-il dans une de ses maximes, qu'il ne faut guère parler de sa femme » : il s'est scrupuleusement conformé à ce précepte. « Il y a de bons mariages, dira-t-il encore, il n'y en a point de délicieux. » Marcillac, selon l'usage, va bientôt chercher ailleurs les délices que cette institution ne pouvait offrir. A défaut d'amour, il a eu à l'égard de sa femme infiniment d'amour-propre : il deviendra l'amant de la duchesse de Longueville

afin d'obtenir le tabouret pour la princesse de Marcillac. C'est d'un ton modeste et effacé que celle-ci, dans quelques lettres que l'on connaît d'elle, parle de son seigneur et maître. Elle est encore de l'ancien temps où, dans la noblesse, comme dans la roture, la dépendance de la femme était absolue, fort différente en cela des altières amazones et des belles précieuses qui jouent un si grand rôle dans la vie du noble duc son époux. Elle n'usa pas, que l'on sache, de représailles, et elle lui donna huit enfants.

L'année qui suit son mariage, Marcillac fait ses premières armes en Italie comme mestre de camp du régiment d'Auvergne. Au retour de cette campagne, âgé de seize ans, il paraît à la cour et se trouve aussitôt mêlé aux intrigues qui s'ourdissent contre le cardinal de Richelieu. Avec ce ministre, les grands du royaume croyaient avoir passé de la liberté à la servitude. Les seigneurs, nourris dans des sentiments de révolte, ne cessaient de conspirer : c'était, dit Voltaire, l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis. La longue suite de rigueurs et de supplices, par lesquels Richelieu voulait courber cette insolente noblesse sous la loi commune, ne l'effrayait point.

Animé de l'orgueil infini de son sang, Marcillac avait des ambitions sans but précis. A un esprit vif et observateur, sous un air de timidité qui ne le

quitta jamais, il joignait un tour d'imagination romanesque et un goût irrésistible pour la société des femmes. Il s'était lié avec les filles de la reine, Mlle de Chemerault et cette Mlle de Hautefort qui inspirait au roi une passion platonique. Par elles il entra dans la confiance d'Anne d'Autriche. Il avait alors son modèle préféré, son héros, Buckingham, si célèbre par ses royales aventures. Le voilà donc jeune chevalier d'une reine malheureuse, persécutée, soupçonnée des plus noirs desseins : « De moindres raisons auraient suffi pour éblouir un homme qui n'avait presque jamais rien vu, et pour l'entraîner dans un chemin si opposé à sa fortune. Cette conduite m'attira bientôt l'aversion du roi et du cardinal, et commença une longue suite de disgrâces dont ma vie a été agitée. »

En 1635, il part comme volontaire avec plusieurs jeunes gens de qualité, pour faire campagne contre les Espagnols en Flandre, et il se signale par sa bravoure à la journée d'Avein. Mais quand il revient à la cour, lui et ses compagnons d'armes sont tous mis à l'écart, sous prétexte qu'on parlait trop librement de ce qui s'était passé dans cette campagne. Il reçut l'ordre d'aller rejoindre son père dans ses terres. Pour lui, c'est son attachement à la reine qui lui vaut cette disgrâce. Le roi veut se venger de sa femme et de Mlle de Hautefort.

Cet éloignement, qui dura de 1633 à 1637, fut

cause de la liaison plus ou moins intime de Marcillac avec la duchesse de Chevreuse, plus âgée que lui de treize ans. C'est la première des muses sous l'invocation desquelles, comme le voulait Sainte-Beuve, on pourrait mettre les diverses phases de la vie de La Rochefoucauld, la muse de l'Intrigue.

Retz à qui elle se livra sous la Fronde, en même temps que sa fille, a tracé d'elle ce portrait : « Elle intriguait, parce qu'elle était venue en un temps d'intrigues; si le prieur des Chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine, qui s'y attacha, la jeta dans les affaires, le duc de Buckingham et le comte de Holland l'y entretinrent; elle s'y abandonna parce qu'elle s'abandonnait à tout ce qui plaisait à celui qui l'aimait. » Elle n'aimait que l'amour : « Son dévouement à la passion était éternel, bien qu'elle changeât d'objet. Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs, elle ne connaissait que celui de plaire à son amant. » C'était la femme du devoir amoureux, aussi dangereuse pour ses amants que pour ses ennemis. Le duc de Lorraine, Chalais eurent un sort tragique; Hamelot de la Houssaye la compare au cheval de Séjan, dont tous les maîtres finirent mal.

Quelque temps tranquille après l'affaire de Chalais, elle entraînait dans une nouvelle conspiration

contre Richelieu le vieux garde des sceaux Châteauneuf, jusque-là si dévoué au cardinal; Châteauneuf fut relégué en 1633 à Angoulême, Mme de Chevreuse à Dampierre, d'où elle venait voir la reine à Paris sous un déguisement. C'était elle qui avait favorisé la passion qu'Anne d'Autriche inspirait à Buckingham, qui la lui avait, prétendait-on, livrée dans le jardin du Louvre. La reine aimait sa gaieté, son enjouement. Instruit de ces secrets voyages, Richelieu exila la duchesse en Touraine. C'est là que Marcillac la rencontra pour son malheur. Il fut d'abord chargé des périlleuses missives que les deux amies s'envoyaient l'une à l'autre. Mme de Chevreuse venait de nouer une correspondance secrète entre la reine, Charles IV, la reine d'Angleterre et le roi d'Espagne. Averti, Richelieu voulut jeter l'alarme dans une cabale de femmes qui faisaient commérage des affaires de l'État : il fut question d'enfermer la reine au Havre, de rompre son mariage, de la répudier.

« Dans cette extrémité, raconte La Rochefoucauld, abandonnée de tout le monde, et n'osant se confier qu'à Mlle de Hautefort et à moi, elle me proposa de les enlever toutes les deux et de les emmener à Bruxelles. » La prévision des difficultés, des périls de cette entreprise romanesque lui donna plus de plaisir qu'il n'en avait eu de sa vie : « J'étais jeune, j'étais à un âge où on aime à faire des choses extra-

ordinaires et éclatantes, et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la reine au roi son mari, et au cardinal de Richelieu qui en était jaloux, et d'ôter Mlle de Hautefort au roi qui en était amoureux. » Jeune paladin de vingt-quatre ans, il devait mener en croupe cette reine qui n'était que lis et que roses.

Balzac, dans une lettre à Bois-Robert, raille les chimères romanesques qui hantaient ces jeunes cervelles. « Ces messieurs, écrit-il en nommant le prince de Marcillac, parlent si souvent de l'empire et de la souveraineté des dames, et ont la tête si pleine de romans et d'aventures étranges, qu'ils croient pouvoir faire tout ce qu'on faisait sous le règne d'Amadis, et devoir dire pour le moins à une princesse suppliante : Moi qui ne suis qu'un homme, comment résisterais-je aux prières de celle à qui les Dieux n'ont rien pu refuser. »

Cet enlèvement digne de l'*Astrée* ne s'exécuta pas. La reine dut faire amende honorable. Mais une méprise fatale détermina la fuite de Mme de Chevreuse. Elle se crut gravement compromise et résolut de se sauver. Excellente écuyère, elle quitte Tours à cheval le 6 septembre 1637, déguisée en homme et escortée seulement de deux domestiques. D'une traite elle arrive à Ruffec, à une lieue de Verteuil, où se trouvait Marcillac, lui dépêche un billet : elle se donne pour un gentilhomme obligé de fuir après un duel,

elle lui demande un carrosse et quelque valet. Marcillac reconnut aussitôt l'auteur du billet, mais ne put l'aller rejoindre, parce que les hôtes qu'il avait chez lui, croyant qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, le voulaient accompagner. Il se contenta donc d'envoyer à Mme de Chevreuse ce qu'elle demandait. Elle se fit conduire à une autre maison de son ami, d'où elle partit de nouveau à cheval. Après nombre d'aventures, elle finit par atteindre gaiement la frontière d'Espagne. De là elle expédia à Marcillac toutes ses pierreries, qui valaient 200 000 écus, le priant de les recevoir en don si elle mourait, ou de les lui rendre quelque jour.

La Rochefoucauld cite apparemment ce dernier trait, dans ses *Mémoires*, en témoignage de la foi qu'inspirait sa loyauté. Mais il nous dit dans ses *Maximes* que nous n'avons guère lieu de nous enorgueillir d'une confiance qui est toujours intéressée. Il est piquant d'entendre un des familiers de La Rochefoucauld vieillissant, l'académicien Jacques Esprit, faire un jour allusion à ces pierreries, et tourner la maxime contre l'auteur lui-même : « C'est avec bien peu de sujet qu'un homme se tient heureux et se vante de ce qu'une princesse, qui était sur le point d'être arrêtée, s'est refugiée en sa maison de campagne, et lui a confié sa vie et sa liberté, et de ce que sortant du royaume, elle lui a donné en garde ses pierreries, puisqu'il est clair

qu'en tout cela elle n'a rien fait par le dessein de lui plaire ou de lui faire honneur, qu'elle n'est allée chez lui que parce qu'elle ne s'est pas crue en sûreté dans la maison d'un autre; qu'elle ne lui a laissé ses pierreries que par la crainte d'être volée en chemin, et que tout ce qu'elle a fait n'a été que dans son propre intérêt et par pure nécessité. » Esprit se plaît à remarquer ici la naïveté de La Rochefoucauld. Quoi qu'il en dise, Mme de Chevreuse donnait à son ami une marque de préférence.

Richelieu ne tarda pas à être informé de l'aide que Marcillac avait procurée à la duchesse de Chevreuse. Il fit mander le coupable. Celui-ci se vante de la sécheresse et de la réserve qu'il fit paraître dans ses réponses. Il veut que le cardinal s'en soit aigri; mais comment croire qu'on prit au sérieux ce conspirateur de ruelles? on ne l'envoya à la Bastille que pour une semaine, avec ordre de le bien traiter, de le laisser se promener sur la terrasse. Il y rencontra une excellente compagnie. Les huit jours écoulés, il va remercier Richelieu : « Je n'entrai point en justification de ma conduite. Il me parut qu'il en était piqué, et je me trouvai heureux d'être sorti de prison, au temps où personne n'en sortait. » La secrète approbation de la reine, de Mlle de Hautefort, la reconnaissance de Mme de Chevreuse, le payèrent amplement d'une disgrâce de deux années qu'il dut passer à Verteuil.

Il y reçut un envoyé de la duchesse qui venait reprendre les bijoux; il dut s'en disculper par une lettre destinée à être mise sous les yeux de Richelieu. Il se défend d'avoir manqué du respect qu'il doit à Monseigneur le Cardinal, « après que notre maison en a reçu tant de grâces, et moi tant de protection dans ma prison et dans plusieurs autres rencontres ». Ce ton nous fait douter qu'il l'ait jamais pris de bien haut avec le ministre redouté, quoiqu'il prétende le contraire. Il supportait non sans quelque douceur son éloignement de la cour, menait grande existence dans ses terres, recevait toute la noblesse du pays : « J'étais jeune; la santé du roi et du cardinal s'affaiblissait, et je devais tout attendre d'un changement. J'étais heureux dans ma famille; j'avais à souhait tous les plaisirs de la campagne; les provinces étaient remplies d'exilés de même fortune et de mêmes espérances. » Sous le chevalier de la reine nous voyons poindre l'ambitieux.

En 1639, il obtient de retourner à l'armée dans les Pays-Bas. Il se distingue au combat de Saint-Nicolas et à celui de Saint-Venant, où, dit-il, trente volontaires de qualité — il était du nombre — soutinrent seuls, sur une digue, l'effort des ennemis, et les repoussèrent quatre ou cinq fois à coups d'épée. On lui offrit de servir comme maréchal de camp, on fit briller à ses yeux de grandes charges. Il refuse pour obéir à la reine, qui désirait qu'il ne reçût

point de grâces du cardinal, afin qu'il pût se tourner contre lui « quand elle se trouverait en état d'être ouvertement son ennemie ».

Il lui fallut retourner à Verteuil, où il languit cette fois dans une nouvelle attente de grands changements. Il n'avait d'autre distraction que de chasser à courre avec une meute célèbre dans la contrée. Un détail piquant nous a été conservé à ce propos par une lettre de son père, adressée à M. de la Ferté, ambassadeur à Londres. Il lui rappelle discrètement une dette de jeu, et lui demande de protéger en Angleterre le petit commerce de son fils, « qui est de pouvoir tirer des chevaux et des chiens, pour du vin qu'il envoie sous le nom de M. Graf ».

Au fond de sa province, Marcillac reçut les propositions de Cinq-Mars, cet aimable criminel, comme l'appelle Mme de Motteville, dont la reine était l'alliée. Mais il n'eut d'autre part à cette conjuration ridicule que de fournir, non sans risques, au comte de Montrésor le moyen de passer à l'étranger.

Enfin le cardinal de Richelieu mourut en 1642. Dans ses *Mémoires*, La Rochefoucauld rendra justice au grand politique, ennemi de sa caste, dont tout l'effort avait été d'en rabaisser l'orgueil, d'en désarmer la puissance. « La suite a fait connaître que cette perte fut très préjudiciable à l'État.... Tant de grandeur dans les desseins, tant d'habileté à les

exécuter, doivent étouffer les ressentiments particuliers, et donner à sa mémoire les louanges qu'elle a justement méritées. »

Ici se termine la jeunesse chevaleresque de La Rochefoucauld. Ce premier personnage, dévoué, romanesque, imprudent, que Richelieu sut rabattre sans trop le punir, nous ne faisons que l'entrevoir, de l'aveu même de Sainte-Beuve, nous ne le connaissons pas. Sous la régence il va nous apparaître ouvertement intéressé, et sous la Fronde profondément gâté.

Anne d'Autriche proclamée régente, aussitôt après la mort de Louis XIII, 24 mai 1643, tous ceux qui avaient partagé ses disgrâces s'apprêtaient à toucher le prix de leurs sacrifices. Une première surprise fut la confirmation immédiate de Mazarin, l'homme de Richelieu, comme chef du conseil. Marcillac fut dupe, au début, de ce comédien incomparable, de ce menteur perpétuel, qui déclarait qu'il ne désirait rien pour lui ni pour les siens, « qu'il voulait adopter pour ses parents tous les serviteurs de la reine, et chercher également sa sûreté et sa grandeur à les combler de biens ». Il ne s'abusait pas moins sur le caractère de la reine : « Chacun croyait qu'elle conserverait dans sa prospérité les mêmes sentiments qu'elle leur avait témoignés durant ses malheurs ». Il ne songeait ni à son cœur de mère qui la rendrait jalouse de son autorité, ni à son cœur de

femme de quarante ans, sensible à la douceur de plaire à son premier ministre, et assez ferme pour persister dans son choix.

Anne confirmait au début ses courtisans dans leurs illusions. Elle les comblait d'argent et de promesses. Marcillac n'avait encore rien reçu, lui qui avait affiché tant de zèle. Mais quelle n'était pas son attente!

Il y avait dix ans que la reine me tenait particulièrement pour son serviteur, et six ou sept qu'on me nommait publiquement son martyr.... Ma fortune et ma liberté n'avaient pas été les seules victimes que j'avais offertes pour sa liberté et son repos, et l'horreur des supplices les plus effroyables ne m'avait pas empêché de lui faire aussi bon marché de ma vie, quand elle avait bien voulu confier la sienne au courage, à la fermeté, à la prudence d'un homme de vingt-deux ans. Elle m'assura plusieurs fois qu'il y allait de son honneur que je fusse content d'elle, et qu'il n'y avait rien d'assez grand dans le royaume pour me récompenser de ce que j'avais fait pour son service.

Nous lisons dans les *Maximes* qu'une arrière-pensée se dissimule d'ordinaire sous le dévoûment, et qu'il ne faut guère compter sur la reconnaissance, parce que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait. Quand Marcillac écrivait cette page de son *Apologie* que nous venons de citer, il

n'était pas encore parvenu à ce degré de clairvoyance et de sagesse.

Tous ceux qui avaient été attachés à la reine pendant la vie du feu roi, le duc de Beaufort à leur tête, formèrent bientôt contre Mazarin une cabale dite des Importants, qui annonçait les Frondeurs. Marcillac était des leurs sans approuver leur conduite; il ménageait le cardinal, et, pour ne pas se brouiller avec les Importants, il se faisait ordonner par la reine les civilités qu'il avait à lui rendre.

La cour se trouvait ainsi partagée entre Beaufort et Mazarin. La reine ne se prononçait pas. Il s'agissait pour la décider d'obtenir le retour de Mme de Chevreuse, son ancienne et intime confidente, que Louis XIII, à son lit de mort, avait vouée à un exil perpétuel. Ce fut Marcillac qui sollicita d'Anne d'Autriche ce rappel, faveur qui dans son esprit devait entraîner toutes les autres. Il la suppliait de considérer de quelle légèreté on la croirait capable, et quelle interprétation on donnerait à sa conduite, si elle préférait le cardinal Mazarin à Mme de Chevreuse : « Cette conversation fut longue et agitée, je vis bien que je l'aigrissais ». Il obtint pourtant cette grâce, et fut chargé d'aller au-devant de la duchesse (juin 1643). Il la rejoignit avant son mari, la prévint des changements qui s'étaient faits à la cour, l'engagea à ne compter que modérément sur son crédit, à ménager le nouveau ministre et,

avant de chercher à le combattre, à juger tout d'abord s'il manquerait à son devoir, qui était de leur accorder tout ce qu'ils exigeraient de lui.

Après dix ans de vie errante, la duchesse de Chevreuse, bien déchue de son ancienne beauté, revenait l'esprit hanté des visions les plus ambitieuses. Elle ne songeait à rien moins qu'à renverser Mazarin, à lui substituer Châteauneuf, à réconcilier la France avec la maison d'Autriche, et à restituer dans leur toute-puissance les grandes familles de ses partisans. Pour satisfaire tout d'abord sa vengeance contre les Richelieu, elle commença par prétendre que le Havre, place si importante, fût enlevé à la duchesse d'Aiguillon, nièce du grand cardinal, et donné à Marcillac. Mazarin répondit qu'il ne pouvait dépouiller la famille de son bienfaiteur, alliée d'ailleurs à la maison de Condé et protégée par elle. Il proposait à Marcillac la charge de général des galères, puis celle de mestre de camp des gardes, à la place du maréchal de Gramont, puis la survivance du duc de Bellegarde dans les fonctions de grand écuyer, enfin la succession de Gassion comme mestre de camp de la cavalerie légère, espérances éloignées, incertaines, ou places de gens que lui, Marcillac, avait intérêt à ménager.

Une imprudence, une rivalité et des propos de femmes, entre la jeune duchesse de Longueville et Mme de Montbazon, alliée de Mme de Chevreuse,

perdirent les Importants, en procurant à Mazarin l'alliance des Condés : soupçonné d'avoir voulu le faire assassiner, Beaufort fut arrêté le 2 septembre 1643 et enfermé à Vincennes, Mme de Chevreuse reléguée à Tours; Marcillac, qui n'était qu'ami des Importants, fut épargné. On l'accusait à tort de s'être réconcilié avec la cour à leurs dépens. Mis en demeure par la reine d'abandonner Mme de Chevreuse et de se rallier à Mazarin, il s'y refuse et achève de gâter ses affaires, sans qu'il dût trouver dans l'avenir plus de reconnaissance du côté de la duchesse. Hostile au gouvernement de la reine, il se montrait d'autant plus attaché à sa personne. Il passe ainsi deux années à la cour (1644-1646) « dans un état bien ennuyeux » au milieu de cet âge d'or de la régence, célébré à l'envi par les poètes, où la cour, délivrée d'un ministre soupçonneux, d'un roi taciturne et mélancolique, se livrait avec magnificence à tous les plaisirs.

Las de la cour, Marcillac demande vainement un de ces mêmes emplois à l'armée qu'Anne d'Autriche l'avait empêché d'accepter du cardinal de Richelieu. Alors il ne craint pas de témoigner son mécontentement à Mazarin, il ose murmurer publiquement contre la reine.

Il songe à se faire craindre, et jette les yeux sur une princesse du sang, la duchesse de Longueville, qui détestait Anne d'Autriche, et que la plus tendre

amitié unissait à son frère le duc d'Enghien, le vainqueur de Rocroy.

C'était une madone d'autel, une déesse d'empyrée, vers laquelle l'encens des adulations ne cessait de monter. « Dès sa première enfance, écrivait Voiture, elle vola la blancheur à la neige, et aux perles l'éclat et la netteté. » Scudéry comparait sa chevelure aux rayons du soleil. Avec moins d'hyperboles, elle avait les cheveux blond cendré, les yeux bleu-turquoise, un léger embonpoint. Retz insiste sur le charme de sa langueur, mais dont les réveils étaient merveilleux et surprenants. Élève de l'hôtel de Rambouillet, elle n'aspirait qu'à une renommée de précieuse, et ne s'était encore mêlée à aucune intrigue.

Son esprit, raconte d'elle sa belle-fille, la duchesse de Nemours, qui ne l'aimait guère, — ni celui de toute la cabale n'était point d'avoir des desseins ni de l'habileté, et quoiqu'ils eussent pourtant tous beaucoup d'esprit, ils ne l'employaient que dans les conversations galantes et enjouées, qu'à commenter et à raffiner sur les délicatesses du cœur et les sentiments; ils faisaient consister tout l'esprit et tout le mérite d'une personne à faire des distinctions subtiles et des représentations quelquefois peu naturelles là-dessus. Ceux qui y brillaient donc le plus étaient les plus honnêtes gens selon eux et les plus habiles, et ils traitaient de ridicule et de grossier tout ce qui avait le moindre air de conversation solide.

Mariée à vingt-trois ans à un veuf qui en comptait quarante-sept, elle était entourée d'adorateurs,

dont Coligny se montrait le plus empressé. Après l'affront de Mme de Montbazon, qui avait faussement attribué à Mme de Longueville certaines lettres d'amour, Coligny, poussé par le duc d'Enghien, appela le duc de Guise, et le duel eut lieu en plein jour, place Royale, le 12 décembre 1643. La duchesse y assista. dit-on, cachée derrière un rideau. Coligny mourut à quelque temps de là de l'humiliation que lui avait infligée le duc de Guise, en le frappant, après l'avoir désarmé, du plat de son épée. Tout ce romanesque rappelle fort l'*Astrée*. Mais ce qui s'en éloigne, c'est l'amitié étrange, orageuse, qu'Enghien et le bossu Conti témoignaient à leur sœur. Conti surtout cherchait à lui plaire, selon le délicat euphémisme de Mme de Motteville, « plutôt en qualité d'honnête homme que comme frère ».

Le cilice qu'elle portait toute jeune, une première vocation vers les Carmélites, la préciosité, l'inceste s'il y eut inceste, n'étaient pour Mme de Longueville qu'autant de manières de se distinguer du troupeau des humains, dont l'infranchissable abîme de son orgueil la séparait. L'art suprême de La Rochefoucauld fut de faire luire à ses regards une nouvelle voie pour planer plus haut encore, celle de la politique et des grandes affaires. Il se croyait sûr de l'y diriger à son gré, il avait remarqué en elle une extrême facilité à se laisser conduire, dont il parle comme d'un défaut, quand d'autres que lui

en usèrent. Une fois son amour-propre déchaîné du côté de l'intrigue, cette nonchalante se tourne en impétueuse et, entraînée par La Rochefoucauld, le mènera plus loin qu'il ne voulait aller lui-même, lui deviendra fatale. Dans ses *Mémoires*, écrits sous l'empire du ressentiment, il nous a laissé un récit plein d'impertinence des débuts de sa liaison, de son « embarquement », comme on disait alors :

Mme de Longueville était alors si unie avec toute sa maison, et si tendrement aimée du duc d'Enghien, son frère, qu'on pouvait se répondre de l'estime et de l'amitié de ce prince, quand on était aimé de Madame sa sœur.... Beaucoup de gens tentèrent inutilement cette voie, et mêlèrent d'autres sentiments à ceux de l'ambition. Miossens s'y opiniâtra le plus longtemps, et il eut un pareil succès.... J'eus enfin sujet de croire que je pourrais faire un usage plus considérable que Miossens de l'amitié et de la confiance de Mme de Longueville. Je l'en fis convenir lui-même. Je lui dis mes vues, mais que sa considération me retiendrait toujours, et que je n'essaierais point de prendre des liaisons avec Mme de Longueville, s'il ne m'en laissait la liberté. J'avoue même que je l'aigris exprès contre elle pour l'obtenir, sans lui rien dire toutefois qui ne fût vrai; il me la donna tout entière; mais il se repentit de me l'avoir donnée quand il vit les suites de cette liaison. Il essaya de la traverser bientôt après par beaucoup de bruit et par beaucoup d'éclat, qui ne changèrent rien à mon dessein.

Cette page est d'un roué, et justifie Mme de Motteville lorsqu'elle dit de La Rochefoucauld

qu'il était plus intéressé qu'il n'était tendre, et qu'il joignait les sentiments du cœur à la considération de la grandeur de sa fortune. S'il faut en croire Mme de Sévigné, il ne fut jamais amoureux. Il prétendait, d'après Segrais, n'avoir jamais rencontré l'amour que dans les romans. Lenet le présente au contraire, pendant la Fronde, « tout plein du désir passionné de sacrifier ses intérêts et sa vie au service de la duchesse de Longueville ». Il y mettait du point d'honneur, sinon de l'amour.

Au début de sa liaison, Marcillac était assez près de se réconcilier avec Mazarin. Grâce à l'influence de son père, il avait obtenu le gouvernement du Poitou, faveur dérisoire, selon lui, parce qu'on lui faisait payer 300 000 livres ce que son père avait été contraint de bailler pour 250 000. Le brevet avait été expédié grâce aux instances toutes-puissantes du duc d'Enghien, qu'il avait suivi comme volontaire en Flandre, pendant que la duchesse accompagnait son mari à Münster. Toute fêtée qu'elle y fut, durant les négociations de la paix de Westphalie, elle s'ennuyait loin de son amant. Marcillac fit des prodiges de valeur à Mardick, mais il n'eut jamais de bonheur à l'armée. Il ne paraît sur le champ de bataille que pour être mis hors de combat. Un coup de mousquet à l'épaule droite faillit l'estropier pour la vie. On le ramena jusqu'à Paris sur un brancard. Il put néanmoins faire son entrée à

Poitiers (avril 1647). Et au début de la Fronde (août 1648), quand l'agitation menaçait de gagner les provinces, il soutint dans son gouvernement l'autorité royale, la cause du cardinal et de la cour.

CHAPITRE III

LE FRONDEUR

Nous n'avons à suivre dans la Fronde que les destinées particulières de La Rochefoucauld, d'ailleurs fort embrouillées, mais nécessaires à la pleine intelligence des *Maximes*. Toutes ces intrigues sont la confusion même. Il n'y a pas de bonne histoire de cette crise et il n'y en aura jamais, parce que c'est une révolution avortée, dont tous les acteurs, mus par les mobiles les plus mesquins, ne cherchent qu'à se tromper les uns les autres ; sous couleur de bien public, on ne poursuit, on ne ménage que des intérêts particuliers. « Il est presque impossible, a dit La Rochefoucauld au commencement de ses *Mémoires*, d'écrire une relation bien juste des mouvemens passés (de la Fronde), parce que ceux qui les ont causés ayant agi par de mauvais principes, ont pris soin d'en dérober la connaissance, de peur

que la postérité ne leur imputât d'avoir dévoué à leurs intérêts la félicité de leur patrie. »

Loyal au début, La Rochefoucauld tourne au rebelle dès que Mazarin résiste à ses exigences. Il s'était mis en tête d'obtenir pour sa maison les mêmes avantages qu'on accordait à celles de Rohan, de La Trémoille et à quelques autres : le tabouret pour sa femme, et la permission d'entrer dans la cour du Louvre en carrosse.

C'était là une ambition très sérieuse. Les honneurs du Louvre n'étaient accordés qu'aux pairs du royaume et aux princes de maison souveraine. Le duché-pairie était dans la maison de La Rochefoucauld depuis 1622, grâce à Marie de Médicis. Il devait donc appartenir au prince de Marcillac à la mort de son père. Mais il voulait être duc par brevet dès 1648. Il réclamait un rang à part dans l'ordre de la noblesse : le lui concéder, c'était soulever chez les grandes familles du royaume la plus vive opposition.

Il suffit de lire Saint-Simon pour connaître les rivalités, les vanités insatiables qui divisaient la cour. L'esprit de la noblesse, comme l'explique Saint-Aulaire, mélange d'orgueil et de frivolité, admettait les prééminences fondées sur la possession des charges, des grades militaires, et sur d'autres titres positifs; mais l'égalité de naissance restait un principe qui ne souffrait pas d'exception,

et tous les gentilshommes français se prétendaient aussi nobles que le roi. Pour des raisons plus ou moins spécieuses, les honneurs du Louvre avaient été cependant obtenus par les maisons de Rohan, issue des anciens souverains de Bretagne, de La Trémoille et de Bouillon : celle de La Rochefoucauld, non moins illustre qu'aucune autre, s'autorisait de ces exemples :

Le duc de La Rochefoucauld, écrit Saint-Simon parlant de l'auteur des *Maximes*, n'avait jamais pu digérer le rang de princes donné à MM. de Bouillon. Il se croyait d'aussi bonne maison qu'eux et il n'avait pas tort.... Mais il ne put parier de mérite à la guerre avec MM. de Bouillon et de Turenne. Quoique plus galant qu'eux, et d'un esprit plus propre aux manèges des ruelles et aux essais des beaux-esprits, il ne put atteindre à la considération de leurs alliances, à leur autorité dans leurs partis, à leur réputation fondée sur les choses qu'ils avaient ourdies et exécutées, à l'opinion que le cardinal de Mazarin en conçut, et à l'espérance d'amitié, de conseil et de protection qu'il se figura de trouver parmi eux en se les attachant, comme il fit pour tout ce qu'il leur prodigua. Ce ver rongeur de princerie passa de père en fils.

Marcillac ne fut pas jugé plus redoutable par Mazarin que par Richelieu ; et c'est sans doute pour cette raison qu'on le payait de promesses.

Il finissait d'apaiser en Poitou une révolte de paysans, et le cardinal lui en avait exprimé toute satisfaction, lorsqu'il apprend qu'on vient de faire

une distribution de tabourets où sa femme ne figure pas. Il passe aussitôt à la Fronde. Malgré son père, malgré sa famille, peu muni d'argent, il court rejoindre à Paris la duchesse de Longueville, qui vient d'ébaucher avec les frondeurs un plan de guerre civile : elle tente vainement d'entraîner son frère Enghien, devenu prince de Condé par la mort de son père en 1646, et dont la reine s'est assuré la fidélité en le comblant de biens.

Le premier haut fait de Marcillac fut d'aller attendre la nuit à Saint-Germain, avec des chevaux, pour les ramener parmi les frondeurs, Conti et le duc de Longueville obligés de suivre la cour dans sa fuite, afin de ne pas éveiller les soupçons. Son état de grossesse avait permis à Mme de Longueville de ne pas quitter Paris. Retz arrangea toute une mise en scène pour la conduire ainsi que la duchesse de Bouillon à l'hôtel de ville, comme otages de la fidélité de leurs maris à servir la cause de la bourgeoisie et du Parlement. L'hôtel de ville présentait un singulier aspect : les courtisans qui s'y trouvaient réunis faisaient disparaître tout le sérieux de la révolte. « Le mélange d'écharpes bleues, raconte Retz, de dames, de violons dans les salles, le bruit des tambours et le son des trompettes dans la place, donnèrent un spectacle qui se voit plus dans les romans qu'ailleurs.... Noirmoutiers, qui était grand amateur de l'*Astrée*, me dit : « Je m'ima-

« gine que nous sommes assiégés dans Marcilli. » — « Vous avez raison, lui répondis-je, Mme de Lon- « gueville est aussi belle que Galathée, mais Mar- « cillac n'est pas si honnête homme que Linda- « mor. » Je n'ai pu aussi jamais deviner d'autres causes de la première haine que M. de La Roche-foucauld a eue pour moi. » Retz avait tenté de le supplanter auprès de la duchesse. Pour achever le tableau, celle-ci accouchait à l'hôtel de ville, le 22 janvier, d'un fils dont, par trop de raisons, on attribuait la paternité au prince de Marcillac.

Dans un de ces innombrables pamphlets, dits mazarinades, où le peuple de Paris raillait amis et ennemis, on lit ces vers :

Si l'amour de Marcillac
Fait durer ce miquemac,
De longtemps la paix n'est faite,
Et bientôt cette amourette
Nous mettra tous au bissac.

Tout se terminait par des chansons. Entre les deux camps il y avait plus de pique que de véritable haine. Bien que cette guerre, dite des pots-de-chambre, se fît sans acharnement, Marcillac fut blessé par une mousquetade dans une escarmouche (19 février 1649), seul bénéfice qu'il retira de la première Fronde. Quoique lieutenant général, il n'y joua du reste qu'un rôle effacé.

Les Espagnols, qui entraient en France pour pro-

fiter de la guerre civile, contraignirent les deux partis à signer entre eux la trêve de Rueil. Conti stipulait pour l'amant de sa sœur le tabouret, les appointements du gouvernement du Poitou. Mazarin promettait toujours.

Durant la Fronde des seigneurs (1649-1651), nous retrouvons Marcillac parmi les *Petits-Maîtres* insolents, railleurs, pleins de mépris pour les bonnets carrés, qui excitent Condé à jouer le premier rôle dans l'État, maintenant que la cour qu'il vient de sauver est à sa merci. Condé réclame impérieusement de l'argent, des places fortes, pour lui et ses amis ; il outrage Mazarin, il exaspère la reine, il irrite les grandes familles, en exigeant, à l'instigation de Mme de Longueville, réconciliée avec lui, le tabouret pour Marcillac et l'entrée du Louvre en carrosse. Le cardinal cède enfin à cette requête ; il sait que les haines qu'elle soulève vont retomber sur M. le prince. En effet le duc de Chevreuse, le duc d'Uzès, le marquis de Montglat, se mettent aussitôt à la tête de l'opposition : l'assemblée de la noblesse réclame solennellement, et la reine révoque ces privilèges, le 10 octobre 1649.

Un tel mécompte n'était pas fait pour réconcilier Marcillac avec Mazarin ; c'est peu après qu'il écrivit son *Apologie*, découverte par Cousin dans les manuscrits de Conrart. Ce premier écrit respire l'éloquence de l'orgueil blessé, de l'ambition déçue, et

contraste avec le ton posé des *Mémoires* et la froide ironie des *Maximes*. C'est l'œuvre d'un La Rochefoucauld en colère. Il invective le cardinal, « ce généreux, ce bienfaisant qui a le cœur tellement bas, qu'il n'y a rien de si petit qui ne lui fasse ombre », qui, avec toutes les protestations, n'a cessé de le désobliger et de le trahir. Il a trouvé en ce ministre une opposition invincible à son *accroissement*, mot admirable, caractéristique de l'esprit de la noblesse; car elle lutte non pour la vie, comme le commun des mortels, mais pour la prééminence. Marcillac avoue d'ailleurs, au début, qu'il ne poursuit que son intérêt personnel :

Je ne présume pas assez de ma vertu, pour oser répondre que j'aurais haï le cardinal Mazarin, quand il m'aurait aimé; peut-être qu'il eût fait des choses dans mes intérêts, qui m'auraient déguisé tout ce qu'on lui a vu faire contre ceux de l'État.

Mais à la fin de l'exposé de ses griefs il prétend détester dans le cardinal, contre lequel le parlement de Paris avait rendu une déclaration solennelle (février 1649), l'ennemi du bien public :

Devais-je mon épée, s'écrie-t-il, à une autorité que je n'ai connue en mon particulier que par les dommages que j'en ai reçus? Et serais-je un ingrat et un traître, pour n'avoir pas pris contre ma patrie et contre mon roi le parti de celui qui causait ma perte aussi bien que la leur?

L'amour de sa patrie n'empêchera pas La Rochefoucauld de traiter avec l'Espagne contre la France. Il désigne dans ses *Mémoires* les défenseurs du roi sous ce titre : « les ennemis ».

Condé a mis le comble à ses exigences. Du moment qu'il veut être le maître, il a tout le monde contre lui. Pour le chasser, Mazarin négocie avec Mme de Chevreuse, ennemie de Mme de Longueville et maîtresse du coadjuteur. Cette alliance aboutit à l'arrestation perfide du vainqueur de Rocroy et de Lens, de Conti et du duc de Longueville, transférés à Vincennes, puis au Havre.

Abandonnée du peuple et des magistrats, la cause des princes est soutenue avec chaleur par la noblesse. Marcillac est maintenant armé pour ce même duc d'Enghien qu'il a combattu dans la première Fronde. N'ayant plus d'appui à Paris, le parti va fomenter la guerre civile en province.

A la première nouvelle de l'arrestation de ses frères et de son mari, Mme de Longueville s'est enfuie avec Marcillac. Ils gagnent Rouen à franc étrier, et là se séparent. La duchesse tente vainement d'insurger la Normandie : traquée de tous côtés, elle parvient à s'embarquer pour la Hollande, et à gagner Stenay où elle entraîne Turenne à la révolte et à la trahison.

La Rochefoucauld avait entrepris de soulever l'Ouest. Son père venait de mourir (8 février 1650).

Sous le prétexte des funérailles, il avait réuni à Verteuil 700 gentilshommes, 2000 chevaux et 800 hommes de pied, tirés de ses terres; il les harangue, il leur propose de se saisir de Saumur, clef de l'Anjou et du Poitou. Sa troupe arriva trop tard. Après cet échec il s'unit au duc de Bouillon, et ils résolurent de lier à la cause des princes celle des Bordelais, qui défendaient les privilèges de la ville contre les exactions de leur gouverneur, le duc d'Épernon. Afin d'exciter le zèle des mécontents, les ducs font venir à Bordeaux la femme de Condé prisonnier, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce de Richelieu, et son jeune fils. Là, pour imposer leurs volontés aux magistrats et à la bourgeoisie, ils soulèvent la populace qui tient la minorité sous le couteau. « N'est-ce pas un signe précurseur des temps qui approchent, écrit à ce propos le duc d'Aumale, dans son *Histoire des Princes de Condé*, et ne voyons-nous pas éclater le contraste entre le déclin de la féodalité impuissante, et l'apparition redoutable de la démocratie au berceau ? »

Alliés à la démagogie d'une part, les rebelles l'étaient de l'autre aux Espagnols qui devaient envoyer une flotte dans la Gironde, prêter appui à la ville assiégée. Les soldats et l'argent manquaient. Déclaré criminel de lèse-majesté, La Rochefoucauld sacrifiait sa fortune ; ses domaines étaient abandonnés aux ravages des troupes royales, son château de

Verteuil rasé; sa femme et ses enfants restèrent un moment sans retraite. Lenet rapporte qu'en apprenant la ruine de ce superbe monument de la grandeur de ses ancêtres, il ne fut touché que du plaisir d'avoir un sacrifice de plus à offrir à la duchesse de Longueville. De Bourgogne en Guyenne les amants s'envoyaient par courrier des lettres où ils se témoignaient un dévoûment réciproque. Mme de Longueville écrivait à La Rochefoucauld quelques mois plus tard (26 novembre 1650) : « Je vous jure au moins que ces bontés font leur effet, et un effet si tendre dans mon cœur, qu'il me donne plus à vous que je n'ai jamais été à moi-même ». Or c'était vers ce temps même qu'elle commençait à se déshabituer un peu de lui.

A Bordeaux comme à Stenay, la galanterie se mêlait à la guerre. La passion pour les dames, et les duels qui en résultaient occupèrent les partisans des princes presque autant que la lutte contre les troupes royales. Les femmes les plus qualifiées, la princesse de Condé elle-même, prenaient part aux travaux de défense, portaient de la terre dans des paniers ornés de rubans. Vers la fin de la journée, le duc de La Rochefoucauld amenait des violons, faisait distribuer des fruits et des confitures. Les danses et les chants se prolongeaient fort avant dans la nuit. Des actes de sauvagerie succédaient à ces réjouissances. La Rochefoucauld laissa pendre

un gentilhomme huguenot du nom de Canoles, qui s'était rendu à discrétion. Le peuple attendit à peine qu'il fût exécuté pour mettre son corps en pièces.

Mais la saison des vendanges approchait. Les Bordelais contraignirent leurs chefs à traiter. Mazarin se montra facile sur les conditions de la paix; il accorda une amnistie générale. La Rochefoucauld fut autorisé à se retirer dans ses terres, sans exercer toutefois son gouvernement du Poitou, et sans dédommagement pour Verteuil. Il eut une entrevue avec Mazarin à Bourg, pour demander la liberté des princes. Le cardinal se mit à dire en riant : « Qui eût pu croire il y a seulement huit jours que nous serions dans le même carrosse? » La Rochefoucauld repartit : « Tout arrive en France ».

A ses ouvertures pour la délivrance de Condé, Mazarin n'avait fait qu'une réponse évasive. Le duc résolut de reprendre les négociations; Mme de Motteville nous en donne les raisons intéressées. La voie des Frondeurs ne lui plaisait point, et celle de la cour lui aurait été fort agréable; il s'imaginait avec raison que, remettant la paix entre M. le Prince et le cardinal, il en pourrait recevoir une haute récompense. Il fit donc savoir de sa province au ministre qu'il désirait l'entretenir et il lui demanda sûreté pour sa personne par un écrit de sa main. La Rochefoucauld s'est plu à raconter dans ses *Mémoires* ces mystérieuses entrevues, lorsque, caché

chez la Palatine, à l'insu de Retz, il se rendait la nuit au palais royal : le cardinal venait le recevoir, avec une lumière, par un escalier dérobé, et se livrait ainsi en tête-à-tête au meilleur ami qu'eussent alors Mme de Longueville et le prince de Condé.

Les tergiversations de Mazarin amenèrent l'alliance des deux Frondes. La reine fut contrainte de signer la liberté des princes sans condition, et le cardinal de quitter le royaume pour laisser passer l'orage (février 1651).

Acclamé à Paris par la même populace qui avait fêté son arrestation, Condé atteignait le plus haut degré de puissance auquel un sujet fût encore parvenu. Mais Mazarin se savait vaincu par l'accord passager de factions ennemies dont l'entente ne pouvait durer. La brouille éclate entre les deux Frondes à la suite de la rupture du projet de mariage de Conti et de Mlle de Chevreuse, base principale du traité d'alliance. La Rochefoucauld et Mme de Longueville le firent échouer pour des motifs différents. La duchesse considérait l'union de son frère avec Mlle de Chevreuse, maîtresse du coadjuteur, comme une humiliation pour sa famille et une honte pour elle-même : plus jeune et aussi plus belle, la princesse de Conti l'eût éclipsée. La Rochefoucauld haïssait les frondeurs, en voulait mortellement à Mme de Chevreuse, appréhendait surtout que Retz ne lui enlevât la confiance de Condé.

Sur leurs représentations et leurs instances, celui-ci consentit à cette rupture : sa déloyauté devait le perdre et sauver Mazarin.

Ce fut la Palatine qui, après avoir conclu l'union des deux Frondes contre le cardinal, la défit au profit de ce dernier. Du fond de sa retraite de Bruhl, il entre-croisait tous ces fils. Voilà donc en mai 1651 Retz dans les conseils d'Anne d'Autriche. Il lui promet de la débarrasser de M. le Prince.

Averti, Condé prend ses précautions, ne sort plus qu'avec une escorte, fortifie ses places, presse l'Espagne sur l'appui qu'il en pourrait recevoir le cas échéant. Après une fausse alerte il se retire à Saint-Maur (6 juillet). Entouré de Conti, Bouillon, Turenne, il étale un faste royal : « Il y vint, écrit La Rochefoucauld, un nombre infini de gens incertains, qui s'offrent toujours au commencement des partis, et qui les abandonnent d'ordinaire avec leurs craintes ou leurs intérêts. » La Rochefoucauld rédige le traité de Saint-Maur, par lequel les amis de M. le Prince s'engagent à maintenir sa sûreté par tous les moyens, même par les armes.

Sur les assurances de la reine, Condé revint à Paris, mais l'animosité d'Anne d'Autriche était sans bornes : « Il périra, s'écriait-elle, ou je périrai ». Elle envoie contre lui, devant le Parlement (17 août 1651), une déclaration où elle révèle ses tyrannies, les sommes immenses arrachées au

trésor, les trahisons avec l'Espagne, les attentats contre l'autorité royale. Le coadjuteur vint soutenir cette déclaration par sa présence et celle de quelques milliers de partisans. Condé en amène autant. Les coupe-jarrets des deux adversaires se trouvent face à face, séparés seulement par la longueur de leurs épées. Le Palais de Justice est sur le point de devenir un champ de carnage. La Rochefoucauld tente de faire lâchement assassiner Retz : il en convient dans ses *Mémoires* et donne pour excuse qu'il ne cessait de courir le même danger. Ayant fermé une porte, il tenait la tête de Retz entre les deux battants, et criait à MM. de Coligny et de Ricousse de le tuer. Le premier se contenta de s'y refuser, le second dit qu'il n'en avait point d'ordre de M. le Prince. Quelqu'un de la bande de Condé leva pourtant son poignard sur le coadjuteur, mais un des siens le protégea de son manteau : « Enfin, raconte Retz, M. de Champlâtreux me voyant dans cette extrémité, poussa avec vigueur M. de La Rochefoucauld et ouvrit la porte. » Aussitôt rentré dans la grand'chambre, Retz avertit le président de ce qui venait de se passer : « M. de La Rochefoucauld me cria : « Traître, je me soucie peu de ce « que tu deviennes ». Je lui repartis ces propres mots : « Tout beau, la Franchise, notre ami (nous lui « avions donné ce quolibet dans notre parti), vous « êtes un poltron (je mentais, car il est assurément

« fort brave), et je suis un prêtre, le duel nous est « défendu. » M. de Brissac, qui était immédiatement au-dessus de lui, le menaça de coups de bâton. MM. les présidents se jetèrent entre nous. »

Après le drame, la comédie. Au lendemain de cette scène, le coadjuteur passait dans une procession, revêtu de ses habits pontificaux. La Rochefoucauld le croisa dans le carrosse où il se trouvait avec Condé. Ils se hâtèrent de descendre et se mirent pieusement à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale : « Je la lui donnai, dit Retz, le bonnet en tête, je l'ôtai aussitôt et je lui fis une profonde révérence. » — « Cette bénédiction, ajoute à son tour La Rochefoucauld, fut reçue avec toutes les apparences de respect, bien que nul des deux ne souhaitait qu'elle eût l'effet que le coadjuteur pouvait désirer. »

Le roi ayant atteint sa treizième année, sa majorité fut proclamée le 6 septembre 1651. Condé n'assista pas au lit de justice. Il était dans un état d'esprit violent, plein de griefs contre la reine, craignant pour sa liberté, pour sa vie. On était fort perplexe autour de lui : fallait-il se rejeter dans la guerre civile? La Rochefoucauld désirait un accommodement. Loin que la révolte lui eût été profitable, il était plus mal dans ses affaires qu'au commencement de la Fronde. La reine lui avait refusé Blaye, mais il occupait de nouveau son gouvernement

du Poitou, et la survivance en était accordée à son fils. On allait résister non plus à Mazarin, mais au roi, ce qui augmentait les périls, rendait les défections probables. Il ne pouvait toutefois témoigner ouvertement sa répugnance : il devait même feindre l'humeur belliqueuse, car Mme de Longueville voulait la guerre. L'ennui la rongeait; elle n'aimait pas, disait-elle, les plaisirs innocents. Elle avait besoin d'un prétexte pour ne pas aller rejoindre un mari irrité auquel Retz avait révélé sa conduite : rien, croyait-elle, ne résisterait au vainqueur de Rocroy. Sur les instances de sa sœur, Condé, avec une décision farouche, finit par tirer l'épée.

C'est la grande guerre. La Rochefoucauld soulève le Poitou, mais il est obligé de lever le siège de Cognac. Il se rend à Bordeaux où Conti et Mme de Longueville vont bientôt s'aigrir et se diviser, et Conti trahir, après avoir déchaîné les fureurs sanguinaires de la faction de l'Ormée. Puis il accompagne Condé à Agen, où ils apaisent ce que La Rochefoucauld appelle une sédition, quand ce sont eux les rebelles. De là ils entreprennent le dangereux voyage de la Garonne à la Loire. Condé veut rejoindre en toute hâte l'armée de Beaufort et de Nemours dans la Beauce, et en prendre le commandement contre Turenne. Après avoir donné sa parole à M. le Prince, Turenne s'est laissé gagner par la cour.

Gourville nous a laissé dans ses *Mémoires* le récit de cette célèbre chevauchée. Condé, La Rochefoucauld, son jeune fils Marcillac et quelques gentilshommes, sans escorte, sous l'habit de guerre de soldats ordinaires, et obligés d'affecter les manières les plus triviales, marchent de jour et de nuit, avec une diligence incroyable, par des chemins détournés, pleins de fondrières, presque toujours sur les mêmes chevaux, risquant à chaque instant d'être découverts et de porter la tête sur l'échafaud. En proie à ses premières attaques de goutte, La Rochefoucauld avait la jambe tout enveloppée. Le prince de Marcillac, presque un enfant, s'endormait épuisé sur sa monture. Dans les manoirs où ils s'arrêtaient, on soupçonnait si peu à quels personnages on avait affaire, qu'au milieu de la gaîté d'un souper un gentilhomme périgourdin s'étendit fort sur la liaison de Mme de Longueville et du duc de La Rochefoucauld.

Enfin Condé vit briller les feux de ses avant-postes, et les deux plus grands capitaines du temps se mesurèrent à Bléneau (7 avril 1652) où Turenne, avec une seule divison de l'armée royale, sauva Louis XIV. Après ce combat, M. le Prince, laissant le commandement à ses lieutenants, se rend avec La Rochefoucauld à Paris, dans l'espoir d'unir les partis de la Fronde. Mazarin venait de rentrer en France : il amusait ses ennemis dans des négociations qui ne pouvaient aboutir. La Rochefoucauld se

mêle à ces nouvelles intrigues, cette fois par haine et vengeance contre Mme de Longueville.

Aussitôt après avoir entraîné Condé à la guerre, la duchesse s'était rendue à Bourges, où elle avait fait une retraite chez ses chères carmélites. De cet accès d'amour sacré, elle passait à un nouvel amour profane. Accompagnée de Bourges à Bordeaux par Nemours, elle se prit de passion pour le beau séducteur. L'ancien amant fut évincé. Le calcul n'était pas étranger à ces soudains transports : elle enlevait Nemours à Mme de Châtillon, une des reines de la galanterie, qui rivalisait d'influence avec elle auprès de Condé. M. le Prince soupirait pour la maîtresse de Nemours, sans être agréé : Mme de Châtillon, gagnée par les dons et les promesses du cardinal, se proposait de traverser la politique guerrière de Mme de Longueville, d'entraîner Condé à la paix. Pour y parvenir, elle résolut de mettre à profit le ressentiment de La Rochefoucauld.

S'il faut en croire la belle-fille de Mme de Longueville, celui-ci avait depuis longtemps envie de rompre sa chaîne. Il dira dans une de ses *Maximes* : « Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aise que l'on devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité ». Il notera dans une autre maxime que, si « la jalousie naît toujours avec l'amour, elle ne meurt pas toujours avec lui ». Mme de Longueville, après tant de sacrifices qu'il

lui avait faits, le blessait cruellement dans son amour-propre. « D'amant, écrit Mme de Motteville, il devint ennemi, se laissant entraîner au delà de ce qu'un chrétien doit à Dieu, et un homme d'honneur à sa dame. »

Voici la machination qu'il se vante d'avoir combinée. Il porte M. le Prince à s'engager à l'égard de Mme de Châtillon, en lui offrant, pour prix de ses faveurs, la belle terre de Mello. Le triomphe de la persuasion fut d'obtenir le consentement de Nemours, que Mme de Châtillon venait d'enlever à son tour à Mme de Longueville, et qui était très jaloux de Condé. La Rochefoucauld lui représenta que la liaison de sa maîtresse et du prince était inévitable, et d'ailleurs tout à fait favorable à leurs intérêts. Condé ignorait cette cabale ourdie autour de l'oreiller où l'on voulait endormir son humeur martiale.

Cédant à ces molles et voluptueuses influences, il fit dresser devant Mme de Châtillon une instruction précise et détaillée, que Gourville fut chargé de porter à Saint-Germain. Il stipulait pour La Rochefoucauld le fameux brevet l'assimilant aux Rohan, aux Bouillon et aux Guéméné pour le rang de leurs maisons, plus une indemnité de 120 000 écus, destinée à acheter le gouvernement de Saintonge ou d'Angoumois, ou tel autre qui lui plairait. Mme de Châtillon devait toucher 100 000 écus. Mazarin sortirait de nouveau du royaume, et pourrait revenir

après trois mois. Retz n'eut pas de peine à faire échouer ces propositions de paix.

Cependant Turenne s'était avancé sous les murs de Paris, chassant devant lui l'armée de Condé. Il allait l'écraser au combat du faubourg Saint-Antoine (2 juillet 1652), lorsque la duchesse de Montpensier la sauva, en faisant tirer contre les troupes royales le canon de la Bastille et ouvrir aux vaincus les portes de Paris. Dans le combat acharné où périrent tant de gentilshommes, La Rochefoucauld reçut à la barricade de Picpus un coup de feu qui, « lui perçant le visage au-dessus des yeux, les lui fit presque sortir de la tête ». Aveuglé, son pourpoint blanc tout maculé de sang, de sueur et de poussière, il fut conduit à l'hôtel de Liancourt. Cette grave blessure mettait fin à son triste rôle de frondeur. Il n'eut part ni aux massacres de l'hôtel de ville, ni à la honte de commander aux côtés de Condé une armée espagnole contre la France.

Gourville raconte qu'en souvenir de cette suprême disgrâce, il fit graver un portrait de Mme de Longueville avec ces vers au bas :

> Faisant la guerre au roi, j'ai perdu les deux yeux ;
> Mais pour un tel objet, je l'aurais faite aux Dieux [1].

1. Vers imités de l'*Alcyonée* de du Ryer : on rapporte que depuis il en donna une nouvelle variante :

> Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connais mieux,
> J'ai fait la guerre au roi ; j'en ai perdu les yeux.

Bravoure, galanterie, bel-esprit jusque dans le danger, dans la pire fortune, voilà le piquant de la Fronde : il faut aussi en voir l'odieux. Jamais la frivolité, l'égoïsme incurables de la noblesse française ne se sont révélés à ce point. Richelieu aurait traité les factieux par les échafauds : Mazarin, au lieu de terroriser, corrompt. Certains de vendre leur soumission quand il leur plaira, ils se précipitent dans les séditions par caprice et en riant. Ils donnent des festins, des chasses, des ballets entre deux émeutes, s'amusent à mettre la France à feu et à sang : ils ne comptent dans la nation que les gentilshommes et les soldats. Le patriotisme de chacun se concentre dans l'intérêt de sa maison : Bouillon pour reconquérir sa principauté de Sedan, La Rochefoucauld pour son tabouret, Retz pour son chapeau de cardinal eussent livré sans scrupule Paris à l'anarchie, la France aux Espagnols. L'orgueil du rang les met aux prises; ils ne songent qu'à s'agrandir les uns aux dépens des autres, à se trahir dans un tourbillon d'intrigues et de mesquines cabales, au milieu de la désolation universelle. Aucune page d'histoire ne donne mieux l'idée de la Fronde que les eaux-fortes où Callot nous a rendu sensible le contraste entre ces magnifiques seigneurs couverts de plumes et de broderies, et ces gueux décharnés, vêtus de loques, rongés de misère et de vermine; rien aussi ne peut mieux illustrer la Fronde que les scènes

qu'il a retracées dans les *Misères de la guerre*. Ces Condé, ces La Rochefoucauld, à la tête de leurs barons, furent à ce moment des brigands de grand chemin, chefs de bandes, et de quelles bandes! Leurs mercenaires pillent, brûlent, dévastent tout sur leur passage, torturent les hommes, violent les filles et les femmes, avec une gaîté de soudards. De justice il n'y en a plus ombre. Les seigneurs profitent du désordre pour vivre en loups féodaux dans leurs montagnes. Le paysan en est réduit à manger des glands. On compte 23 000 prisonniers dans les cachots du royaume : leur crime est de ne pouvoir payer les taxes et les tailles. Cent mille mendiants errent dans Paris en 1652. Les lazarets sont remplis de blessés à ce point qu'il y en a sept par chaque lit. C'est un des temps les plus stériles, les plus durs que la France ait connus. A travers tant d'actions atroces, on est réconforté par le zèle d'un saint Vincent de Paul, d'une Mère Angélique, qui appelle sur les auteurs de ces désastres la colère du ciel : mais l'aumône tombe comme une goutte d'eau dans un abîme. On comprend après cela que le peuple, victime de ces ambitieux dépravés, ait acclamé le despotisme royal comme un bienfait.

Les ruines morales de la Fronde ne sont pas moindres que les ruines matérielles. L'hypocrisie s'ajoute à l'égoïsme, la bassesse à la trahison. Toute la noblesse insurgée s'étouffe à la fin dans les anti-

chambres de Mazarin : ce faquin d'Italie, cet imposteur enrichi par ses rapines effrénées, est étonné lui-même de tant de génuflexions. Le duc d'Orléans, qui sous Louis XIII et Richelieu avait fait exécuter ses complices, dénonce Retz et Beaufort. Conti déshonore également la famille royale. Il demande quelques-unes des charges de son frère, passible, comme traître, de la peine de mort; il veut épouser une nièce de Mazarin, peu importe laquelle; c'est au cardinal qu'il désire plaire. L'année même de son mariage, il avait pris dans une débauche le mal dont il mourut et fit mourir sa femme. A part cela, bon mari, dévot, il emploie ses loisirs à écrire un livre sur les *Devoirs des grands*. Condé, le dernier à se soumettre, recherchera l'alliance des bâtards du roi.

Le seul bénéfice de la guerre civile, trop chèrement acheté, fut l'essor qu'elle donna aux lettres et aux arts. De la fin de ces temps orageux et cruels date le commencement de la grande époque littéraire. Dégrossi par la Ligue, le génie français a été poli par la Fronde. Le style s'affine et s'aiguise : parmi les hommes qui vont manier la plume, plusieurs ont brandi l'épée; tous ont le sentiment de la réalité, ils ont vu tomber les masques, ils ont pu contempler à nu le visage humain. Les *Provinciales*, ce pamphlet de la Fronde religieuse, sont de 1657. Retz commence ses admirables *Mémoires* dans sa prison

de Vincennes, en 1652; vers le même temps La Rochefoucauld se mit à composer les siens, qui firent époque, dit Voltaire, pour l'élégance et la netteté.

Il avait refusé l'amnistie que le roi avait accordée à son entrée à Paris, le 21 octobre 1652. Il écrivait à Lenet le 23 : « Demain nous protesterons de ne plus rien faire contre le service du roi. Je vous avoue que je me trouve bien embarrassé, car je vous assure que je ne saurai plus que faire, quand je ne ferai plus de mal. » C'est un aveu. Toujours souffrant de sa blessure, emmailloté de coiffes, de bonnets, une paire de lunettes sur ses yeux malades, il se rendit à Damvilliers, en Lorraine, dont le marquis de Sillery, son beau-frère, était gouverneur. Il paraissait vouloir suivre la fortune de Condé, et entama quelques négociations avec les Espagnols; mais sa lassitude était extrême. « Il est impossible, disait-il un jour au marquis de La Fare, qu'un homme qui en a tâté comme moi veuille jamais s'y remettre. » Le cardinal lui refusa une entrevue à Châlons. La Rochefoucauld n'était pas homme à continuer de sang-froid ce qu'il avait entrepris en colère, et son fidèle Gourville fut chargé de faire agréer à Condé sa démission, et à Mazarin sa soumission. Autorisé à se retirer dans ses terres en 1653, il ne revint à Paris que quelques années après. « La réconciliation avec nos ennemis, lira-t-on dans les *Maximes*, n'est

qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais événement. »

La première revanche qu'il tire de ses déceptions, c'est de satisfaire une animosité invétérée contre les partis et les hommes, en recueillant pour la postérité ses souvenirs de la Fronde. Comparés à ceux de Retz, les *Mémoires* de La Rochefoucauld offrent le parfait contraste de la sobriété classique et de la couleur romantique. Tour à tour éloquent, familier, plein de verve, de finesse, de désinvolture, Retz reflète dans son œuvre, adressée sous forme de confidence sentimentale à Mme de Caumartin, sa figure shakespearienne de bohème et de grand seigneur, de Tartufe et de don Juan, de capitan et de prince d'Église. La Rochefoucauld prend le ton froid de l'historien[1], il ne parle de lui qu'à la troisième personne. Il ne met pas en avant comme Retz de grandes considérations politiques : sa préoccupation fut moins de jouer un rôle, que de tenir un plus haut rang. Il expose, sous un air de franchise, les motifs peu honorables qui firent de lui un frondeur : il en rejette la faute sur l'ingratitude d'Anne d'Autriche, de Mme de Chevreuse, de Mme de Longueville. Dans ses *Maximes* il s'en prendra à tout le genre humain.

1. Saint-Réal dit que « ce duc était grand imitateur de Tacite ».

Les *Mémoires* de Retz n'ont été publiés qu'en 1717. Une partie de ceux de La Rochefoucauld fut connue dès 1662. Gourville l'avait détourné de les publier, par crainte de déplaire au roi et aux personnages qu'il met en scène. Mais, selon l'usage, il confia ses manuscrits aux gens délicats de son entourage, pour y faire des corrections sur la pureté du style, entre autres à M. d'Andilly. Brienne, les ayant empruntés à ce dernier, passa jour et nuit à en faire copie à son insu; il parut une édition en Hollande très inexacte, qui causa aussitôt un grand scandale. Le duc de Saint-Simon raconte que son père, se jugeant calomnié[1], courut chez le libraire, se fit montrer les exemplaires de force, et écrivit sur chacun : « L'auteur en a menti ». Grâce à la faveur naissante du prince de Marcillac auprès du roi, l'affaire se termina par des excuses et des compliments. « Mais, ajoute Saint-Simon, les La Rochefoucauld en furent outrés, et ne pardonnèrent jamais à mon père, tant il est vrai qu'on oublie moins les injures qu'on fait que celles qu'on reçoit. »

Dans le désaveu de cette édition apocryphe, qui fut suivie de beaucoup d'autres, La Rochefoucauld invoque le témoignage de la marquise de Sablé, de M. de Liancourt, de M. Esprit, « qui ont vu ce qu'il

1. On lit dans les *Mémoires* de La Rochefoucauld que le vieux duc de Saint-Simon avait promis à M. le Prince de se déclarer pour lui, et qu'il lui manqua de parole.

a écrit pour lui seul ». Il se défend d'avoir rien dit qui pût faire supposer que le duc d'Orléans et M. le Prince aient eu part aux massacres de Paris. Il n'y a rien qui ne soit comme il doit être : « Il faut dire aussi la même chose pour ce qui regarde Mme de Longueville ». Les démentis de La Rochefoucauld ne prouvent rien. Dans le texte le plus authentique des *Mémoires*, qui n'a paru qu'en 1817, il se plaît à étaler les faiblesses de Mme de Longueville, son engagement avec Nemours, l'emportement de colère et de jalousie de Conti, « plus excusable à un amant qu'à un frère ». Il cherche à déshonorer son ancienne maîtresse, et continue à justifier d'avance ses *Maximes*. « Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. »

Ces indiscrétions étaient d'autant plus importunes à Mme de Longueville qu'elle menait une vie nouvelle. Après avoir pleuré à chaudes larmes la mort de Nemours tué en duel par Beaufort, bien qu'il l'eût abandonnée, elle alla vivre près de son mari, se voua à la pénitence, comme Mme de Chevreuse et tant d'autres de ses rivales : on ne la revit plus à la cour. Logée finalement dans les dehors des carmélites du faubourg Saint-Jacques, elle s'exerce à des austérités de toutes sortes, mieux encore elle fait des restitutions pour les ravages qu'elle a causés. La guerre de Port-Royal contre

les jésuites lui permettait de se livrer pieusement à ses besoins d'intrigue. Le comte de Brienne, ce médisant, disait que « M. Arnauld était devenu son amant spirituel. Elle en était folle, comme elle l'avait été en d'autres temps du duc de La Rochefoucauld ».

Celui-ci suivait avec une extrême curiosité les phases de cette conversion; il appelait par raillerie Mme de Longueville *Mère de l'Église*. A propos de l'offense qu'elle avait ressentie de la publication subreptice de ses *Mémoires*, il écrivait le 21 juin 1662 à Mme de Sablé, leur confidente commune :

On m'en dit des choses si différentes sur les sentiments qu'elle a pour moi, que vous m'obligerez sensiblement de me dire ce que vous en avez remarqué, car à vous parler franchement, je ne puis comprendre qu'une personne qui donne tous les jours les marques d'une piété si extraordinaire, ait mieux aimé prendre le parti de se plaindre de moi avec aigreur, et de m'accuser d'avoir fait un ouvrage que je n'ai pas fait, que d'ajouter foi au témoignage que vous lui en avez rendu. Ce que je vous en dis ne changera rien à la conduite respectueuse que je me suis imposée sur son sujet; mais je voudrais bien savoir, par une personne qui voit les replis du cœur comme vous, quels sont ses véritables sentiments pour moi, je veux dire, si elle a cessé de me haïr par dévotion, ou par lassitude, ou pour avoir connu que je n'ai pas eu tout le tort qu'elle avait cru.

Quelle que soit la légitimité de ses anciens griefs

contre Mme de Longueville, finalement La Rochefoucauld ne s'est pas réservé le beau rôle.

En même temps qu'il donnait libre cours aux rancunes de sa vanité blessée, il cherchait à réparer les brèches faites à sa fortune. Grand seigneur encore en ceci qu'il était très mauvais administrateur de ses biens, il se trouvait en particulière détresse après la Fronde. Il dut longtemps solliciter Condé, son débiteur, pour en obtenir paiement. Toujours gêné et incommodé par les embarras d'argent, La Rochefoucauld ne s'en tirait que grâce à Gourville, un de ces précieux intendants comme les grandes familles en possédaient dans leur clientèle.

Maître d'hôtel au début, à livrée écarlate et à galons d'or, puis écuyer, secrétaire, factotum, Gourville, dit Sainte-Beuve, est un Gil Blas supérieur, qui finit par s'élever aux plus hauts emplois; il deviendra diplomate, sera admis au jeu du roi. Cette extraordinaire fortune n'a rien d'étonnant, quand on connaît l'homme. Esprit des plus pénétrants et des plus avisés sous une enveloppe simple et grossière, mieux que La Rochefoucauld et avant lui il a connu l'envers du monde. A cette science de la vie il joint l'art de vivre, il ne s'étonne, ne s'indigne, ne se plaint jamais de rien, même quand on l'envoie quelque temps à la Bastille. Son maître tourne au misanthrope mélancolique, à l'air méprisant; Gourville a reçu de la nature le don inappréciable de

prendre tout au gai, de gagner tout le monde par sa belle humeur. Aussi prudent que hardi, il avait été durant la Fronde l'homme des expédients et des coups de main, pillant les caisses publiques, chargé d'enlever Retz, — et l'entreprise faillit réussir. A la fin de la guerre, c'est lui qui réconcilie Conti et La Rochefoucauld, qui obtient de Mazarin pour son maître la permission de rentrer en France, à condition que lui, Gourville, reste au service du cardinal. Il garda toujours quelque chose de la morale des gens d'affaires, et l'on sait trop ce qu'il faut entendre par là. Ami fidèle du surintendant Fouquet, il est de son école, et grâce au déplorable système fiscal de l'ancien régime, receveur des tailles en Guyenne, il réalisa rapidement d'immenses richesses. Mais à l'égard de ses illustres protecteurs, La Rochefoucauld, Condé, dont il gérait aussi les biens, il se montre désintéressé, reconnaissant, il n'a pas mauvais cœur.

Il éteignit après la Fronde les dettes du duc, et sans doute il y mit du sien. Fermier de tous ses revenus, il lui fournissait une rente de quarante pistoles, tous les mois, pour ses habits et ses menus plaisirs. Il l'empêche de vendre un bel équipage de chasse, achète une de ses terres bien au-dessus de sa valeur, paie le cuisinier, les violons, quand on va en Angoumois. Il prête au prince de Marcillac 60 000 livres, pour emporter à l'armée

un service de vaisselle d'argent. Gourville est de la famille. Le laquais devenu millionnaire a épousé secrètement la propre sœur du duc de La Rochefoucauld. Saint-Simon en parle comme d'une chose prodigieuse : « Il était continuellement chez elle, à l'hôtel de La Rochefoucauld, mais toujours et avec elle-même en ancien domestique de la maison. M. de La Rochefoucauld et toute sa famille le savaient et presque tout le monde ; mais à les voir, on ne s'en serait jamais douté. »

En même temps qu'il aide son beau-frère de sa bourse, Gourville lui fait accorder des pensions. La Rochefoucauld reçoit du cardinal qu'il traitait jadis de « coquin », une rente de 8000 livres pour le dédommager des pertes qu'il a faites pendant la Fronde ; Gourville essaie d'intéresser Fouquet à sa fortune : « Il me rebuta fort, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, en me disant qu'il savait bien que M. de de La Rochefoucauld n'était pas de ses amis ». On est étonné, après cela, de rencontrer ce noble nom à côté d'autres grands seigneurs, Beaufort, Clérembault, Gramont, sur la liste des pensionnaires saisie parmi les papiers du surintendant après son arrestation. Fouquet exprime sa confiance en la parole si précise que lui a donnée le duc de La Rochefoucauld d'être dans ses intérêts. Les financiers avaient besoin de l'appui des courtisans : ceux-ci les instruisaient des nouvelles, mettaient à leur service

les influences de la cour, et ne se faisaient aucun scrupule de recevoir en échange des pots-de-vin.

Avec tous ses bénéfices, et bien que son duché fût estimé 1 280 000 livres, La Rochefoucauld laissa une succession que son fils aîné n'accepta que sous bénéfice d'inventaire. Ce fils, François VII, releva sa maison en épousant en 1659 sa cousine germaine, fille unique du comte de La Roche-Guyon, une riche héritière, et en faisant à la cour la haute fortune que son père avait à jamais compromise pour lui-même, par son passé de frondeur. Quand il allait à Versailles, La Rochefoucauld était traité par le roi avec les plus grands égards : il reçut en 1662 l'ordre du Saint-Esprit, mais ne put obtenir la charge de gouverneur du dauphin, qu'il sollicita en 1666 : on la donna à Montausier. Cette carrière de parfait courtisan à laquelle Retz renvoie La Rochefoucauld comme à sa vraie vocation, François VII la remplit au point de devenir le type achevé de la nouvelle noblesse, qui vient ramper dans les salons de Versailles. Il suit Louis XIV comme l'ombre suit le corps, présent au lever, au coucher, aux deux autres changements d'habit, tous les jours, aux chasses et aux promenades du roi, tous les jours aussi, n'en manquant jamais, quelquefois dix ans sans découcher d'où était le roi [1]. Cet « accroisse-

1. *Mémoires* de Saint-Simon.

ment » que la génération précédente avait cherché dans l'insurrection sous un pouvoir faible, la suivante l'obtient par la servilité sous ce même pouvoir devenu fort. La Fronde marque la décadence de l'aristocratie française; elle nous a fait par La Rochefoucauld la confidence de ses sentiments et de ses aspirations. Louis XIV connaissait à merveille ces vanités misérables, et il s'en est servi en homme supérieur. Il lui a suffi d'offrir à ces grands seigneurs des aumônes déguisées sous le nom de charges et de pensions, des honneurs, tels que ceux de présenter la chemise ou de tenir le bougeoir, pour transformer ces féodaux superbes en humbles courtisans.

CHAPITRE IV

L'AUTEUR DES « MAXIMES »

La Rochefoucauld n'a joué dans la Fronde qu'un rôle équivoque et secondaire, qui ne pouvait aboutir à rien de glorieux pour lui, à rien de grand. Mais cette gloire qui lui a échappé dans la vie publique, il va la trouver grâce à la manière élégante et spirituelle dont il nous fera part de ses déceptions.

Cette seconde vie de La Rochefoucauld, parfaitement honorable, est, comme la première, représentative de son époque et des mœurs transformées de la classe sociale à laquelle il appartient.

Entre Louis XIII et la régence d'une part, et le règne de Louis XIV, on observe le même contraste que l'on a pu constater entre la Ligue et les années paisibles du règne de Henri IV. Dix ans après la Fronde, vers 1662, les mêmes personnages sont tellement changés que Gourville écrit dans ses

Mémoires : « Les jeunes gens qui n'ont eu connaissance que du temps où le roi établit son autorité, prendraient ce temps de jadis pour un rêve. » L'instinct de révolte, la frénésie des passions déchaînées ont disparu, pour faire place, après le triomphe incontesté de la royauté, à une régularité pompeuse et monotone dans une société pacifiée. Nous retrouvons les gens aimables qui ont traversé jadis l'hôtel de Rambouillet, occupés à goûter l'attrait de la vie sociale. Les femmes cherchent dans les succès de salon ou dans les pénitences du cloître les émotions qu'elles demandaient aux vicissitudes de la guerre civile. Qu'ont-ils tous de mieux à faire, au milieu du désœuvrement où la monarchie envahissante a rejeté l'aristocratie ? On ne pense plus à résister au roi ; on n'a point à résister au peuple ; on n'a point à conquérir son opinion ni son rang ; il n'y a désormais qu'un ennemi à vaincre, *l'ennui,* le mal des hautes classes : « Que ne puis-je vous donner mon expérience, écrivait Mme de Maintenon, que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! »

Une fois la bourrasque passée, l'hôtel de Rambouillet avait rouvert ses portes, sans retrouver sa vogue d'autrefois. La marquise avait soixante-douze ans en 1652, ses habitués s'étaient dispersés pendant la Fronde, Voiture était mort. D'autres cénacles et d'autres cercles, sans parler d'une foule

de ruelles, commencèrent à se fonder, celui de l'hôtel d'Albret, maison somptueuse, de l'hôtel de Richelieu, de Mlle de Montpensier, de Mlle de Scudéry, de Mme de Lafayette, de la marquise de Sablé, de La Rochefoucauld lui-même.

Le duc, qui avait passé ses premières années d'exil à Verteuil, reparut à Paris en 1656, il y fut l'hôte fêté de tous. En 1661 nous le voyons très assidu auprès de la reine Christine de Suède, durant son séjour en France. Agé de quarante-huit ans à cette date, qui est l'année même où Mme de Longueville commence à se retirer du monde, retenu dans son fauteuil par de fréquentes attaques de goutte, il ouvre son hôtel de la rue de Seine, et reçoit le même monde que les maisons d'Albret et de Richelieu.

L'hôtel de Rambouillet favorisait les lettres en général. Chacun de ces cénacles cultive un genre préféré : chez Mlle de Scudéry on fait des *madrigaux*; chez Mlle de Montpensier, au Luxembourg, des *portraits*; chez Mme de Sablé, des *maximes*. Rien de mieux approprié que ces petits genres, si spécialement français, à une société de femmes, à un auditoire de salon; ils ne répondent à d'autres besoins que le pur plaisir de l'esprit, n'exigent ni un travail excessif, ni une attention soutenue, permettent de faire à peu de frais preuve de virtuosité, étalage d'esprit piquant, répondent aux préoc-

cupations habituelles des gens du monde : débiter des galanteries, polir des épigrammes, se montrer supérieur.

La préciosité du temps de Louis XIII régnait encore dans les ruelles, mais commençait à paraître surannée. Le goût tendait à s'épurer, grâce au changement des temps, au progrès de culture et à l'influence de Molière, homme de génie, qui a un idéal autrement large de la vie et de la vraie politesse que cette petite société raffinée mais myope d'ambitieux déçus et de dames galantes. Il nous donnera bien des fois le spectacle des ridicules où elle penche : le faux goût du romanesque et du rare langage dans les *Précieuses* (1659), les prétentions littéraires et philosophiques des *Femmes savantes*, le bel-esprit mondain dans Oronte, et jusqu'à cette mode des portraits autographes [1].

On sait quelle en est l'origine : un jour, en 1658, Mademoiselle, qui était assez franche, eut l'idée de demander à toutes les personnes de sa société de se dépeindre elles-mêmes : elle donna l'exemple en commençant sur-le-champ par une description physique de sa personne assez détaillée, pour passer ensuite à celle de son esprit, de son âme, de ses

1. Dans la jolie scène de fatuité que joue Acaste au 3e acte du *Misanthrope* :

> Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
> Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine....

mœurs et de toutes ses qualités morales. Il était reçu qu'on dirait de soi le bien qu'on en pensait, mais qu'on oserait dire aussi le mal. Comme le Narcisse de la fable, on s'imposait la douce nécessité de contempler sa propre image et de la reproduire fidèlement.

Le recueil de ces portraits parut en 1659 : celui de La Rochefoucauld s'y trouvait signé d'initiales. Ce furent ses débuts devant le public. Avant de reproduire ce célèbre portrait, citons celui que Retz a tracé de son rival au lendemain de la Fronde, et qui n'a été publié qu'en 1717. Il y a trois personnes en chacun de nous : celle que nous croyons être, celle que nous voudrions paraître, et celle que nous sommes réellement. Quand on se peint soi-même, on représente communément la seconde, doublement illusoire. La vraie, la seule réelle, est peut-être mieux connue par autrui.

Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi ; car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée ; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa dou-

cœur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait compenser, plus qu'il n'a fait, le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une *irrésolution habituelle*; mais je ne sais à quoi attribuer cette irrésolution.... Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin; ce qui, joint à ses Maximes, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il eût pu, pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

Remarquez ce *je ne sais quoi*, cette *irrésolution habituelle*, cet *air de honte et de timidité*. Retz nous donne pour ainsi dire la clef du caractère de La Rochefoucauld, nous explique par un côté les *Maximes*. La Rochefoucauld n'est pas un féodal comme Condé, au profil d'oiseau de proie, au regard fascinateur. Il est brave mais sans enthousiasme. Homme de réflexion et d'analyse, d'hésitation et de perplexité, timide, refoulé sur lui-même, au lieu de suivre énergiquement une ligne de conduite, il s'observe, il s'interroge, il cherche à démêler en lui-même et chez les autres les secrets mobiles.

Nous voyons apparaître avec lui l'*esprit critique*, rare dans l'époque précédente, qui tend à entraver l'essor de la volonté, à paralyser l'action.

Retz nous explique le conspirateur manqué. La Rochefoucauld, dans son propre portrait, laisse dans l'ombre ce côté de son caractère qui ne lui a valu qu'humiliations et défaites; il met en pleine lumière le courtisan honnête homme, rôle dans lequel Retz lui reconnaît, non sans quelque dédain, toute supériorité et auquel il lui conseille de se borner désormais.

Ainsi qu'il est prescrit, La Rochefoucauld nous parle d'abord de sa taille, médiocre, libre et bien proportionnée, de ses dents blanches et passablement bien rangées, de ses cheveux noirs « naturellement frisés et avec cela assez épais pour pouvoir prétendre en belle tête », de ses gestes trop abondants. Le moral a plus d'intérêt pour nous :

J'ai, dit-il, quelque chose de chagrin et de fier dans la mine. Cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout.... Pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à ce point, que depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament, mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit,

que la plupart du temps ou je rêve, sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attention à ce que je dis.

Nous n'avons pas de peine a démêler la cause de cette seconde mélancolie qui vient se greffer sur la première. Les souvenirs de la Fronde sont toujours cuisants. La Rochefoucauld se trouve encore en demi-disgrâce. L'air chagrin sied d'ailleurs au futur auteur des *Maximes*.

Sous cette humeur assombrie il a des passions assez douces et assez réglées, on ne l'a jamais vu en colère, il n'a de haine pour personne (ce qui n'est vrai qu'à condition d'oublier le passé, Mazarin, Retz, Mme de Longueville). Il ajoute :

Je ne suis pourtant pas incapable de me venger, si l'on m'avait offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le *devoir* ferait si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

Le premier des devoirs est de poursuivre sa vengeance. Le point d'honneur est si susceptible, qu'il ne peut tolérer la plus légère expression qui effleure une fierté toujours exaltée.

Ce qu'il dit de la pitié n'est pas moins caractéristique :

Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne

fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusques à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien dedans une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour le porter à faire les choses.

N'oublions pas qu'au XVIIe siècle on n'était guère sensible. On parlait de la bastonnade et de la pendaison comme de simples badinages. Certains philosophes ne se montraient pas plus humains. L'impassible Spinoza, dans l'*Éthique* (th. IV, prop. 50) juge la pitié presque dans les mêmes termes que La Rochefoucauld, « un sentiment mauvais et stérile ». Rien n'est digne de pitié, ni de haine. Il faut soulager la misère et faire le bien par raison, et laisser la compassion au peuple. Spinoza écarte la pitié pour ne pas laisser troubler la liberté métaphysique de son esprit, La Rochefoucauld parce qu'elle n'est pas un sentiment noble, ni un sentiment désintéressé : si la vue des maux d'autrui nous inspire compassion, c'est par un retour attendri sur nous-mêmes. Ils conseillent l'un et l'autre d'alléger les maux du prochain; mais la charité peut-elle demeurer active, si elle cesse d'être émue? Nous aimons mieux entendre

l'égoïste Montaigne nous dire : « J'ai une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et mansuétude »; Descartes exposer que « le propre de ceux dont l'âme est grande, c'est d'être peu sensibles à leurs maux et beaucoup à ceux des autres »; La Bruyère exiger de même d'une grande âme qu'elle ne soit vulnérable que d'un seul côté, la compassion ».

Cette pitié toutefois que La Rochefoucauld désapprouve dans son *Portrait*, et qu'il va rabaisser dans ses *Maximes*, il s'en prévaut dans ses lettres et dans ses *Mémoires*. Parlant de la révolte des paysans écrasés d'impôts qu'il a réprimée dans son gouvernement du Poitou, il écrit en 1643 : « Je ne désavoue point que leur misère ne me fît regarder *avec pitié* leur rébellion ». Il demande à Mazarin de lui accorder le droit de grâce, il en use si largement qu'il n'en coûta ni la vie ni l'honneur à aucun des sujets du roi. Abandonné dans une escarmouche lors de la première Fronde, et blessé, il empêche qu'on ne fasse passer par les armes les soldats qui avaient lâché pied. Quelques années avant sa mort (1674), il écrit à Mlle de Scudéry : « J'espère que la clémence viendra à la mode et que nous ne verrons plus de malheureux ». Belle parole qu'il ne faut pas oublier.

Il y a de l'affectation d'insensibilité chez La Rochefoucauld. Il dit à ses amis qu'il est prêt pour eux à tous les sacrifices, « mais qu'il n'a pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence ». Dans ses

Réflexions diverses, il veut qu'on fasse voir à ceux qu'on aime « qu'on partage leurs chagrins, quand on ne peut les détourner ». Mme de Sévigné note, dans ses lettres, les traits d'attendrissement qu'il laisse échapper. Il n'a pas le cœur aussi froid qu'il le prétend. Vinet remarque que dans ce portrait si élégant, si aisé, mais un peu incohérent, La Rochefoucauld ne distingue pas en lui ce qui est naturel de ce qui a été façonné par le monde et par la cour.

Est-il plus sincère quand il écrit : « L'ambition ne me travaille point » ? Il n'a pas eu la grande ambition d'un Richelieu, ou du moins, voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il s'est rabattu sur la petite, celle du carrosse et du tabouret, et il a écrit les *Maximes*.

Après ses sentiments, il nous parle de ses goûts :

> J'ai de l'esprit, et ne fais point difficulté de le dire, car à quoi bon façonner là-dessus ? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissements, pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite, pour faire croire de soi-même beaucoup plus de bien que l'on en dit.

Ce passage ressemble à une maxime : la pensée de La Rochefoucauld tourne naturellement à la sentence.

Son goût littéraire, il l'avoue, est d'une délicatesse trop scrupuleuse, trop sévère pour les ouvrages

qu'on lui montre. Il écrit bien en prose, il fait bien en vers, là-dessus nous devons le croire sur parole, autant qu'on peut se fier à l'estime qu'un poète fait de son talent, puisque ses œuvres poétiques ne nous sont point parvenues. S'il était sensible à la gloire que donnent les lettres, il pense qu'avec un peu de travail il pourrait acquérir quelque réputation. Cette gloire qu'il affecte de dédaigner, il mettra plus de zèle à la rechercher qu'il n'en veut bien convenir. S'il n'avait été que grand seigneur, qui distinguerait encore son nom ?

Il aime les lectures réfléchies, dont on cause et que l'on discute. La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui le touchent le plus. Il la goûte lorsqu'elle est enjouée, préfère qu'elle soit sérieuse, que la morale en fasse la plus grande partie, et cela même nous avertit que les *Maximes* n'ont pas été pour lui un simple jeu de philosophie amusante.

La société des femmes est celle qui lui agrée le plus, ce qui, chez tout autre, ne passerait peut-être pas pour le signe d'un très grand esprit :

J'ai une civilité fort honnête parmi les femmes, et je ne crois pas avoir rien dit *devant elles* qui ait pu leur faire de la peine (soulignons *devant elles* : nous savons comment Mme de Longueville a été traitée dans ses *Mémoires*). Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y

trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous; et il semble avec cela qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable à ce qu'elles disent.

Assurément, elles ont la grâce, elles ont le charme, parfois aussi la débilité.

Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois (il a quarante-cinq ans). J'ai renoncé aux *fleurettes* et je m'étonne qu'il y ait encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent d'en débiter.

Par *fleurettes*, il faut entendre la fade galanterie qui régnait à l'hôtel de Rambouillet. Mais ce que La Rochefoucauld loue, ce qu'il invoque même, c'est *une belle passion* :

J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte, mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

Quelle habile, quelle provocante fin de portrait! Comment mieux amorcer et piquer au jeu celles qui se sentiraient tentées « de lui faire passer cette

connaissance de l'esprit au cœur »? Ce sera, dans quelques années, l'œuvre triomphante de Mme de La Fayette.

Des sentiments « vertueux », des inclinations « belles », une discrétion à toute épreuve, une fidélité absolue à la parole donnée, une si forte envie d'être honnête homme que ses amis ne sauraient lui faire un plus grand plaisir que de l'avertir secrètement de ses défauts, tels sont les mérites que La Rochefoucauld se reconnaît à cette date de 1658. Il se juge un peu moins mal qu'il ne traitera dans les *Maximes* le reste de l'humanité. Ce n'est plus le frondeur sans scrupules; ce n'est pas encore l'honnête homme, facile à émouvoir, des dernières années. Il ne laisse percer qu'une froideur de grand seigneur, une réserve mélancolique, légèrement teintée d'ironie. A défaut de grande passion, il ne cherche d'autre bonheur que la conversation de femmes aimables, avec qui raisonner des œuvres littéraires et des mœurs du siècle; il le trouve dans le salon de Mme de Sablé.

Au premier rang des grandes précieuses qui avaient imité l'exemple de Mme de Rambouillet, brillait une femme de naissance et d'esprit comme elle, fille du maréchal de Souvré, femme du marquis de Sablé, la Parthénice du *Grand Cyrus*. Née avec le siècle, elle avait près de soixante ans lorsque La Rochefoucauld devint un de ses hôtes assidus.

Le médisant de l'hôtel de Rambouillet, l'irrévérencieux Tallemant, dépeint Mme de Sablé comme une « insigne catin », avec cela dévote, gourmande, visionnaire, maniaque; il ne lui donne que des ridicules, il la qualifie de « grosse dondon ». Au contraire Cousin s'incline aux pieds de la marquise, et l'offre en modèle accompli à ces vieillissantes douairières qui, après avoir essuyé quelques orages, et pour embellir un automne apaisé, ne sauraient mieux faire que de se réfugier comme elle dans la religion, s'adonner aux lettres et à la bonne chère, s'entourer d'une société choisie de beaux-esprits et d'académiciens.

Glorieuse et coquette, en son jeune âge, autant qu'on peut l'être, née pour recevoir les hommages et les adorations, elle avait eu pour plus illustre servant M. de Montmorency, l'homme à la mode que les femmes s'arrachaient, celui-là même auquel Richelieu fit couper la tête en 1632. Elle exigeait d'un amant que, de près ou de loin, il fût toujours éploré jusqu'à perdre le boire et le manger; d'une maîtresse, qu'elle vécût de l'air du temps : « On devait, disait-elle, abandonner aux bourgeoises les gros repas faits pour le corps, et avoir l'air de prendre un peu de nourriture pour se soutenir seulement, et même pour se divertir, comme on prend des rafraîchissements et des glaces ». Elle se détacha de son Polydamas (c'était le nom romanesque de

Montmorency) parce qu'elle souffrait de sa médiocrité d'esprit. D'un autre amant, le chevalier d'Armentières, Mme de Sablé eut une fille dont elle dissimula l'existence jusqu'à sa mort, craignant qu'on ne la soupçonnât d'avoir pu vivre avec le marquis de Sablé, qu'elle accablait de son mépris.

Rejetée par l'âge vers l'Église après le long éclat de ses succès, elle s'était retirée à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, dans un hôtel qui communiquait avec le monastère de Port-Royal. Un confesseur, un médecin et intendant, le docteur Vallant, une dame de compagnie et un excellent cuisinier composaient sa maison. La peur qu'elle avait de la contagion, le soin qu'elle prenait de sa santé, sa désolation quand elle se croit menacée de perdre celui des sens dont il est le plus facile de se passer, l'odorat, les raffinements de sa table, ne se peuvent imaginer. A travers tous ses ridicules de janséniste épicurienne et de maniaque de qualité, elle possédait certains mérites : elle n'était, surtout, à l'égard de ses amis, ni très médisante, ni très railleuse. Son esprit, tout en visant à la suprême distinction, ne manquait point de solidité. On faisait grand cas de son expérience : « Vous êtes doctissime dans les passions, les intrigues et les fourberies du monde, » lui disait la Mère Angélique. Et La Rochefoucauld lui écrivait pour la flatter : « Vous savez que je ne crois que vous sur de certains cha-

pitres, et surtout sur les replis du cœur ». Arbitre du goût, avant de devenir, comme Mme de Longueville, *Mère de l'Église*, elle avait eu le talent de réunir autour d'elle une manière de cour, où se rencontraient des hommes et des femmes de qualité, des solitaires, des prélats, des hommes de guerre. « Tous les jeunes gens, dit Gourville, avaient accoutumé de lui rendre de grands devoirs, parce qu'après les avoir façonnés ce leur était un titre pour entrer dans le monde. » Sainte-Beuve compare ce salon demi-dévot, demi-galant, si clos, si recherché, à l'Abbaye-aux-Bois de Mme Récamier. Réunie à l'ombre sévère de Port-Royal, la société de Mme de Sablé se distinguait par le sérieux. On s'y intéressait à Descartes, à la logique, aux querelles entre jésuites et jansénistes, aux passions humaines en général, et l'on se plaisait à condenser le sujet des longs entretiens en sentences nettes, expressives et brèves.

On y voyait rivaliser avec la maîtresse de céans l'abbé d'Ailly, Esprit, le grave jurisconsulte Domat. Cette fureur ne tarda pas à sévir jusqu'au fond des provinces. La Rochefoucauld écrivait de Verteuil à Mme de Sablé (1660) : « Je ne sais si vous avez remarqué que le goût de faire des sentences se gagne comme le rhume. Il y a ici des disciples de M. de Balzac qui en ont eu le vent et qui ne veulent plus faire autre chose ». Cousin va jusqu'à croire que

sans cette mode nous n'aurions point le chef-d'œuvre de Pascal : il est vraisemblable, d'après lui, que Pascal a été conduit à rédiger ses *Pensées* par une habitude de ce monde près duquel il avait vécu. Mais Pascal, mort en 1662, ignora les *Maximes* de La Rochefoucauld, composées pour la plupart cette même année et la suivante. Les *Pensées* ne furent publiées que quatre ans plus tard; ce qui les distingue des *Maximes*, c'est que les premières sont spontanées, les secondes étudiées, réfléchies ; avec Pascal on a le son douloureux d'une âme, avec La Rochefoucauld le divertissement d'un bel esprit morose. Il est d'ailleurs presque certain que c'est à Mme de Sablé que nous devons le petit livre des *Maximes* qui résume une vogue et un genre.

Il était de règle, dans ces petites sociétés de puristes, de ne rien écrire sans demander avis aux connaisseurs. C'était un *devoir* :

> Ceux qui composent pour le public, écrit Segrais, *doivent* communiquer leurs ouvrages à des amis capables d'en juger et de les corriger, avant que de les publier. M. de La Rochefoucauld l'a pratiqué ainsi à l'égard de ses *Mémoires* et de ses *Maximes*, ouvrages écrits avec tant de justesse; il m'envoyait ce qu'il avait fait dans le temps qu'il y travaillait, et il voulait que je gardasse ses cahiers cinq ou six semaines, afin de les examiner plus exactement, et que j'eusse plus de temps à juger le tour des pensées et l'arrangement des paroles. Il y a des maximes qui ont été changées plus de trente fois.

Sans doute on peut ainsi fortifier les ouvrages faibles ; mais on risque d'affaiblir les forts, comme il arriva pour les *Pensées* de Pascal, lorsque les premiers éditeurs eurent la malencontreuse idée d'y faire les corrections qu'ils lui auraient conseillées. Outre Segrais, La Rochefoucauld consulte Ninon de Lenclos, Arnauld le sévère janséniste, Jacques Esprit surtout et Mme de Sablé, ses oracles : « Les sentences, écrit-il à la marquise, ne sont sentences qu'après que vous les avez approuvées. Vous ne pouvez les désapprouver toutes, car il y en a beaucoup de vous. » Il caresse ses manies :

Voilà ce que j'ai des maximes que vous n'ayez point. Mais comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage aux carottes, un ragoût de mouton et un de bœuf, comme ceux que nous eûmes, lorsque M. le Commandeur de Souvré dîna chez vous, de la sauce verte et un autre plat, soit un chapon aux pruneaux ou telle autre chose que vous jugerez digne de votre choix. Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable toute ma vie. (Août 1663.)

A ses propres maximes, il préfère celles de Mme de Sablé : « C'est à moi à cette heure de faire des façons pour mes maximes, et après avoir lu les vôtres n'en espérez plus de moi. »

Mme de Sablé faisait copier celles de La Rochefoucauld, les prêtait sous main à quantité de per-

sonnes, soi-disant à l'insu de l'auteur, recueillait les jugements sur la forme et sur le fond : « Je trouve encore que cela n'est pas bien écrit en français, juge Mme de Schomberg, c'est-à-dire que ce sont des phrases et des manières de parler qui sont plutôt d'un homme de la cour que d'un auteur et cela ne me déplaît pas. »

La langue que nous parlons porte toujours la marque de notre esprit. Dans le même milieu Saint-Simon et la princesse palatine usent d'un langage très libre. L'idiome de La Rochefoucauld est celui de la société polie. Dans le salon de Mme de Sablé, comme chez les 800 précieuses ou alcôvistes, dont Somaize a donné le nom et la demeure en 1661, on continue l'œuvre de Vaugelas, de Chapelain, de Conrart et de l'Académie, on achève d'épurer la langue. La loi des bienséances exige un ton modéré, le désir de plaire, des mots fins, piquants, toujours nobles : le bon goût répugne au terme propre qui éveille des images trop familières, et veut qu'on emploie de préférence l'expression la plus générale. La Rochefoucauld, très soucieux, écrit, le 9 septembre 1660, à Jacques Esprit : « Je vous prie de mettre sur le ton de sentences ce que je vous ai mandé de ce mouchoir et de ces tricotets ». Il remplace *mouchoir* par *bandeau*. Cette correction rappelle le *mouchoir* d'Othello, que Ducis n'osa risquer dans sa tragédie et qu'Alfred de

Vigny se vanta d'avoir osé le premier, sur la scène française. La Rochefoucauld a l'audace d'écrire le mot, mais Mme de Sablé et le bel usage se récrient.

Un des caractères de cette langue, c'est l'emploi de termes abstraits. Elle n'a pas cette couleur, cet accent personnel des écrivains de l'âge précédent, d'un Rabelais, d'un Montaigne. L'auteur s'élève du particulier au général : il ne cherche pas à nous rendre, comme Shakespeare, comme Saint-Simon, comme La Bruyère, l'extrême variété de tons et de traits, la physionomie si complexe des êtres individuels. Il ramène l'homme à l'unité d'un sentiment unique, l'amour-propre ; son vocabulaire, comme celui de Mme de La Fayette, est extrêmement restreint, mais délicat, élégant, précis, nuancé.

La concision est exigée par le genre même des *Maximes*. La Rochefoucauld y excelle sans effort : son esprit négateur est à l'extrême opposé du tempérament oratoire ; il est de ceux qui aux effusions enthousiastes répondent toujours non. Il est donc bref, et nous voyons qu'il s'en sait quelque gré : « Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits au contraire ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire. » Il atteint la perfection du genre : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui ». Est-il possible de condenser plus d'ironie en moins de mots ?

Cette maxime n'est-elle pas encore remarquable par le tour piquant de la chute? Dans la plupart des sentences de La Rochefoucauld, c'est la fin de la phrase qui donne la valeur d'ironie, d'observation ou simplement de style.

A ce point de vue, les *Maximes* ont une importance historique. Elles marquent une nouvelle phase de la prose française. Vers 1660, on se servait encore de locutions vieillies, de constructions enchevêtrées; on n'éprouvait pas encore le besoin d'une forme courte et rapide. La Rochefoucauld, en même temps que Pascal, découvre l'aptitude de la langue française à frapper une idée, à réduire une sentence à ses éléments simples. Il découpe la longue période latine, à queue et à traîne, telle qu'on la rencontre encore chez Descartes; il mobilise la phrase, l'arme à la légère, la rend offensive; il prépare, il annonce Voltaire qui dira des *Maximes* : « Ce livre fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision ».

On y trouve encore quelques traces de bel-esprit. Jadis on avait recherché avec Mlle de Scudéry les différences qui séparent l'amant volage de l'amant inconstant et de l'amant perfide : aujourd'hui on recherches avec La Rochefoucauld la distinction qu'on doit établir entre la sincérité et la confiance, entre l'esprit fin et la finesse d'esprit. Mme de

La Fayette écrit un jour à Mme de Sévigné qu'on discourut tout un après-midi, chez Gourville, sur les personnes qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit : « Nous nous jetâmes, dit-elle, dans des subtilités où nous n'entendions plus rien. » La recherche des colifichets, des gentillesses, des surprises gâte quelques *Maximes* :

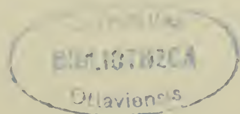
L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que *le doge à ce qui se fait à Venise.*

Ce doge apparaît à l'improviste pour nous étonner : c'est le souci du trait final.

La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre, de sorte que cette *constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.*

Il n'y a là qu'un jeu d'antithèses.

Nombre de maximes sont de simples amusements d'esprit, aussi vraies quand on les retourne et qu'on en prend le contre-pied : « Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison ». Mme de Grignan refaisait ainsi la sentence : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force ». Ce sont des maximes qu'on pourrait appeler *à renversement.*



D'autres pensées deviennent obscures par leur forme trop resserrée :

> Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles qu'on sait.

Comment peut-on être heureux par les choses qu'on ignore ? Alors, remarque un annotateur contemporain, on ne sent pas son bonheur. La Rochefoucauld ne veut-il pas dire plutôt qu'on est heureux des choses qu'on ignore, parce qu'on les imagine à plaisir autrement qu'elles ne sont? En d'autres termes, nous jouissons surtout dans les autres des qualités que nous leur prêtons, tant que nous n'avons pas acquis l'expérience de leurs défauts réels. Ou encore : *on ne s'aimerait pas si on se connaissait bien*. L'amour et l'amitié vivent en effet d'illusions, et cessent par la connaissance. C'est ce qu'exprimait, avec plus de poésie et moins d'obscurité sentencieuse, la charmante fable de Psyché.

Né des entretiens de salon, remanié, épuré, embelli sous les yeux et par les conseils de cette société raffinée, ce petit livre en est la fleur littéraire la plus exquise. Ainsi s'explique comment La Rochefoucauld, dont l'éducation première fut si imparfaite, qui savait à peine le latin, qui vécut durant les guerres civiles si étranger aux lettres, est devenu un classique. Il s'est trouvé écrivain moins,

comme Pascal, par la force de son génie propre, qu'en parlant la langue magistralement nette de son monde, à un moment où, avec Pascal, Retz, Mme de Sévigné, elle touche à la perfection.

Mais ne diminuons point la part personnelle de La Rochefoucauld. Pour sentir la griffe du lion, il suffit de comparer ses *Maximes* aux écrits de son professeur, Jacques Esprit, qui eut à l'étranger une réputation presque égale à la sienne, ou encore aux élucubrations de Mme de Sablé, si au-dessous de sa renommée. Il n'a d'ailleurs atteint cette forme aisée et parfaite que par un labeur opiniâtre. Ce qui n'était qu'un jeu devint un métier et un art. Il a mis environ cinq années à composer, il en mettra quinze à remanier, polir, abréger, retoucher, jusque dans les virgules, quelques centaines de petites phrases. La Bruyère consacra le même temps à ses *Caractères*. On voit combien fut grande la part de l'ouvrier, et ce qu'il faut penser de cette nonchalance dédaigneuse de La Rochefoucauld à nous confier qu'il lui suffirait seulement « d'un peu de travail » pour exceller dans les lettres. Il nous révèle, au contraire, à quel point la prose est un art difficile [1].

1. Pour le scrupule dans le choix de l'arrangement des mots, La Rochefoucauld fait songer à Flaubert, qui n'est d'ailleurs qu'un styliste des plus estimables, n'étant pas né dans un âge classique. Ces affres du style, ce supplice d'écrire dont gémit Flaubert, tout en l'aimant au-dessus de tout, n'est chez La Rochefoucauld qu'un délassement, « qui

Sans ce voile brillant du style, la lecture des *Maximes* ne serait pas tolérable. Traduisez-les en langage moderne, trivial et diffus, vous n'aurez plus que des aphorismes d'une méchanceté répugnante. La netteté, la précision lapidaire leur donnent une présomption de certitude, pour ceux qui pensent avec Renan que « le talent est la mesure de la vérité des doctrines », ou auxquels, comme à Sénac de Meilhan, « rien ne fait effet comme vrai, mais comme bien trouvé ». Chacune de ces petites médailles est si luisante et si sonore qu'on oublie d'en vérifier le titre; mais dans cet éclat même, comme dans la thèse fondamentale, il y a quelque chose de monotone. De l'esprit, encore de l'esprit, et toujours de l'esprit! Comme on est mieux disposé, après tant d'ironie, pour goûter le charme reposant de la naïveté, de la candeur!

A lire les *Maximes* dans le désordre apparent où La Rochefoucauld les a disposées, on pourrait les prendre pour de simples observations, parfois contradictoires, faites au jour le jour, sans aucun lien qui les relie. On a voulu néanmoins y démêler un certain système : « La Bruyère et La Rochefoucauld, dit Sainte-Beuve, ont eu leur métaphysique, au fond

trouble son sommeil », comme il l'écrit à Esprit. Ils ont encore ce trait commun de se complaire à nous montrer dans l'âme humaine, sous la parure de la forme, un fond de bassesse et de hideur.

et au-dessus de leur morale; ils ont jugé plus prudent de la sous-entendre; au XVIIIe siècle on ne possédait pas autant de circonspection et de déférence. » Mais les grands seigneurs, remarque Vinet, ne font ni systèmes, ni livres : La Rochefoucauld nous donne le résultat de ses réflexions, sans prendre la peine de les lier entre elles ni de les démontrer; il parle sous forme d'oracle. Ce serait pourtant une erreur de croire que La Rochefoucauld ait puisé ses sentences uniquement dans son humeur et dans son expérience personnelle. Rappelons-nous ce qu'il dit, en traçant son portrait, de son goût pour les lectures qui peuvent façonner l'esprit et fortifier l'âme. Mme de Maintenon remarque, il est vrai, qu'il possédait peu de connaissances; il y suppléait, ajoute-t-elle, par son grand esprit. Et nous lisons de même dans les *Segraisiana* : « M. de La Rochefoucauld n'avait pas étudié; mais il avait un bon sens merveilleux, et savait parfaitement bien le monde ». Quoiqu'il ait vu l'homme ailleurs que dans les écrits des philosophes, on peut soupçonner cependant qu'il a lu Montaigne, Gassendi, Descartes, les *Provinciales*, qu'il a pris part aux discussions philosophiques et théologiques sur la nature humaine et la grâce divine, qui animaient le salon de Mme de Sablé. La doctrine d'Épicure, la morale de l'intérêt, jointe à la doctrine janséniste sur la corruption de l'homme, forment l'arrière-fond

des *Maximes*. Nous avons toutefois plus de confiance dans la philosophie morale de La Rochefoucauld, son œuvre propre, qui est restée attachée à son nom, que dans la métaphysique qu'elle suppose, et dont on peut présumer qu'il s'est moins soucié; c'est même le côté faible de sa doctrine. Les *Maximes* en portent des vestiges.

Il y a quelque chose d'immuable, de fatalement providentiel dans le cours des choses humaines :

> Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

C'est là un lieu des plus communs.

Non plus qu'Épicure, non plus que Port-Royal, La Rochefoucauld n'admet le libre arbitre. D'accord en cela avec la psychologie la plus récente, il refuse à l'homme la direction spontanée de ses actes, il donne la prépondérance aux passions, aux émotions involontaires sur l'intelligence et sur la raison. Les passions sont le seul mobile des hommes, elles font tout le bien et tout le mal que nous voyons autour de nous. Tout cède à leur puissance élémentaire. Dans leur conflit, c'est toujours la plus forte passion qui l'emporte; la passion dont nous triomphons, c'est celle qui s'éteint. Les passions

naissent du corps. Notre vie affective, c'est-à-dire nos instincts, nos désirs, découlent de notre vie végétative. La source de notre volonté est cachée dans les ténèbres de l'Inconscient : voilà ce que La Rochefoucauld exprime en langage du XVIIe siècle :

> Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur ou de la froideur du sang. — Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté ; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions, sans que nous le puissions connaître.

Il suit de là que la durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie ; l'homme croit souvent se conduire, lorsqu'il est conduit ; pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre. Il se figure qu'il quitte ses vices, quand ses vices le quittent : chaque âge a les siens, qui l'attendent comme des hôtes chez qui il faut successivement loger [1]. La

1. Musset semble s'être souvenu de la maxime de La Rochefoucauld dans les vers suivants :

> Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
> C'étaient ses passions...
> .... *son corps était l'hôtellerie*
> Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs.

Mais Musset, mauvais psychologue, fait ici les passions distinctes du corps, ce qui contredit La Rochefoucauld.

folie enfin est bien plus naturelle à l'homme que la raison.

A travers l'extrême variété de leurs physionomies, nos passions ont un trait fixe, l'amour-propre, l'amour de soi, c'est-à-dire l'égoïsme. Ce n'est pas un sentiment particulier, aux prises avec d'autres sentiments, c'est le mobile unique, fondamental. Il a beau se prendre aux objets les plus dissemblables, il reste toujours identique à lui-même.

Insatiable, indestructible, infini, ce *moi*, cet *Ego*, ce *désir de bonheur*, ressort de toutes nos actions et domine toute notre vie. Il enfle notre chétive individualité jusqu'à emplir l'Univers. C'est ce que La Rochefoucauld exprime dans la plus longue des *Maximes*, sorte de *Leitmotiv* qui condense sa philosophie et la contient toute :

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi, il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et il les rendrait tyrans des autres si la fortune leur en donnait les moyens.... Il est tous les contraires, impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux.... Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions; il vit partout et il vit de tout; il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre (les chrétiens); il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son

ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre et le changer, et lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe de sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande agitation.

Quelles que soient les atténuations que l'on puisse signaler dans d'autres maximes, celle-ci révèle la plus ferme, la plus obstinée croyance à l'égoïsme universel. La Rochefoucauld déploie toute sa sagacité, toute son ingéniosité à retrouver cet amour de soi « dont les raffinements passent ceux de la chimie » dans tous les actes que l'on rapporte à un autre principe, dans ceux mêmes que l'on dénomme vertueux. Plus l'amour-propre se cache aux autres, ou se dissimule à lui-même, plus il est grand.

L'amour semble démentir l'amour-propre. N'est-on pas près de s'oublier, de se sacrifier quand on aime? peut-être, dans les romans. Mais il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, peu de gens en ont vu. Dans aucune passion l'amour-propre n'exerce mieux son empire. On est toujours plus disposé à compromettre le repos de ce qu'on aime, qu'à perdre le sien, et si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour

d'elle, on est bien trompé. La première fraîcheur d'agrément passe d'ailleurs insensiblement, sans que ce soit la faute de personne : c'est le temps qui fait son œuvre. Bientôt l'amour désenchanté deviendra haine ; la haine épuisée, il ne reste plus que la honte. « Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. » Combien humiliante cette pensée pour Mme de Longueville!

La Rochefoucauld, qui rend aux femmes tant de respects et d'hommages dans le particulier, prend sa revanche quand il parle d'elles en général. On pourrait, il est vrai, contester sur ce sujet l'universalité de sa compétence. Ce don Juan de ruelles n'a jamais connu l'amour naïf de Charlotte, l'amour éperdu d'Elvire. Avant d'avoir vécu dans l'intimité de Mme de La Fayette, il ne possède que l'expérience des femmes du beau monde, parées, choyées, gâtées, qui n'ont pas une heure de répit pour un sentiment naturel. C'est le démon subalterne de la coquetterie qui les tourmente et qui les mène A toutes ces précieuses il décoche des flèches aiguisées avec bonheur. Il sourit de leur honnêteté : la plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas, ou parce qu'elles aiment leur réputation ou leur repos. La vanité, la honte et surtout le tempérament font souvent la vertu des femmes; ou encore leur sévérité est un ajustement et un fard

qu'elles ajoutent à leur beauté. On ne leur reconnaît d'ailleurs quelque mérite qu'autant que dure cette beauté. Enfin il en est peu d'honnêtes qui ne soient lasses de leur métier. Leur esprit sert plus à fortifier leur folie que leur raison. On en peut trouver qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en rencontrer qui n'en aient jamais eu qu'une. Dans les premières passions elles aimaient l'amant, et dans les autres elles aiment l'amour.

Il n'est pire impertinence que de glisser le petit livre de La Rochefoucauld, relié en chagrin, sur la toilette d'une tendre amie. C'est lui laisser entendre trop clairement qu'on n'est pas aussi dupe qu'elle imagine.

L'amitié du moins, pensez-vous, étrangère à ces manèges, à ces illusions volontaires, à ces transports, échappe aux déceptions et aux défaites. Détrompez-vous. Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. Même lorsqu'elle paraît désintéressée, comme nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir, quand nous préférons nos amis à nous-mêmes. Mais d'ordinaire ce que les hommes nomment amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. La fidélité n'est qu'une invention pour

attirer la confiance. Si nous éprouvons un mouvement de joie au bonheur de nos amis, c'est que nous espérons bien retirer quelque utilité de leur bonne fortune. Sont-ils au contraire malheureux, nous nous consolons aisément de leurs disgrâces, lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. Il y a pis. La Rochefoucauld aperçoit dans l'homme non pas seulement l'égoïsme, mais la méchanceté, la perversité, l'amour du mal. Les déceptions d'autrui sont nécessaires à son bonheur. Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons quelque chose qui ne nous déplaît pas. C'est ce qui fait que la plupart des amis dégoûtent de l'amitié. Un ancien a dit mieux encore : « O mes amis, il n'y a pas d'amis » !

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, à la merci des occasions. Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et s'en sert utilement contre les maux de la vie. La prétention de la vertu à fuir le mal, même contre l'intérêt propre, n'est qu'un fantôme formé par nos passions. On leur donne un nom honnête, on les couvre des apparences de piété et d'honneur, mais elles transparaissent toujours au travers de ces voiles. Être vertueux, c'est l'art de sembler honnête. Quand nous y mettons de la bonne foi, c'est que nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux

autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. Nous ne louons même pas la vertu avec désintéressement, nous voulons nous faire honneur de cet éloge. En un mot, les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer.

Pour vous en convaincre, examinez-les une à une. La sincérité ne se trouve qu'en fort peu de gens. Celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance, une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables, et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

La modestie est toujours fausse. Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité, pour les faire voir du côté que nous voulons, ou parce qu'on aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler. Mais il n'y a point d'homme qui ne se croie, en chacune de ses qualités, au-dessus de l'homme du monde qu'il estime le plus. Lorsque nous exagérons les bonnes qualités des autres, c'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que par l'estime de leur mérite, et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons. Tout le monde y trouve son compte : l'un prend la louange pour une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité, son désintéressement. Ou bien encore la malignité s'en mêle. Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres : et quelquefois on louerait moins

M. le Prince et M. de Turenne, si on ne les voulait point blesser tous deux.

La Rochefoucauld ne voit de même dans la bonté que faiblesse secrète. On n'a pas la force d'être méchant. Ou bien encore la bonté n'est que la meilleure des politiques. Il semble que l'amour-propre s'oublie lui-même, lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins; c'est prêter à usure sous prétexte de donner; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat.

La pitié n'est que le sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. Nous sommes d'autant plus attendris que notre imagination est plus vive, ou que nous avons éprouvé les mêmes peines. C'est pour ce motif que les misérables, les femmes nerveuses ou les gens malades sont d'ordinaire les plus pitoyables. Il peut y avoir aussi du calcul dans la pitié, l'espoir d'être payé de retour, d'une façon ou de l'autre : ou encore de l'orgueil, par exemple dans les marques de compassion que nous donnons à nos ennemis, pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux. Nous nous admirons nous-mêmes dans nos bienfaits : nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font[1].

1. C'est le sujet d'une page d'Aristote et d'une plaisante comédie de Labiche, *le Voyage de M. Perrichon*.

On est généreux par amour-propre, reconnaissant par égoïsme. Il en est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce; et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

Même ingéniosité à rabaisser la justice, qui n'est que la crainte de souffrir l'injustice, la clémence, dont les princes se servent pour gagner l'affection des peuples, la magnanimité qui méprise tout pour avoir tout.

Il semblerait que La Rochefoucauld, si dédaigneux des sentiments populaires, tels que la pitié, dût atténuer son scepticisme à l'égard de la valeur guerrière, apanage de sa caste. Il ne nous laisse pas ignorer dans ses *Mémoires* les preuves éclatantes qu'il en a maintes fois données. Il définit magnifiquement l'intrépidité : une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. Le portrait si flatteur que Saint-Évremond a tracé de La Rochefoucauld nous le représente de même « se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux ». Mais analysons avec La Rochefoucauld

les mobiles de ce sentiment, mesurons la réalité à l'idéal : l'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célébrée parmi les hommes (songez à la rapacité des Condés). La valeur est un métier périlleux qui sert au simple soldat à gagner sa vie, au chef à faire fortune. Le héros risque beaucoup pour avoir beaucoup, mais il sait supputer ses risques. La Rochefoucauld affirme, et son expérience a du prix, que les héros les plus intrépides sont en même temps les plus prudents, les plus avisés : on ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir la gloire : aussi les braves ont-ils plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort sur le champ de bataille, que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien. On s'expose juste assez pour sauver son honneur. Le parfait courage serait de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant le monde; mais la parfaite valeur et la poltronnerie complète sont des extrémités où l'on arrive rarement.

On conçoit, après cela, que La Rochefoucauld ne fasse pas un cas excessif des grands hommes. Il n'appartient qu'à eux d'avoir de grands défauts; à une remarquable vanité près, les héros sont faits comme les autres humains. Les actions d'éclat sont le plus souvent les effets du hasard, de l'humeur

et des passions. C'est dans l'intelligence qu'il faut placer la grandeur d'âme : les grandes âmes ne sont point celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

Bien loin d'affranchir des faiblesses humaines les savants, les sages, les philosophes et les saints, La Rochefoucauld veut qu'ils se repaissent, plus peut-être encore que le reste des mortels, de vanité et d'orgueil.

Il y a diverses sortes de curiosité, dit-il de la science, l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient de l'envie de savoir ce que les autres ignorent. La Rochefoucauld ne conçoit pas le pur amour du beau, la recherche désintéressée de la vérité.

Est-il plus juste pour les philosophes et les sages ? Leur constance n'est que l'art d'enfermer leur agitation dans leur cœur : si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force. La modération n'est que la langueur et la paresse de l'âme, ou encore la crainte de l'envie, la vaine ostentation de la force de notre esprit, le désir de paraître plus grand que la fortune; le mépris des richesses, un moyen de se garantir contre l'avilissement de la pauvreté, d'aller à la considération par une autre voie détournée. Les préceptes des philoso-

phes ne nous édifient pas plus que leurs exemples. Ils nous les prodiguent non pas pour nous corriger de nos défauts, mais pour nous persuader qu'ils en sont affranchis. Ces préceptes ne leur servent pas plus qu'à nous-mêmes : la philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle.

Toute tendance à la perfection nous entraîne d'ailleurs dans un cercle vicieux. Notre orgueil s'accroît en effet de tout ce que nous retranchons à nos autres défauts, et de là vient que les pénitents, les dévots et les saints sont peut-être les plus orgueilleux des hommes. L'humilité n'est qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre tout le monde : c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux, c'est son déguisement et son premier stratagème. On le voit alors les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres. C'est l'orgueil qui joue tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. — La pensée suivante est une épigramme à l'adresse de Mme de Longueville : les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues; la vanité rend les autres faciles. La Rochefoucauld connaissait bien cette âme altière. La duchesse repentie confiait à M. Singlin combien elle appréhendait « que sa docilité ne vînt aussi,

comme tout le reste, de son orgueil, qui se transformait, s'il faut ainsi dire, en *ange de lumière* pour avoir de quoi vivre ». Elle raffinait dans les mortifications, comme elle avait fait dans la galanterie et dans l'intrigue. Elle voulait être la dernière, ne pouvant être la première, s'imaginant que le gouvernement des sphères célestes laissait à Dieu assez de loisirs pour fixer constamment les yeux sur le moindre de ses gestes. Rancé, le fondateur Trappe, désespère de même de vaincre chez ses de la religieux cet orgueil qui leur vient d'un effrayant ascétisme. Ainsi sous le voile de la pénitente, sous la haire du trappiste, comme sous le manteau du philosophe, partout et toujours l'indestructible *moi*.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, La Rochefoucauld veut nous dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. C'est une des *Maximes* le plus souvent citées, que « le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement ». « C'est nous flatter, dit-il encore, de croire que la mort nous paraîtra de près ce que nous en avons jugé de loin. » Mais peut-être sa clairvoyance est-elle ici en défaut, et la mort semble-t-elle, tout au contraire, plus effrayante de loin que de près ; que chacun songe aux êtres qu'il a vus mourir, ou s'en rapporte au récit de ceux qui ont échappé au danger suprême. Dans son portrait, La Rochefoucauld se

vante de ne craindre aucunement la mort. Il l'a prouvé à la guerre, il le prouvera sur son lit d'agonisant. Ses maximes touchant ce sujet semblent donc plutôt inspirées par la logique de son système que par l'observation de la réalité. L'intérêt personnel étant le souverain bien, le seul bien sensible, la mort qui vient y mettre un terme doit nous apparaître comme le pire de tous les maux. Il est vrai que dans la longue maxime suivante qui clôt la dernière édition du livre, il parle non précisément de la crainte, mais de ce mépris de la mort que les païens, dit-il prudemment, se vantaient de tirer de leur propre force, sans l'espérance d'une meilleure vie :

Il y a différence entre souffrir la mort constamment, et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère.... La peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée.... Tout homme qui sait voir la mort telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisait toute la constance des philosophes. Ils croyaient qu'il fallait aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller ; et ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation, et sauver du naufrage ce qui en peut être garanti.... Espérons plus de notre tempérament que de ces faibles raisonnements, qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assu-

rance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter, mais on ne doit pas croire aussi qu'ils sont infaillibles.... C'est aussi mal connaître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui doit nécessairement le détruire.

Ce n'est qu'en se donnant la mort que l'homme semble enfin abdiquer son moi. Mais voilà le dernier triomphe de La Rochefoucauld : quand on se tue, c'est le moi qui ordonne, c'est le moi qui veut mourir d'une certaine façon et non d'une autre ; frappez-vous au cœur avec le poignard, versez-vous le poison, précipitez-vous dans les flots, c'est encore, c'est toujours le moi que vous cherchez à satisfaire, à apaiser.

Ainsi rien ne peut anéantir l'égoïsme. Quiconque a reconnu cette vérité, en a sondé la profondeur, sinon mesuré l'étendue — tant il reste encore de terres inconnues, dans ce pays de l'amour-propre, — ne doit plus s'étonner de rien.

Pour les *Maximes* comme pour tout livre, il faut considérer le moment, le milieu où elles ont été composées. Nous jugeons d'ordinaire l'humanité d'après la fraction infime que nous en connaissons. Devant le tableau que La Rochefoucauld nous en trace, on doit se rappeler ses modèles. Il a vécu sur la scène de la Fronde, en plein théâtre et dans les coulisses. C'est la politique qui a fait de La

Rochefoucauld, homme d'action incomplet, un moraliste accompli. En des temps plus calmes il eût hésité sur la nature humaine, il n'eût pas atteint cette netteté, cette simplicité de vues qui le place hors de pair. L'amour-propre égoïste, sentiment auquel il réduit l'âme, et dont il fait le centre de la vie, était alors, dans les grandes choses comme dans les petites, l'impulsion unique et la réalité qui correspondait à son système. Les vices qu'il dénonce ont des noms et des visages : l'ingratitude, c'est Anne d'Autriche ; la duplicité, Mazarin ; la vanité, le duc de Beaufort; l'orgueil, Condé; l'amour trompeur, Mme de Longueville ; ses courtes sentences pourraient servir d'exergues à leurs médaillons. Le rôle que La Rochefoucauld lui-même avait joué dans cette bagarre, ses disgrâces et ses déboires, achevaient de lui inspirer le mépris clairvoyant de ce petit monde qu'il confond avec l'espèce entière. C'est par la démoralisation générale qu'un de ses descendants, ce duc ami de Turgot et de Condorcet, si éclairé, si humain, si chaud partisan des réformes [1], cherchait à excuser son illustre ancêtre, disant que « La Rochefoucauld avait toujours connu les hommes à la cour ou dans la guerre civile, deux théâtres où ils sont plus mauvais

1. Ce duc philanthrope fut massacré en 1792 à Gisors, derrière la voiture de sa mère et de sa femme qui entendaient ses cris.

qu'ailleurs ». Le désintéressement, la générosité, la pitié, où La Rochefoucauld les voyait-il autour de lui? Quoi d'étonnant si sa conclusion est la même que celle de Hobbes, qui, vers le même temps, témoin de la révolution d'Angleterre, signalait l'homme comme un loup pour l'homme. Le livre des *Maximes* pourrait servir d'épitaphe à la féodalité mourante.

Les idées de La Rochefoucauld ne lui étaient pas d'ailleurs absolument personnelles. Esprit, son collaborateur et son maître, avait composé un traité sur *la Fausseté des vertus humaines ou l'Art de connaître les hommes*, qu'il dédia au dauphin, et dont la portée suggérait à Leibniz une comparaison de l'auteur et de Machiavel. On mettait autrefois Esprit à côté de La Rochefoucauld; on fait bien, dit Sainte-Beuve, de ne plus l'y mettre. Dans une suite de *Pensées sur l'amitié*, Mme de Sablé réfute celles de La Rochefoucauld, mais pour le fond général elle était à peu près d'accord avec lui. N'oublions pas que son salon communiquait avec Port-Royal. Le jansénisme ne flatte pas l'homme. Au temps même où La Rochefoucauld polissait ses épigranmes, Pascal écrivait :

Tous les hommes se haïssent naturellement les uns les autres.... Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence...; et peu d'amitiés subsisteraient si chacun savait ce que chacun

dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il parle alors sincèrement et sans passion.

Et ce qu'on dit n'est rien en comparaison de ce qu'on pense. « L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie. » Trouvant dans l'homme un bon sentiment, la compassion pour ceux qui souffrent, Pascal, remarque son commentateur Havet, craint que cela ne contredise sa thèse sur la dépravation essentielle de la nature humaine, et s'attache à ramener encore ce sentiment à l'amour de soi : il fait ce qu'a fait La Rochefoucauld; mais l'un est un misanthrope janséniste, l'autre un misanthrope philosophe. Fénelon écrira dans le même sens : « J'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux *sans faire l'entendu*.... Cette rareté des bonnes gens est la honte du genre humain. » Pascal, Fénelon, direz-vous, aspirent à un idéal de vertu surhumaine, presque divine. Écoutez Molière tenir par la bouche d'Alceste le même langage :

Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie....
.... et je hais tous les hommes.

Tout portrait ne ressemble pas moins au peintre qu'au modèle. La beauté ou la laideur du monde n'est que le reflet de l'esprit qui le conçoit. Une

philosophie sincère est toujours l'expression d'un tempérament personnel. Cette tristesse des *Maximes*, qui cherche dans l'homme les vilains côtés, elle est chez La Rochefoucauld ; cet air mélancolique, chagrin, méprisant, qu'il peint comme lui étant naturel, s'harmonise avec le texte de ce petit livre ; joignez-y l'expression de la douleur physique. On a pu dire de son œuvre qu'elle était le divertissement d'un misanthrope quinquagénaire, diffamant le monde entre deux accès de goutte.

« Triste par caractère, écrit Taine, La Rochefoucauld l'était aussi par tournure d'esprit. Sa honte et sa timidité le repliaient sur lui-même. Sa pensée pénétrante perçait et retournait en cent façons les sujets auxquels elle se prenait. Les gens concentrés sont sévères. L'analyse, ver perpétuellement rongeur à la racine des sentiments, n'amène pas l'indulgence. Il n'est guère d'homme intelligent qui, ayant fait le tour des idées et aperçu l'envers de l'homme, n'en ait rapporté le découragement et l'aigreur. Le désenchantement amène l'égoïsme ; l'extrême scepticisme conduit à l'amour de soi. »

« A l'âge qu'avait La Rochefoucauld, ce goût pour la satire est excusable et par suite assez fréquent. L'imagination est d'abord artiste : on suppose volontiers, en entrant dans le monde, que le monde est beau et que les hommes sont bons. Le monde et les hommes contribuent à l'illusion et

jouent la comédie. Au bout de quelques années, on est détrompé; on sait ce qu'il y a derrière les apparences et les bienséances, on s'attache par contraste à démêler les vérités cachées sous la représentation officielle; on aime à traîner sur la scène les acteurs dépouillés de leurs masques.... Ce goût devient préoccupation; on n'aperçoit plus guère qu'un côté des choses, on se venge d'avoir été crédule en devenant sceptique. On croit au mal sans mesure après avoir cru au bien avec excès. » On ne voit plus partout que vanité consciencieuse, cordiale hypocrisie, adoration béate de soi-même, sublime dévouement à ses propres intérêts.

Enfin on songe à faire effet. S'il faut en croire Benjamin Constant, les Français n'ont point d'autre idée en tête [1]. Vérité, vraisemblance, utilité, honneur, rien ne leur paraît aussi important que d'étonner à tout prix, voire de choquer, de scandaliser. Il y a trace de cette malice en La Rochefoucauld. C'est une des formes de l'amour-propre qu'il oublie de signaler.

Au XVII[e] siècle toutefois, quand on parle de morale, de philosophie, il faut prendre garde de faire trop d'effet, user de ménagements, se tourner vers l'Église et la Sorbonne, et leur adresser une profonde révérence, rachetée par le sourire inté-

1. Stendhal adresse le même reproche aux Allemands. Faire effet, tel est au reste le but de tout écrivain.

rieur. La Rochefoucauld n'a garde de négliger cette précaution : *l'Avis au lecteur*, en tête des *Maximes*, prévient que l'auteur ne montre les hommes si corrompus qu'afin de les mieux pénétrer de la nécessité du remède. Ce que contiennent les *Maximes*, y est-il dit, n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme à celle des Pères de l'Église. Comment s'égarer en suivant de si bons guides, et n'est-il point permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé ? de considérer l'homme dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché, qui ne regarde point ceux que Dieu en a préservés par une grâce particulière ?

Certains naïfs se laissèrent tromper par ce rôle de prêcheur et d'apôtre, que se donne La Rochefoucauld, tandis qu'il se borne en simple observateur à exposer avec indifférence les travers et les vices de ses contemporains. Mais en niant la liberté humaine, il flattait les jansénistes, aussi certains messieurs de Port-Royal approuvèrent fort les *Maximes*. Ils y virent une école d'humilité chrétienne, un commentaire de saint Augustin, par un homme de la cour, qui n'avait pas été nourri dans la province et l'Université, très bon néanmoins pour humilier et convertir. D'autres plus clairvoyants signalèrent le danger de dénigrer les belles qualités, de médire des gens vertueux. Huet, évêque d'Avranches, ami de l'auteur, ne trouve pas grand chose à

louer sans réserve. Il y a une sorte de confusion, dit-il, dans le mot de maximes, comme si elles convenaient à tous les hommes, lorsqu'elles ne concernent que les gens vicieux. Il n'est pas jusqu'à Retz, qui ne trouve que « les *Maximes* ne marquent pas assez de foi en la vertu ». Bourdaloue tonnera un jour contre le livre du haut de la chaire, parce qu'il en connaît l'esprit. Nous avons rapproché les pensées de Pascal de celles de La Rochefoucauld, mais il y a entre les deux la distance d'un cri de détresse à une réflexion piquante. Pascal jette l'homme accablé au pied du Calvaire. Cela fait, il le relève : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable... ; qu'il s'estime son prix, qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien ». La Bruyère n'est pas non plus décourageant. Sous la satire de La Rochefoucauld perce le grand seigneur dédaigneux, instruit et desséché par l'ambition et par le monde : il ne s'indigne, ni ne proteste, ni ne s'égaie, ni ne se lamente, il garde seulement un demi-sourire d'ironie qui n'est pas exempt d'amertume, sous des formes cérémonieuses et graves, d'une urbanité exquise. C'est Philinte, répondant sur un ton courtois et posé, mais un peu morose, aux tirades enflammées d'Alceste :

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

La Rochefoucauld a pourtant un idéal, moins sublime que celui de Pascal, moins élevé que celui de Molière, mais qu'il a du moins le mérite de réaliser en perfection. Cet idéal, c'est celui de l'*honnête homme*, tel qu'on le comprenait au XVIIe siècle, tel que le définissent les *Maximes*, et l'on y trouve la contre-partie de ces dénigrants aphorismes.

En cela d'accord avec Alceste, La Rochefoucauld exige d'abord de l'honnête homme une sincérité fière. « L'honnête homme est celui qui s'attire l'estime des honnêtes gens, et qui veut toujours être exposé à leur vue.... Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent et les confessent. » Mais, à la différence d'Alceste, La Rochefoucauld juge, comme Philinte, que si l'on veut vivre en paix parmi les hommes, la prudence commande de leur taire les vérités désagréables. Qu'on s'abstienne donc de les détromper sur leur mérite.

Nombre de maximes nous inspirent une extrême défiance de l'amitié. Mais l'honnête homme, à part du reste des humains, est l'ami le plus sûr, le plus fidèle, le plus confiant; il juge « plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé ». Même s'ils nous trahissent et qu'ils tombent dans l'infortune, nous devons toujours de la sensibilité à leur malheur. La Rochefoucauld nous a de même rendu la gra-

titude très suspecte, mais il veut que l'honnête homme éprouve « une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent, en leur payant ce que nous leur devons ». Loin de se réjouir du mal et de s'affliger du bien qui arrive à autrui, l'honnête homme est né sans envie. La discrétion, l'indulgence et l'obligeance sont ses qualités naturelles.

Les manières, les gestes et les paroles ne concourent pas moins que le fond des sentiments à former l'honnête homme. C'est tout un *art de plaire* que La Rochefoucauld esquisse dans une suite de courts essais [1], *de la Société, de la Conversation*, *de l'Air et des manières.* Comme l'ont fait Érasme et Balthazar Castiglione pour la société de leur temps, il nous donne la quintessence du savoir-vivre. Les hommes recherchent passionnément la société de leurs semblables. Peu se servent des moyens de la rendre agréable. Ces moyens se déduisent très logiquement des *Maximes.* L'extrême politesse est une suite de l'extrême amour-propre; la bonne compagnie se reconnaît au soin que l'on met à ménager tous les genres de vanité : plus on a d'esprit, mieux on s'y entend. Non seulement on doit se garder comme d'un meurtre d'offenser cette vanité toujours

1. Ils n'ont été publiés qu'en 1731.

ombrageuse, mais il est tant de manières de la froisser! Il n'y a qu'un moyen de plaire aux autres, c'est de leur parler d'eux, de les écouter, patience si méritoire : quel assoupissement et quelle mort nous causent tous ceux qui viennent nous conter leurs affaires! Il est cependant indispensable d'acquérir cette sagesse qui consiste à savoir s'ennuyer. Il ne faut encore rien dire d'un air d'autorité, de supériorité, et l'honnêteté veut de plus « que l'on cache parfois la moitié de son esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal, pour lui épargner la honte de céder ». La Rochefoucauld s'accuse lui-même de soutenir son opinion avec trop de chaleur; on ne s'en apercevait guère, Segrais remarque qu'il ne « contestait » jamais. Qu'on tâche cependant d'apporter à la conversation plusieurs sortes d'esprit; il en est un toutefois dont on doit user avec une extrême prudence, car s'il est des plus agréables, il est aussi des plus dangereux, c'est l'esprit railleur :

Il y a une manière de railler, délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges sous une apparence de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Quel tact suprême! La Rochefoucauld vante comme dernière grâce le naturel. L'affectation plaisait, au

contraire, à Benjamin Constant : si vous la retranchez aux gens du monde, disait-il, que leur reste-t-il, juste ciel ! « La nature réelle des hommes vaut si peu de chose, que j'aime mieux ce qu'on lui substitue. » Ici peut-être La Rochefoucauld est moins spirituel que Benjamin Constant, mais il a plus de goût. Au lieu d'exagérer, comme on fait toujours, l'expression de ses idées et de ses sentiments, il demande qu'on *atténue* : « Ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses ». Ce genre de travers paraît à La Rochefoucauld si ridicule, qu'il l'a critiqué dans trois ou quatre maximes. Il trouve tant de charme au mérite opposé, qu'il a enrichi notre langue d'une locution nouvelle. Dire d'une personne qu'elle est *vraie*, c'est faire entendre qu'elle est simple et naturelle. La Rochefoucauld inventa ce mot nouveau pour louer et peindre en même temps le caractère de Mme de La Fayette.

L'art du monde se ramène à ceci : épargner les amours-propres, échapper au ridicule. Dans une société si habile et si prompte à saisir les plus fines, les plus légères dissonances, le ridicule est une puissance aristocratique. L'encourir, c'est se déclasser. Il n'existe pas de malheur plus redouté : « Le ridicule déshonore plus que le déshonneur ».

Le duc de La Rochefoucauld joignait l'exemple au précepte. Il était, écrit Segrais, l'homme du monde le plus poli, qui savait garder toutes les bienséances,

et surtout qui ne se louait jamais : « Je me repens de la loi que je me suis imposée de ne me pas louer, disait-il; j'aurais beaucoup plus de sectateurs si je le faisais. Voyez M. de Roquelaure et M. de Miossens qui parlent deux heures de suite devant une vingtaine de personnes en se vantant toujours. Il n'y en a que deux ou trois qui ne peuvent les souffrir, et les dix-sept autres les applaudissent, et les regardent comme des gens qui n'ont point leurs semblables. »

Un autre honnête homme de profession, le chevalier de Méré, grand amateur de lettres et de politesse, et qui tenait école de bon goût, de bel esprit et de belles manières, mais un peu doctoralement, quoiqu'avec mesure et en termes excellents, nous a conservé un précieux entretien qu'il eut avec le duc de La Rochefoucauld. Ils dissertent à demi-voix et en tête-à-tête, dans un coin de salon, sur l'honnêteté, le savoir-vivre, et la recherche du bonheur : l'auteur des *Maximes* s'exprime en ces termes :

J'ai remarqué les défauts de l'esprit et du cœur de la plupart du monde, et ceux qui ne me connaissent que par là pensent que j'ai tous ces défauts, comme si j'avais fait mon portrait. C'est une chose étrange que mon procédé et mes actions ne les en désabusent pas.

Et tournant aussitôt sa pensée en sentence, tant son esprit en avait le pli :

Tout le monde veut être heureux, c'est le but où tendent toutes les actions de la vie;... les faux honnêtes gens aussi bien que les faux dévots ne cherchent que l'apparence, et je crois que, dans la morale, Sénèque était un hypocrite et *Épicure était un saint.* Je ne vois rien de si beau que la noblesse de cœur et la hauteur de l'esprit : c'est de là que procède la parfaite honnêteté que je mets au-dessus de tout, et qui me semble à préférer, pour l'heur de la vie, à la possession d'un royaume.... Je ne sais si pour vivre content et comme un honnête homme du monde, il ne vaudrait pas mieux être Alcibiade et Phédon qu'Aristide et Socrate....

Il veut que l'on considère ses maximes comme la peinture ingénieuse de toutes les singeries du faux sage. Une planche, gravée en tête de son livre, représentait l'amour de la vérité sous la figure d'un enfant arrachant à un buste de Sénèque son masque et sa couronne de laurier, et montrant ironiquement du doigt les vilains traits du philosophe.

Hâtons-nous d'ajouter que La Rochefoucauld entend l'épicurisme dans le sens le plus noble :

Les plus grands plaisirs de l'esprit, autant que j'en puis juger, c'est la véritable gloire et les belles connaissances, et je prends garde que ces gens-là ne les ont que bien peu, qui s'attachent beaucoup aux plaisirs du corps. Je trouve aussi que les plaisirs sensuels sont grossiers, sujets au dégoût, et pas trop à rechercher, à moins que ceux de l'esprit ne s'y mêlent. Le plus sensible est celui de l'amour, mais il passe bien vite, si l'esprit n'est de la partie.

Après cette canonisation d'Épicure, nous savons ce qu'il faut penser de l'invocation aux Pères de l'Église placée en tête des *Maximes*.

Voilà donc le grand seigneur accompli. Il évite, dit Taine, les airs d'homme supérieur, le ton prétentieux, les attitudes extraordinaires, impérieuses, qui recherchent l'attention et commandent le respect. Il a l'aisance tranquille et fière d'un homme bien élevé, sûr de sa pensée, de son rang et de ses façons. Comme Louis XIV, dans sa pompe, fut le meilleur acteur de la royauté, La Rochefoucauld représente par excellence l'*honnête homme* du grand siècle. Les hauts dignitaires ecclésiastiques de la cour de Rome sont peut-être les seuls qui aient conservé la tradition de ces manières d'autrefois. Nous leur trouvons trop de formalisme, bourgeois et plébéiens que nous sommes. Un homme aimable de la cour de Louis XIV, écrit Stendhal, Lauzun, Matha, le chevalier de Gramont, nous fatigueraient aujourd'hui avec leurs compliments longs d'une aune. Quand il faut toujours être en scène, avoir toujours de l'esprit, paraître toujours agréable, la bonne et franche simplicité n'ose plus se montrer, et sans bienveillance, sans cordialité, sans abandon point de véritable bonheur. A cette élégante comédie mondaine, nous préférons, quand elle se rencontre, la politesse du cœur : au lieu de tenir les gens à distance comme la civilité d'ancien régime, elle tend à

rapprocher, à unir. Nous faisons de même plus de cas des efforts studieux et des capacités réelles de l'homme compétent et spécial, que de la spirituelle et gracieuse aménité d'un homme comme il faut, s'il n'a point d'autre mérite. Nous avons moins d'esprit de société, mais plus d'esprit social, et l'univers nous offre des horizons un peu plus vastes qu'un beau salon, où il ne s'agit que de briller, de plaire et d'observer les ridicules. L'*honnêteté* n'est plus le monopole d'une classe pour qui la naissance seule avait du prix, pour qui l'honneur était un fruit de l'arbre généalogique. Notre religion de l'honneur dépasse le point d'honneur; elle est fort susceptible sur la question d'argent. Tel honnête homme achevé, au sens de La Rochefoucauld, ne l'est peut-être pas au même degré, selon le sens d'Alfred de Vigny.

La Rochefoucauld nous rend merveilleusement clair l'esprit de son monde. Sa façon de juger les hommes et de comprendre la vie rencontrait parmi ses pairs cette approbation sans réserve qui est un certificat de ressemblance. Saint-Évremond, par exemple, grand admirateur de La Rochefoucauld, et dont les premiers essais ne sont que des *Maximes* développées, professe le même épicurisme, mais sans ombre d'amertume. Il est de ceux qui aiment mieux glisser qu'appuyer : « Nous avons, dit-il, plus intérêt à jouir du monde qu'à le connaître ». Cette profonde connaissance de l'homme

n'est rien moins qu'agréable. C'est une vieillesse anticipée.

Mais si les libertins devaient applaudir les *Maximes*, les belles dames qui fréquentaient le salon de Mme de Sablé furent de l'avis des théologiens. Tout en admirant les *Maximes* dans le détail, elles s'attachèrent à les réfuter dans l'ensemble. C'était entre elles et La Rochefoucauld une querelle personnelle, un acte de légitime défense, puisque son petit livre est rempli d'épigrammes à l'adresse des femmes du monde. Non d'ailleurs qu'elles lui en voulussent bien fort. Dire du mal des femmes, c'est encore flatter leur amour-propre : toute ironie leur fait l'effet d'un sentiment déçu, d'une plainte détournée. Il n'y a d'inexpiable à leurs yeux que l'indifférence muette. Les spirituelles amies de La Rochefoucauld ne laissèrent point passer sans protestation tant d'hérésies qu'il hasarde sur l'amour, celle-ci par exemple : « Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de ne pas aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant », maxime qu'il a négligé d'appliquer à Mme de Longueville. Chacune commence à critiquer les *Maximes* avant qu'elles n'aient paru, prétend raccommoder ce qu'il y a de mal, propose des variantes, toutes lui font la guerre sur son système, et il se plaint de ce procès de tendance. Chargée de recueillir les jugements qu'on porte de

tous côtés sur le manuscrit qui court sous le manteau, Mme de Sablé ne les transmet parfois à M. de La Rochefoucauld qu'adoucis et atténués : elle sait que de tous les genres d'amour-propre celui d'auteur est le plus prompt à s'alarmer.

La duchesse de Schomberg, cette belle Mlle de Hautefort, si bizarrement aimée de Louis XIII, et pour laquelle La Rochefoucauld avait soupiré comme un jeune page, écrit à Mme de Sablé (1664) qu'elle approuve certaines maximes, celle-ci, par exemple : « Le monde n'est composé que de mines », c'est-à-dire de masques, ou encore celle-ci : « L'esprit est toujours la dupe du cœur », mais elle ajoute : « Tout ce qui me paraît en général, c'est qu'il y a dans cet ouvrage beaucoup d'esprit, peu de bonté, et force vérités que j'aurais ignorées toute ma vie, si l'on ne m'en avait fait apercevoir. Je ne suis pas encore parvenue à cette habileté d'esprit où l'on ne connaît dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité. » La Rochefoucauld est si impatient de connaître l'opinion de Mme de Schomberg, qu'il court chez Mme de Sablé. Elle a condamné sa porte ce jour-là : vite il lui dépêche le billet suivant : « Au nom de Dieu, ayez la bonté de m'envoyer cet écrit par le retour de ce laquais ». Répondant à Mme de Schomberg, Mme de Sablé estime que La Rochefoucauld juge tout le monde d'après lui-même. Elle lui applique ce qu'il dit de la paresse : « C'est par

paresse, autant que par sa volonté, que son cœur inofficieux ne lui a jamais pu permettre de faire la moindre action pour autrui ».

Le jugement de Mme de La Fayette est le plus sévère de tous. Bien que dans une lettre à Ménage elle parle déjà de la « belle sympathie » qui existe entre elle et M. de La Rochefoucauld, elle n'eut connaissance des *Maximes* que par une lecture qu'elle en fit au château de Fresnes, en solitude avec Mme du Plessis (1663). Elle écrit aussitôt à Mme de Sablé qui a prêté le manuscrit :

> Ha! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et le cœur pour être capable d'imaginer tout cela! J'en suis si épouvantée que je vous assure que si les plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea l'autre jour chez vous.

Et comme Mme de Sablé avait elle-même composé des maximes, Mme de La Fayette les lui réclame avec insistance : « C'est justement parce qu'elles sont honnêtes et raisonnables que j'en ai envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si certaines de la corruption générale que l'est M. de La Rochefoucauld ».

Les *Maximes* ne choqueront nullement Mme de Maintenon, peu sujette aux illusions. Elle écrit en mars 1666 à Ninon de Lenclos : « Faites, je vous

prie, mes compliments à M. de La Rochefoucauld, et dites-lui que le livre de Job et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures ».

Dans une lettre que Marie-Éléonore de Rohan, abbesse de Caen, adresse à La Rochefoucauld longtemps après la publication (1674), elle le prend par son endroit désormais sensible, Mme de La Fayette, et à travers force louanges elle le perce très gracieusement de ses propres armes :

Vous jugez encore mieux du cœur des hommes que de celui des dames, et peut-être ne savez-vous pas vous-même le véritable motif qui vous les fait moins estimer. Si vous en aviez toujours rencontré dont le tempérament eût été soumis à la vertu, et les sens moins forts que la raison, vous penseriez mieux que vous ne faites d'un certain nombre qui se distingue toujours de la multitude, et il me semble que Mme de La Fayette et moi méritions bien que vous ayez un peu meilleure opinion du sexe en général. Vous ne ferez que nous rendre ce que nous faisons en votre faveur, puisque malgré les défauts d'un million d'hommes, nous rendons justice à votre mérite particulier, et que vous seul vous nous faites croire tout ce que l'on peut dire de plus avantageux pour votre sexe.

Que de billets, que d'entretiens sur ces maximes, avant qu'on ne les ait livrées à la publicité, au sein de cette Académie de beaux-esprits et de grandes précieuses que présidait Mme de Sablé! Courtisan assidu de la marquise, flattant ses manies, ne cessant

de lui demander des conseils, La Rochefoucauld l'intéressait au succès de l'œuvre, comme si elle en eût été l'auteur. Elle faisait copier les maximes, elle les prêtait avec mystère, comme on se passe de nos jours, entre initiées, les épreuves d'un roman à la mode. Après que ses sentences eurent fait ainsi une à une les délices de cette société, La Rochefoucauld les rassembla et songea, non sans quelque hésitation, à les livrer au public. La littérature comptait nombre d'amateurs dans les ruelles, les cabarets, les théâtres. Un monde si mêlé inspirait moins de timidité que cet aréopage de la cour, dont il s'agissait de captiver personnellement chaque juge. La Rochefoucauld toutefois ne prend pas moins de mesures et de précautions pour exposer son petit livre devant la foule et lui assurer le succès.

Il passe l'année 1664 à revoir chaque maxime avec un soin minutieux, en compagnie d'Esprit et de Mme de Sablé. Enfin l'ouvrage paraît dans la boutique de Barbin en 1665, la même année que les *Contes* de La Fontaine, neuf ans après les *Provinciales*, cinq ans avant les *Pensées*, vingt-deux ans avant les *Caractères*. Il comprenait 316 pensées, formant 150 pages; au-dessous du titre de *Réflexions ou sentences et maximes morales* on ne lisait point de nom d'auteur. Un *Avis au lecteur*, placé à la première page, où l'on n'a point de peine à reconnaître la plume de La Rochefoucauld, va au-devant des

objections et des critiques. On prévient « qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre;... le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles lui paraissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire ». Le plaisant de cette fine ironie, c'est que La Rochefoucauld lui-même n'y échappe pas. Il s'est peint dans son portrait en opposition au reste des humains : « J'ai, dit-il, les inclinations belles.... »

Un *Discours* apologétique suivait l'*Avis au lecteur*. On l'a attribué à Segrais; il est de quelque autre complaisant qui le rédigea sous les yeux de La Rochefoucauld. Ce discours, destiné à désarmer les théologiens en citant les Pères de l'Église, et les mondains en citant Montaigne, ne témoigne au public aucun empressement à lui plaire. Si l'auteur a laissé échapper ce livre, c'est qu'il y a été contraint par une méchante copie (publiée en Hollande en 1664). Or La Rochefoucauld s'était adressé à un éditeur dès la fin de 1663, comme le prouve la date du Privilège pour le permis d'imprimer qui est du 14 janvier 1664. — L'écrit est d'une personne de qualité qui n'aspire pas à la gloire des lettres : « Si par hasard c'était M***, je puis vous dire que son esprit,

son rang, son mérite le mettent au-dessus des hommes ordinaires, et que sa réputation est établie dans le monde par tant de meilleurs titres, qu'il n'a pas besoin de composer des livres pour se faire connaître. Enfin, si c'est lui, je crois qu'il n'aura pas moins de chagrin de savoir que ses *Réflexions* sont devenues publiques, qu'il en eut lorsque les *Mémoires* qu'on lui attribue furent imprimés. » C'était assez indiquer l'auteur, tout en prétendant le cacher. « On rencontre partout dans l'ouvrage un tour d'expression noble, et accompagné d'un certain air de qualité, qui n'appartient pas à tous ceux qui se mêlent d'écrire. Pour moi, je préférerai toute ma vie la manière d'écrire négligée d'un courtisan qui a de l'esprit, à la régularité gênée d'un docteur qui n'a jamais rien vu que ses livres. » Les courtisans se vantaient d'écrire cavalièrement et non d'une façon pédantesque, mais nous savons ce que signifie la *manière négligée* d'écrire dont se loue La Rochefoucauld. Quant au fond du sujet : « Vous pouvez faire de ces réflexions tel jugement que vous voudrez, je ne me mettrai point en peine de vous prévenir en leur faveur ».

Déclarer qu'on se soucie peu du public, et pourtant attacher du prix à ses suffrages, contradiction trop fréquente. Tant de détours que prend La Rochefoucauld pour s'en défendre confirment à quel point son amour-propre y est engagé. On regrette ici cette

entière sincérité qui, selon lui, indique l'honnête homme : c'est que d'honnête homme il est devenu auteur. Un trait achève la comédie. Il demande à Mme de Sablé de prôner son livre dans le *Journal des Savants*, l'unique gazette littéraire, qui commençait à paraître cette année même. Mme de Sablé prend la plume et commence en ces termes :

C'est un traité des mouvements du cœur de l'homme qu'on peut dire avoir été comme inconnus, avant cette heure, au cœur même qui les produit. Un seigneur, aussi grand en esprit qu'en naissance, en est l'auteur. Mais ni son esprit ni sa grandeur n'a pu empêcher qu'on en ait fait des jugements bien différents.

Les uns croient que c'est outrager les hommes que d'en faire une si terrible peinture, et que l'auteur n'en a pu prendre l'original qu'en lui-même. Ils disent qu'il est dangereux de mettre de telles pensées au jour, et qu'ayant si bien montré qu'on ne fait les bonnes actions que par de mauvais principes, la plupart du monde croira qu'il est inutile de chercher la vertu, puisqu'il est comme impossible d'en avoir si ce n'est en idée.

Les autres, au contraire, trouvent ce traité fort utile, parce qu'il découvre aux hommes les fausses idées qu'ils ont d'eux-mêmes, et leur fait voir que, sans la religion, ils sont incapables de faire aucun bien.

Quoi qu'il en soit, il y a tant d'esprit dans cet ouvrage, et une si grande pénétration pour connaître le véritable état de l'homme....

Mme de Sablé envoie son projet d'article à La Rochefoucauld, qui trouve qu'elle met trop de froideur, en exposant ainsi le pour et le contre.

La marquise prie alors le duc de faire lui-même les corrections. Celui-ci supprime toute critique et toute réserve, présente les *Maximes* comme un livre d'édification et commence en ces termes : « Une personne de grande qualité et de grand mérite passe pour être l'auteur de ce livre... ».

Le noble duc fait son propre éloge. Il sait que le public est un pantin dont il faut tirer les ficelles : il tire de toutes ses forces. Du métier d'auteur il devine aisément les ruses et les artifices, l'utilité de la réclame par la presse, succédant à la vogue dans les cénacles mondains.

CHAPITRE V

L'HONNÊTE HOMME

Vers le temps où il publiait ses *Maximes*, La Rochefoucauld s'était un peu refroidi avec la marquise de Sablé, après une intimité de cinq années. Nous avons vu qu'elle lui trouvait « le cœur inofficieux ». Elle était devenue de plus en plus l'amie de Mme de Longueville, vouée à la retraite depuis 1663. Elle-même était tombée dans la mélancolie janséniste : « Il faut une grâce, disait-elle, pour quitter le monde, mais il n'en faut point pour le haïr ». Comme Mme de Longueville, elle tournait désormais son amour-propre à travailler à la paix de l'Église.

La Rochefoucauld n'eut pas de peine à rencontrer une nouvelle muse. La comtesse de La Fayette, à laquelle échut cette faveur, était une dame lettrée,

10

de la qualité la plus rare. Nulle ne convenait mieux à La Rochefoucauld devenu lui-même écrivain.

Extrêmement délicate de santé, souvent brûlée par la fièvre, Marie de La Fayette passait ses journées sur un lit « galonné d'or », dont Mme de Maintenon lui reprochait le faste. Une brume de langueur semblait l'envelopper sans cesse et lui avait valu dans sa société le surnom de *Brouillard*. Rien n'était mieux établi que sa réputation de droiture et de franchise. M. de La Rochefoucauld l'appelait la *vraie*, et cette façon de parler, dont il était l'auteur, passa dans l'usage. Mme de Sévigné, sa cousine par alliance, vante sa « divine raison », et ne lui reproche que de laisser ses lettres sans réponse : ne pas répondre aux lettres de Mme de Sévigné! Mme de La Fayette s'excuse en disant : « Le goût d'écrire m'est passé pour tout le monde; si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui ». La Rochefoucauld est aussi peu qu'elle écriveur de lettres. On n'a guère de lui que des billets, genre que Mme de Sablé avait mis à la mode en même temps que les maximes.

Gourville, qui eut des démêlés avec Mme de La Fayette, a tracé d'elle un portrait peu flatteur. Sous cette éternelle moribonde il nous révèle une femme singulièrement active, pratique et avisée. A la délicatesse extrême des sentiments et du goût, Mme de La Fayette joignait en effet un sens très précis, très

aiguisé, des réalités et des exigences de la vie. Aussi entendue dans les procès qu'un homme de chicane, elle empêcha La Rochefoucauld de perdre le plus beau de ses biens, en lui fournissant les moyens de prouver qu'ils étaient substitués. Gourville, qui abonde ici dans le sens des *Maximes*, et dont le grossier témoignage ne fait tort qu'à lui-même, nous dit que La Rochefoucauld avait un grand attachement pour elle *à cause de la commodité dont elle lui était.*

La nature de cet attachement a été fort discutée, et fournit encore aux critiques matière à exercer leur sagacité : sujet d'autant plus piquant que la princesse de Clèves, l'héroïne du roman de Mme de La Fayette, meurt des scrupules qu'elle a d'éprouver pour le duc de Nemours un sentiment qui est pourtant resté à l'état de rêve. Faut-il croire que, dans l'amitié tendre de Mme de La Fayette pour le duc de La Rochefoucauld, la contrainte fût aussi absente que le repentir? M. d'Haussonville, bien qu'il ait fait cette découverte que M. de La Fayette, qu'on croyait enterré depuis longtemps, survécut à La Rochefoucauld, se présente en chevalier de la comtesse contre Sainte-Beuve, qui cite une date, une lettre interprétée par lui dans un sens compromettant. Vers 1666, Mme de La Fayette écrit à Mme de Sablé pour lui raconter une conversation du comte de Saint-Paul, le fils de Mme de Longueville et sans

doute aussi de La Rochefoucauld : elle se plaint des allusions de ce jeune homme à une liaison dont elle se défend assez mollement. La preuve n'est pas décisive. On trouve d'autres échos de tous ces bruits et de tous ces *dits* dans les correspondances du temps. Mlle de Scudéry écrit à Bussy : « M. de La Rochefoucauld vit fort honnêtement avec Mme de La Fayette; il n'y paraît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part et d'autre, et peut-être la politique ont coupé les ailes à l'amour. Elle est sa favorite et sa première amie. » — « Pour moi, répond Bussy, qui du fond de sa province est à l'affût de tous les scandales, je maintiens qu'il y a toujours de l'amour. » Plusieurs circonstances atténuaient d'ailleurs le caractère scabreux d'une telle familiarité. Lé duc comptait plus de cinquante ans, la comtesse plus de trente; elle n'avait jamais été belle; ils étaient tous deux souvent malades, elle en proie à sa fièvre, lui rongé par sa goutte.

Mme de La Fayette fut la consolation de La Rochefoucauld vieillissant et lui donna dix années de bonheur. « Rien, écrira Mme de Sévigné, ne pouvait être comparé à la confiance et au charme de leur amitié, rien ne pouvait surpasser la force d'une telle liaison. » Ils étaient créés pour s'entendre et s'aimer, l'épicurien mélancolique et la femme aussi consommée que lui dans la science du monde, de la politesse et du goût.

Empêchée, par sa santé précaire et son humeur un peu quinteuse, de jouer à Paris le rôle de Mme de Sablé, qui fut le partage de Ninon, Mme de La Fayette réunit autour d'elle un cercle plus restreint, plus intime encore. Elle habitait, en face le petit Luxembourg, un hôtel avec jardin où il y avait un jet d'eau, « le plus joli lieu du monde pour respirer à Paris », disait Mme de Sévigné, qui datait ses lettres à sa fille tantôt de chez son amie, tantôt de chez M. de La Rochefoucauld, dont l'hôtel, situé rue de Seine occupait l'emplacement actuel de la rue des Beaux-Arts. M. le Prince habitait tout près de là, l'hôtel de Condé.

Le duc de La Rochefoucauld n'avait point de charges publiques. Il ne put obtenir en 1666 le préceptorat du dauphin. Il assista comme volontaire au siège de Lille en 1667, ce fut sa dernière campagne. La goutte lui interdisait l'assiduité à la cour. Il ne lui restait donc qu'à couler ses jours dans un doux repos, et c'est à quoi il s'employait auprès de son amie. La petite société d'élus se réunissait à jour fixe pour dîner ensemble : on allait en compagnie au spectacle, aux exhibitions de la foire. La musique de Lulli faisait verser des larmes à Mme de La Fayette. Pendant la belle saison, on se rendait chez Gourville, à Saint-Maur, où la comtesse s'installait comme chez elle, au grand mécontentement du légitime propriétaire. Amphitryon magnifique,

Gourville d'un coup de baguette faisait sortir « d'admirables soupers », et La Rochefoucauld a écrit une maxime pour nous dire combien il est ennuyeux de conserver sa santé par un trop grand régime. Les nouvelles de la cour et du monde formaient le sujet des entretiens.

Lors de la retraite de Retz, qui suivait l'exemple des illustres aventurières de la Fronde, de Mme de Longueville, de Mme de Chevreuse, La Rochefoucauld envoyait à Mme de Sévigné (1675) un portrait de son ancien rival, où il le montre aimant à éblouir par le récit d'aventures extraordinaires, d'humeur facile au reste, et sachant donner un beau jour à ses défauts : « Il n'a point de goût ni de délicatesse, il s'amuse de tout et ne se plaît à rien », et tel était en effet le cardinal de Retz, qui courtisait, après les duchesses, des filles d'auberge dans les tavernes enfumées de Hollande. « La retraite qu'il vient de faire, ajoute La Rochefoucauld, est la plus fausse action de sa vie;... c'est un sacrifice à son orgueil, sous prétexte de dévotion; il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui. » La Rochefoucauld se montre sceptique, il pense au Retz d'autrefois : Bossuet, Saint-Évremond, Mme de Sévigné croient, au contraire, à sa sincérité, à sa droiture d'intention. Mais, insinue Sainte-Beuve, il faut toujours se méfier de l'impression que font les vieillards, surtout s'ils sont

gens bien élevés et polis. Quand les passions sont amorties ou impuissantes, on redevient bon ou on a l'air de l'être; on a même l'air de l'avoir toujours été. Mme de Sévigné n'appelait ce démon de Retz dans sa vieillesse que « notre bon cardinal ». Ce qui semblera extraordinaire, c'est qu'elle raconte à sa fille qu'elle a envoyé ce portrait au cardinal, curieux de voir comme on parle de lui « quand on ne l'aime guère ».

On avait dans le cénacle la primeur des ouvrages littéraires. Corneille lisait chez le duc sa tragédie de *Pulchérie*, Racine son *Alexandre*, Boileau, qui proclamait Mme de La Fayette la femme de France la plus spirituelle et qui écrivait le mieux, son *Art poétique*, Molière, en 1672, ses *Femmes savantes*, où l'on a faussement cherché une satire de la comtesse et de Mme de Sévigné. Mais le vieux Corneille ne causait pas, et n'était bon qu'à lire ses pièces; et Segrais dit que c'est à l'occasion de Despréaux et de Racine que M. de La Rochefoucauld a établi sa maxime : « C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit », parce que tout leur entretien ne roulait que sur les vers, et que, hors de là, ils ne savaient plus rien. La Fontaine dédiait à La Rochefoucauld sa fable des *Lapins*, et glorifiait les *Maximes* dans l'*Homme et son image*; Mme Deshoulières lui a consacré une *Ode sur la douleur* et a transposé des maximes en vers.

La Rochefoucauld occupait sa vieillesse à perfectionner, en vue de la postérité, ce petit livre, au début simple jeu à l'usage des dames et des ruelles, qui avait mis le sceau à sa réputation. Les éditions, qui se multipliaient, étaient revues et modifiées par lui avec le soin le plus minutieux et le plus exigeant : dans la première on comptait 317 maximes, dans la 2e (1666) 302, dans celle de 1671, 341, de 1675, 413, de 1678, 504. Cette dernière année parurent également les *Maximes* de Mme de Sablé, les *Pensées* d'Ailly, la *Fausseté des vertus humaines* d'Esprit, émules peu redoutables pour La Rochefoucauld.

Les corrections successives, fort intéressantes à étudier de près, révèlent toutes le même souci de la concision, de la netteté, de la légèreté du style. On connaît de la première édition au moins onze états différents, par suite des cartons qu'y a fait exécuter l'auteur[1]. A la seconde édition, il supprime les maximes qui se répètent, qui ressemblent trop à celles d'Esprit ou de Mme de Sablé, tout ce qui ne lui appartient pas. Il retranche le grand morceau sur *l'amour-propre*, soit, selon M. Janet, à cause de la longueur, en désaccord avec la forme aphoristique des *Maximes*, ou parce que c'est exprimer en une seule fois, peut-être trop crûment, la pensée intime de l'auteur, et déflorer

1. Préface à l'édition des *Maximes* de 1664, publiée en Hollande, par A. Pauly.

ainsi le sujet. La pensée sur la crainte de la mort est la seule qui reste developpée[1].

A partir de la troisième édition, il ajoute des maximes nouvelles, et comme il consultait autrefois Mme de Sablé, il s'adresse maintenant à Mme de Sévigné, à Mme de La Fayette, à Corbinelli, à Mlle de Scudéry; chacun se met à la recherche du tour le meilleur et le plus piquant. Mme de La Fayette termine ainsi une de ses rares lettres à Mme de Sévigné : « Voici une question entre deux maximes : *On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas.... On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne pas.* Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à votre amant, que vous aimez pourtant, ou qu'il vous en ait fait une et qu'il vous aime toujours ? » Mme de La Fayette ajoute qu'il s'agit d'infidélités passagères. Mais Mme de Sévigné manque d'expé-

1. Voici un exemple des variantes et des corrections, d'une édition à l'autre :

1° La jalousie ne subsiste que dans les doutes; l'incertitude est sa matière; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments. On cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairé de ce qui causait la jalousie (1665, maxime 35);

2° La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments; et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude (2e édit., 1666, maxime 32);

Enfin : La jalousie se nourrit dans les doutes; et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude.

rience pour résoudre cette question de casuistique amoureuse, ou, comme nous dirions aujourd'hui, cette *cruelle énigme*. On ne retrouve dans aucune édition les deux maximes que propose Mme de La Fayette, mais La Rochefoucauld en ajoute quatre nouvelles sur l'infidélité des amants, « cette faute considérable en amour, » pour parler comme l'auteur de *la Princesse de Clèves*, et il avait déjà inséré dans la 3e édition cet aphorisme : *On pardonne tant que l'on aime*. Il veut dire, selon l'ingénieux commentaire de Vinet, qu'il y a ordinairement dans le pardon moins de générosité qu'on ne pense; qu'un amour dont nous ne sommes pas maîtres, un attachement involontaire, un servage, une faiblesse de cœur est le vrai principe de nos pardons, que c'est à nous-mêmes que nous accordons ce pardon que notre cœur demande; mais que pardonner, hors de cette disposition, pardonner sans avoir le cœur lié est beaucoup plus rare et presque inouï.

Est-ce à Mme de La Fayette qu'il faut attribuer la légère atténuation à l'esprit misanthrope des *Maximes* dans l'édition de 1672, et surtout dans celle de 1678? La duchesse de La Rochefoucauld était morte vers 1670. Il y eut alors entre le duc et la comtesse intimité croissante, en quelque sorte vie à deux. Nous lisons dans les *Segraisiana* que Mme de La Fayette disait de M. de La Rochefoucauld : « Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur ». Elle le

réforma en l'aimant et en le rendant heureux. Le nom *Besænftigerin* que donne Goethe à Mme de Stein, *celle qui change l'amertume en douceur,* convient à Mme de La Fayette à l'égard de La Rochefoucauld. On a voulu étendre cet adoucissement jusqu'aux *Maximes* et retrouver dans leur succession chronologique un journal de l'âme du grand seigneur philosophe, qui, sous le charme de cette influence, devint moins sévère pour la nature humaine, sans jamais désarmer cependant. Il a supprimé cette dure boutade : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » Il tempère les réflexions dénigrantes par les mots *d'ordinaire, le plus souvent, quelquefois, la plupart des hommes.* Mais ces limites et ces correctifs, remarque M. Janet, qui semblent de sa part une concession aux délicatesses mondaines, affaiblissent et amoindrissent sa pensée, laissent supposer la possibilité du bien, et tendent à transformer en lieux communs des sentences qui s'appliquent à l'humanité tout entière. Les esprits soupçonneux n'y verront de sa part qu'une simple politesse, et non l'expression de la charité. De même au jugement de Sainte-Beuve c'est la première édition des *Maximes* qui contient toute la pensée de La Rochefoucauld, pensée franche, absolue à l'origine, toute verte et toute crue.

D'autres changements méritent encore d'être

signalés [1]. La Rochefoucauld a laissé de côté toutes les maximes qui ont un caractère chrétien, et supprimé les membres de phrase où le mot Dieu était prononcé. Il jugeait sans doute que les allusions religieuses contrastaient avec l'esprit général et la philosophie profane de son petit livre. Après l'avoir placé au début sous le couvert des Pères de l'Église, il retranche le *Discours préliminaire*, mais modifie son *Avis au lecteur* dans un sens encore plus orthodoxe et continue à mystifier respectueusement la religion.

A son tour, Mme de La Fayette consultait son ami lorsqu'elle écrivait ses romans. Dans *Zayde*, parue en 1670, se retrouvent les aventures romanesques selon le goût des d'Urfé et des Scudéry; mais le style est naturel, la peinture des sentiments supérieure. Nous possédons en manuscrit la retouche d'un passage qui est de la main même de La Rochefoucauld, de sa grande et belle écriture; c'est un couplet précieux :

J'ai cessé d'aimer toutes celles qui m'ont aimé, et j'adore Zayde qui me méprise. Est-ce sa beauté qui produit un effet si extraordinaire, ou si ses rigueurs causent mon attachement? serait-il possible que j'eusse un si bizarre sentiment dans le cœur, et que le seul moyen de m'attacher fût de ne m'aimer pas? Ah! Zayde,

1. M. Janet, *Journal des Savants*, juillet 1889.

ne serai-je jamais assez heureux pour être en état de connaître si ce sont vos charmes ou vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Selon toute vraisemblance, La Rochefoucauld a collaboré à *la Princesse de Clèves*, une des œuvres les plus délicates de notre littérature romanesque. Mlle de Scudéry écrit à Bussy le 8 décembre 1677, avant la publication : « M. de La Rochefoucauld et Mme de La Fayette ont fait un roman des galanteries de la cour d'Henri le Second, qu'on dit être admirablement écrit. Ils ne sont pas en âge de faire autre chose ensemble. » A peine le roman vient-il de paraître, que nous voyons se renouveler une comédie analogue à celle des *Maximes*, où se peignent les mœurs littéraires d'autrefois. On discutait le roman avec passion, on s'abordait dans l'allée des Tuileries pour s'en demander des nouvelles; « sur son mérite on était partagé à se manger ». M. de La Rochefoucauld et Mme de La Fayette le portaient aux nues, mais se défendaient de l'avoir écrit, en sorte que cette princesse de Clèves, comme le disait Mlle de Scudéry, était une orpheline que son père et sa mère désavouaient. Ils ne voulaient montrer aucun empressement à passer pour des auteurs. Déjà en 1660, Mme de La Fayette avait mis son roman de *Mlle de Montpensier* sous le nom de Segrais : les bienséances ne pouvaient souffrir que le nom d'une dame de la cour s'étalât dans la bou-

tique d'un libraire. Une lettre d'elle à Lescheraine, du 13 avril 1678, renouvelle ses dénégations à propos de la *Princesse de Clèves* :

Je vous assure que je n'y en ai aucune part, et que M. de La Rochefoucauld à qui on l'a voulu donner aussi, y en a aussi peu que moi; il en fait tant de serments, qu'il est impossible de ne pas le croire, surtout pour une chose qui peut être avouée sans honte. Pour moi je suis flattée que l'on me soupçonne....

Et cela lui permet de faire, comme La Rochefoucauld, son propre éloge :

Je le trouve très agréable, bien écrit sans être extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable, et qu'il faut même relire plus d'une fois, et surtout ce que j'y trouve c'est une parfaite imitation du monde de la cour et de la manière dont on y vit; il n'y a rien de romanesque et de grimpé, aussi n'est-ce pas un roman; c'est proprement des mémoires.

On notera ce que dit Mme de La Fayette de son style, qui n'est pas extrêmement châtié. De même que La Rochefoucauld elle prétend écrire avec une négligence cavalière.

Elle dit encore de son roman : « Ce sont proprement des *Mémoires* ». M. Lalanne, l'érudit si fin, si versé dans la littérature du XVI[e] siècle, constate, à ne s'y point méprendre, que pour la mise en scène des personnages de la cour de Henri II, Mme de La Fayette s'est servie de Brantôme. La description

du décor et du costume a été textuellement transposée en style moderne. Quant au héros, ce duc de Nemours, présenté dans le roman comme la fleur de toute chevalerie, il apparaît dans l'original tel qu'il fut en réalité, le plus audacieux des libertins. Ce dut être La Rochefoucauld, pense M. Lalanne, qui feuilleta pour son amie l'œuvre si touffue de Brantôme. On imagine que la femme qui a écrit *la Princesse de Clèves* n'aurait pu seulement supporter la lecture d'une page de l'auteur des *Dames galantes* sans se trouver mal. Mais n'exagérons point la pruderie des *Précieuses*, rappelons-nous les gaillardises de Mme de Sévigné, si honnête femme, qui envoyait à sa fille les *Contes* de La Fontaine pour la divertir. Une nouvelle de Mme de La Fayette, écrite après la mort de La Rochefoucauld, la *Comtesse de Tende*, narre l'histoire d'une dame qui, devenue grosse en l'absence de son mari, compte sur son retour pour arranger l'affaire; l'adultère, idéal chez la Princesse de Clèves, est ici consommé, avec toutes ses conséquences. La noblesse du récit n'en reste pas moins exquise; la mode était alors à la littérature délicate, comme elle est aujourd'hui à la littérature brutale.

La *Princesse de Clèves* fixe l'apogée de cette société que nous avons vue naître avec l'*Astrée* et l'hôtel de Rambouillet : seulement, comme dans la tragédie de Racine comparée à celle de Corneille, la délicatesse sentimentale a succédé à l'héroïsme et à l'emphase :

« Les *Mémoires* de Saint-Simon, dit Taine, sont un grand cabinet secret, où gisent entassées sous une lumière vengeresse les défroques salies et menteuses dont s'affublait l'aristocratie servile : le petit livre de Mme de La Fayette est un écrin d'or, où luisent les plus purs diamants dont se parait l'aristocratie polie.... C'est dans ces salons que s'épanouit pour la dernière fois la frêle fleur de la politesse; elle commençait à se faner dès la fin du siècle, Saint-Simon et La Bruyère trouvaient déjà les jeunes gens mal élevés.... Assurément, dans cette société, les sentiments délicats ne sont pas plus abondants qu'ailleurs, mais quand ils s'y rencontrent ils fleurissent avec plus d'aisance. Parmi ces femmes étrangères aux misères bourgeoises et plébéiennes, élevées parmi les respects et les magnificences, la délicatesse est une parure et un luxe. La princesse de Clèves se reproche comme un crime les émotions les plus involontaires et les plus fugitives. Elle les avoue à son mari, se jette à ses genoux, elle obéit à l'idéal de l'honneur le plus délicat et à la vertu la plus pure. »

N'est-il pas remarquable que La Rochefoucauld, l'observateur le plus sceptique, le plus désillusionné de la nature humaine, se soit associé à cette peinture qui l'exalte sous son plus beau jour? Il fut toute sa vie grand amateur de romanesque; chaque après-midi, au dire de l'abbé de Longuerue, il allait avec

Segrais participer chez son amie à une lecture de l'*Astrée*; tous les trois ne pouvaient se lasser de l'admirer. Mme de Sévigné s'excuse auprès de sa fille de son goût pour La Calprenède, en invoquant l'exemple de La Rochefoucauld. L'auteur des *Maximes* trouvait sans doute un plaisir mêlé d'ironie à ces images enchanteresses qui transfigurent la réalité. « Il est touchant, écrit Sainte-Beuve à propos de *la Princesse de Clèves*, de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmants, si purs, ces personnages nobles et sans tache, ces sentiments si frais, si accomplis, si tendres; comment Mme de La Fayette mit là tout ce que son âme aimante et poétique tenait en réserve des premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie, dont il avait trop mésusé, et en quelque sorte un miroir embelli où recommençait sa jeunesse. Ainsi ces amis vieillis remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, et où ils n'avaient pu s'aimer. »

Ils s'aidaient ainsi à supporter leurs souffrances. On voit le duc, dans les lettres de Mme de Sévigné, souvent torturé par la goutte. Ces jours-là c'est chez lui qu'on se réunit, ou bien il se fait transporter chez son amie. « Leur mauvaise santé les rendait

nécessaires l'un à l'autre, à la cour on n'a pas le loisir de s'aimer. » Quand Mme de La Fayette est obligée d'aller aux eaux, M. de La Rochefoucauld laisse voir une tristesse incroyable, « et l'on comprend bien aisément ce qu'il a ».

Après avoir jeté tant de doutes sur la sincérité des affections humaines, La Rochefoucauld les a toutes ressenties. Ses enfants venaient de partir pour la campagne du Rhin. En juin 1672, il apprend que le prince de Marcillac a été grièvement blessé, que son quatrième fils, le chevalier, a été tué, ainsi que le jeune duc de Longueville :

Nous étions chez Mme de La Fayette, écrit Mme de Sévigné.... Cette grêle est tombée sur lui en ma présence.... Les larmes ont coulé du fond de son cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater... J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure, il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je ne compte pour rien son esprit et son agrément.

Elle ajoute :

Hélas! je mens : entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette.

C'est-à-dire du fils de Mme de Longueville, de l'enfant de l'amour, de ce comte de Saint-Paul qui trahissait sa naissance par une extrême ressem-

blance avec La Rochefoucauld : il en avait jusqu'à l' « air méprisant », avec cela fort spirituel, bien qu'il parlât peu, et, comme son vrai père, infiniment aimé des dames.

La douleur de Mme de Longueville, continue Mme de Sévigné, était à fendre le cœur ; j'ai dans la tête que s'ils s'étaient rencontrés tous deux ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu que le chat entre eux, je crois que tous les autres sentiments auraient fait place à des cris et à des larmes qu'on aurait redoublés de bon cœur : c'est une vision.

Lorsque la mère de La Rochefoucauld mourut en 1678, Mme de Sévigné écrit encore : « Je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisait adorer,... le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable ». Verser des larmes sur la mort de sa mère, de ses enfants, quoi de méritoire à cela ? L'insistance de Mme de Sévigné à nous instruire de cette affliction tend évidemment à ruiner le renom de sécheresse que les *Maximes* ont fait à leur auteur. Mme de Sévigné n'analyse pas ces larmes, ne les ramène point à l'amour-propre, elle se contente d'en être touchée.

Une autre fois elle surprend le duc en flagrant délit d'attendrissement, au seul récit d'une belle parole. Le commandant d'artillerie Saint-Hilaire venait de perdre un bras, emporté par le même boulet qui étendait Turenne raide mort. Son fils auprès de lui

pleurait et criait : « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il en lui montrant le corps de Turenne, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable », et lui-même se mit à verser des larmes. Mme de Sévigné ajoute : « M. de La Rochefoucauld pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment ». Il justifiait ainsi une de ses maximes : « C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur ». Nous voilà loin du La Rochefoucauld que nous avons connu pendant la Fronde.

Au milieu de ses tristesses et de ses épreuves, il éprouvait de grandes satisfactions dans l' « accroissement » de sa famille. Dès 1671, il avait cédé son duché-pairie à son fils aîné, dont Louis XIV récompensait le zèle par d'innombrables faveurs. Lui-même n'allait pas une fois à Versailles que le roi ne l'y retînt avec infiniment d'égards. Son petit-fils, François de la Roche-Guyon, épousait en 1679 Charlotte Le Tellier, fille de Louvois, un des grands partis de France. Pour ses fils, il obtenait des abbayes. Plus encore que dans les autres familles, l'orgueil des La Rochefoucauld sacrifiait tout à l'aîné. On jetait les cadets à Malte ou à l'Église. Quant aux filles du duc, raconte Saint-Simon, les malheureuses moururent sibylles, dans un coin de l'hôtel familial où on les avait reléguées, ayant à peine de quoi vivre, et toutes trois dans un âge très avancé.

Un rayon de cette gloire littéraire qu'il affectait, au début, de dédaigner, illuminait la vieillesse de La Rochefoucauld. Reconnu comme écrivain, comme moraliste de premier rang, lorsqu'on voulut lui donner la consécration académique il se déroba. Huet, sous-précepteur du dauphin, avait tenté, au nom de ses collègues, une démarche auprès de Mme de La Fayette. La comtesse répond que M. le duc, souffrant de sa goutte, décline l'honneur qu'on lui veut faire : il le recevrait avec joie s'il s'en croyait digne. Le vrai motif de son refus, d'après une note de Huet, c'est qu'il était timide et appréhendait de parler en public. Il ne dépouilla jamais « l'air de honte » dont parle Retz. Quand on a écrit les *Maximes* on semble d'ailleurs incapable d'allonger ces périodes, d'exprimer ces grands sentiments convaincus, ou présumés tels, qui sont la règle obligée d'un discours de réception. Au demeurant, La Rochefoucauld eût été de ceux qui donnent du prestige à l'Académie, bien loin qu'ils en reçoivent.

Il lui suffisait d'être le modèle de l'honnête homme, attaché à ses amis, respecté de tout le monde, résigné à ses maux cruels, calme à la pensée de la mort qu'il sentait prochaine. La politesse, le savoir-vivre faisaient de l'épicurien un stoïque.

On avait consulté tous les docteurs, en dernier lieu le spécialiste anglais Talbot. L'état devint désespéré ; il ne restait plus qu'à songer au salut de

l'âme, grave préoccupation pour ses amies dévotes. C'est avec un soupir de soulagement que Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan, le 15 mars 1680 :

Il a reçu hier Notre Seigneur, mais son état est une chose digne d'admiration : il est fort bien disposé pour sa conscience, *voilà qui est fait*. Mais du reste c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question. Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte de ses derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour lui.

Il eut une scène de larmes avec Mme de La Fayette et expira la nuit suivante, dans les bras de Bossuet, à l'âge de soixante-sept ans, une année après Mme de Longueville, deux années exactement après la publication de *la Princesse de Clèves*.

Les biographes de La Rochefoucauld ont discuté la portée de sa conversion *in extremis*, en y mêlant, comme de juste, l'esprit de parti. M. de Barthélemy veut y voir une profession de foi sincère, Sainte-Beuve, un acte de simple bienséance : « Trancher ainsi la question chez un moraliste de cet ordre et de cette école, répond-il, c'est montrer que vous ne vous doutez même pas de la difficulté.... La Rochefoucauld eut beau vivre entouré de Port-Royal, de Mme de Sévigné, il était, comme Molière, trop consommé en clairvoyance humaine, trop foncièrement philosophe. » Le mérite n'est point au reste de mourir

chrétien, c'est de vivre tel. Or l'homme qui a proclamé Épicure un saint, est aux antipodes du mont des Oliviers : l'idéal de La Rochefoucauld, c'est la vie altière, fondée sur le point d'honneur, sur l'orgueil : la vie chrétienne l'est au contraire sur la charité, sur l'humilité. L'une est la négation de l'autre, et il suffirait d'une seule des *Maximes* pour empoisonner toute l'éloquence des sermons de Bossuet.

Après l'apparition pathétique du grand évêque, accouru pour recueillir le dernier souffle de La Rochefoucauld, voici venir les médecins de Molière. Le cadavre était à peine refroidi que deux docteurs qui l'avaient soigné, l'abbé Bourdelot, premier médecin de la reine Christine de Suède et le célèbre Fagon, se prirent de querelle sur la façon dont il était mort. Fagon affirmait que c'était le cerveau qui, tout inondé d'une sérosité maligne, avait causé le dernier étouffement. Bourdelot soutenait *mordicus* que la cause du trépas était enfermée principalement dans le thorax. C'est la comédie de l'amour-propre sous la forme macabre.

Mme de La Fayette était abîmée dans sa douleur. La vue seule de l'écriture du défunt faisait jaillir ses larmes. Elle ne savait plus que devenir : « Où retrouvera-t-elle, écrivait Mme de Sévigné, un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une *considération pour elle et son fils*? » Mme de Sévigné revient souvent sur

le chagrin de Mme de La Fayette. « Le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse (22 mars 1680). Elle s'aperçoit à tous moments de la perte qu'elle a faite (26 mars).... Ce n'est plus la même personne ; je ne crois pas qu'elle puisse jamais ôter de son cœur le sentiment d'une telle perte (5 avril). » Elle reprit pourtant bientôt sa secrète activité. La récente découverte d'une correspondance dans les archives de Turin nous la montre, peu de mois après cette mort, absorbée dans les intérêts de Mme Royale, régente de Savoie.

Dix ans après, Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan, non sans une secrète envie :

Voyez comme Mme de La Fayette se trouve riche en amis de tous côtés et de toutes conditions : elle a cent bras, elle atteint partout ; ses enfants savent bien qu'en dire et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant ; c'est une obligation qu'elle a à M. de La Rochefoucauld, et dont sa famille s'est bien trouvée.

Mais son affliction était incurable ; elle demeura jusqu'à la mort tendre à l'ancienne blessure.

Quel jugement enfin porter sur La Rochefoucauld ? Il a été successivement plusieurs hommes : le dernier, de beaucoup le meilleur, ne rachète-t-il pas tous les autres ? « Il avait fait pendant la Fronde, dit Taine, de mauvaises actions, qui n'en fit pas alors ? aimé par vanité, entrepris la guerre par orgueil et intérêt,

mené une vie de passion et d'intrigues, se donne-t-il pour un héros et un sage? Pourquoi lui opposer le modèle sublime? Personne, pour juger son voisin, ne va le comparer à saint Vincent de Paul ou à Marc Aurèle. » Compare-le plutôt à toi-même, cher lecteur, et sache estimer à son prix le tact, la discrétion, l'exquise douceur, la grâce séduisante qui se mêlaient chez M. de La Rochefoucauld à tant de pénétration et de finesse.

M. Brunetière veut qu'on réserve le titre glorieux de grand écrivain aux Bossuet, aux Pascal, aux Voltaire, aux Rousseau, à ceux en un mot qui ont eu la continuité, le souffle, la fécondité. L'art des *Maximes* est à la haute littérature ce que la gravure est à la statuaire. Mais n'y a-t-il pas autant de beauté dans le profil d'une médaille grecque de la bonne époque, que chez une déesse de Phidias?

La Rochefoucauld est-il un philosophe? Ce nom n'appartient qu'à un Descartes, un Leibniz, un Spinoza. Réduisons l'auteur des *Maximes*, comme celui des *Caractères*, aux proportions d'un psychologue mondain, mais d'une sagacité prodigieuse, qui atteint les dernières couches de l'âme humaine.

Son petit livre ne renferme qu'une seule idée exprimée en un langage simple, exact, élégant et sûr, et creusée en tous sens. C'est une condition pour ne point vieillir. Il en a d'autres encore; on y trouve une mine inépuisable de spirituelles cita-

tions, aisées à retenir, traduites dans toutes les langues. Mieux que cela, il offre un document d'histoire et d'histoire naturelle : malgré sa forme abstraite, il évoque à nos yeux la cavalcade de la Fronde, l'élégance des salons précieux, en même temps qu'il révèle les faiblesses originelles de l'humanité. On le relit après deux siècles et on le discutera toujours, à raison même de ce qu'il contient de vrai et de faux. Plus justes, on n'aurait point tant célébré les *Maximes*, elles eussent mis tout le monde d'accord; moins exactes, elles paraîtraient trop paradoxales et ne seraient plus qu'un jeu d'esprit. La suprême habileté, si toutefois La Rochefoucauld l'y a mise de propos délibéré, fut de mêler l'erreur et la vérité dans de telles proportions, que le triage est difficile, ce qui prête à des débats sans fin.

CHAPITRE VI

INFLUENCE DE LA ROCHEFOUCAULD

L'influence de La Rochefoucauld est sensible sur le genre littéraire des *Pensées* qui sévit encore parmi nous ; il n'est guère d'auteur d'aphorismes qui ne l'ait pris pour modèle, peut-être à tort. Le ton sentencieux, oraculaire, qu'on lui a trop souvent emprunté, ne convient qu'à ce grand seigneur : sauf chez La Rochefoucauld, le genre n'est tolérable que s'il est libre, varié, ému.

Quand on cherche la trace de l'esprit des *Maximes* à travers notre littérature, on ne peut guère indiquer que des analogies et des affinités : une descendance directe est assez malaisée à suivre. Si les censeurs du genre humain, qui ont écrit après La Rochefoucauld, lui forment une postérité, ceux qui l'ont précédé devraient lui être donnés pour ancêtres ; il faudrait alors remonter à l'Ecclésiaste, à

Juvénal, à Tacite, aux Pères de l'Église. Mais La Rochefoucauld dépasse ses précurseurs : son esprit s'est façonné sur la complication croissante de la nature humaine. « Qu'est-ce, écrit Doudan, que la vue de l'homme, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, comparée à la science profonde de *Macbeth* et d'*Hamlet*? que sont les vues de Théophraste sur les caractères humains, en regard de ce que Pascal, d'un côté, La Rochefoucauld, de l'autre, ont découvert dans les replis du cœur? » L'amour-propre s'étend à des profondeurs que nulle curiosité ne saurait épuiser, et d'autres se sont livrés à une analyse plus ténue encore des sentiments devenus plus entremêlés grâce au progrès même de la société polie. Ainsi Marivaux, qui défend sa propre subtilité et ce style précieux qu'on lui reproche par l'exemple de La Rochefoucauld : il a donné d'une maxime — l'esprit est souvent la dupe du cœur — le plus fin commentaire. Sa *Marianne* ne conçoit pas l'amour autrement que La Rochefoucauld; et elle sait tirer profit de sa science.

C'est en matière philosophique qu'on peut le mieux étudier les développements, les transformations imprévues que les successeurs de La Rochefoucauld, parfois de leur aveu même, ont fait subir à sa pensée dominante. Il paraîtra peut-être étrange que les *Maximes*, ces proverbes des gens d'esprit, comme les appelle Montesquieu, nées d'un jeu de

société, faites des déceptions d'un courtisan d'ancien régime et des médisances d'un mondain, se trouvent rapprochées de théories économiques et sociales qui nous passionnent aujourd'hui. Les livres ont leurs destinées.

L'originalité des *Maximes*, c'est l'alliance étrange d'un jugement presque chrétien sur la corruption de l'homme, et de la morale épicurienne qui fait de la recherche du bonheur le but de la vie. La Rochefoucauld, on s'en souvient, s'est mis à la fois sous l'invocation de saint Augustin et de saint Épicure. Il est de l'école de Montaigne qui fait grande part à l'égoïsme : « Toutes les opinions du monde en sont là que le plaisir est notre but.... Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur. » La renaissance épicurienne du XVI[e] siècle, reprise au XVII[e] par Gassendi, tout prêtre de l'Église catholique qu'il fut, s'épanouit naturellement dans le monde des grands seigneurs. Ce mélange d'épicurisme et de jansénisme [1], ou plutôt de mélancolie chagrine que La Rochefoucauld avait dans l'humeur, le conduit à cette contradiction de signaler comme un vice, sinon comme un péché, cet amour-propre qu'il découvre partout. Au contraire ses continuateurs,

1. Otez, dit Sainte-Beuve, du jansénisme le christianisme, vous avez en idéologie Hobbes, en morale La Rochefoucauld.

d'accord avec lui sur la manifestation universelle de l'égoïsme, s'en félicitent comme d'un avantage, comme d'un bienfait pour la société.

Bayle qui compare les *Mémoires* de La Rochefoucauld aux *Commentaires de César*, a certainement lu les *Maximes*. Il se plaît à constater l'imperfection, la malice, l'état de maladie de la nature humaine. Il juge de même que l'homme est incomparablement plus porté au mal qu'au bien, à l'esprit vindicatif, aux passions impudiques, et que l'ambition, la vanité, la crainte de la honte sont les sources de nos vertus si vantées. *Mais cela est utile.* Un peuple composé de parfaits chrétiens, qui pratiqueraient l'oubli de la vie présente, le pardon des injures, ne saurait se défendre contre ses voisins, serait voué à la destruction. La charité ne peut alléger que la misère accidentelle; comme principe dirigeant, pour écarter la misère naturelle des hommes, elle dissoudrait la société. Ce qui maintient le monde, ce sont les préjugés, la déraison, les instincts aveugles; il faut donc s'en accommoder.

Disciple de Hobbes et de La Rochefoucauld, le médecin anglais Mandeville (1670-1733) renchérit encore. Avec Swift, son contemporain, il compte parmi les détracteurs les plus cyniques de l'espèce humaine. L'homme n'est qu'un égoïste essentiellement vil, doublé d'un hypocrite conscient ou inconscient. L'intérêt personnel, voilà le secret de

toute la terre. Considérant toutefois non la valeur morale de nos actes, mais leur utilité ou leur dommage, Mandeville cherche, ainsi que Bayle, l'origine des sociétés dans les besoins, les imperfections, les appétits de l'homme. Il justifie toutes les passions humaines; il salue l'orgueil, la sensualité, la paresse, la prodigalité, l'envie, l'avarice, comme les grands patrons du commerce, de l'industrie, de l'art et de la science, et fonde la civilisation sur les sept péchés capitaux. Le mal chez les individus conduit au bien, au progrès de l'espèce. Une devise paradoxale résume son système : *Private vices, public benefits.*

Kant pense, comme Bayle et Mandeville, que les vices sont nécessaires à la discordante harmonie de l'ensemble, mais assurément, pour le philosophe de l'*impératif catégorique*, être vicieux c'est la manière la moins honorable de concourir à cette harmonie : « S'ils étaient dépourvus de *prétentions égoïstes*, les hommes mèneraient une vie de bergers d'Arcadie, dans la plénitude de l'union, du contentement, de l'amour réciproque; une vie où tous les talents demeureraient éternellement enfouis dans leur gaine, où les hommes, doux comme des brebis qui paissent, procureraient à peine à leur existence plus de valeur que n'en a celle du bétail. *Grâces soient donc rendues à la nature pour les luttes de la vanité malveillante, pour la cupidité insatiable, même pour*

la passion de commander! Sans tout cela, les excellentes dispositions qui sont dans l'humanité dormiraient éternellement. »

Helvétius se donne pour un sectateur de La Rochefoucauld. Contrairement à Mandeville, il distingue un amour-propre vertueux et un amour-propre vicieux. Selon lui, on a mal compris les *Maximes* :

Lorsque le célèbre M. de La Rochefoucauld dit que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre auteur! Il était cependant facile de s'apercevoir que l'amour-propre ou l'amour de soi n'était autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature, que ce *sentiment se transformait dans chaque homme en vice ou en vertu.* La connaissance de ces idées aurait préservé M. de La Rochefoucauld du reproche tant répété qu'il voyait l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle est.

Les hommes apparaissent à Helvétius comme d'innocents égoïstes. Ils sont ce qu'ils doivent être, toute haine contre eux est injuste : s'irriter contre leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printemps. N'essayons point de supprimer leurs passions, la tentative serait vaine, mais efforçons-nous de les accorder avec le bien public. Tirons parti de cette vanité, tâchons de faire en sorte qu'on mette son amour-propre à sacrifier quelque

chose de l'intérêt particulier à l'intérêt général. L'État et la société doivent attacher honneur et récompense aux actes qui leur sont utiles, et discipliner ainsi les tendances égoïstes. La Rochefoucauld l'a dit lui-même : « La louange qu'on nous donne sert à nous fixer dans la pratique des vertus ». Avec Helvétius la doctrine épicurienne de l'intérêt, de l'*utilité*, devient le fondement de la morale, et s'allie à une foi nouvelle, la foi à l'humanité.

Le livre *de l'Esprit* (1772) eut un succès considérable en France et en Europe. La lecture des *Maximes*, si admirées au XVIIIe siècle, avait préparé la vogue d'Helvétius. Son influence, jointe à celle des autres épicuriens, La Mettrie, d'Holbach, Saint-Lambert, est sensible sur l'économie politique naissante, et s'étend jusqu'à Bentham qui loue Helvétius comme une lumière : l'*utilitarisme* se continuera en s'épurant jusque chez Stuart Mill, Darwin, Spencer.

Les théories d'Helvétius sont contredites ou atténuées par Voltaire, Diderot, Rousseau et les autres disciples de Shaftesbury, qui séparent les instincts sociaux des instincts égoïstes, admettent dans l'homme une idée innée du bien, des actes de pur désintéressement.

On connaît le jugement de Voltaire sur La Rochefoucauld : « Quand on imprima ses pensées, ou plutôt la pensée qui, présentée sous cent faces différentes, prouve que l'amour-propre est le grand

ressort du genre humain, chacun trouva qu'il avait raison. » Voltaire ajoute, dans le même sens qu'Helvétius :

L'amour-propre n'est point une scélératesse ; c'est un sentiment naturel à tous les hommes ; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime. Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments et de toutes nos actions ont donc eu grandement raison : et comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, il faut le cacher.

Mais au XVIIIe siècle commence à se répandre l'idée de progrès. Les moralistes du XVIIe n'y songent guère. Pascal constate que les inventions des hommes vont en avançant, mais que la bonté et la malice du monde en général restent les mêmes. Voltaire lui répond : « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants, ni si malheureux qu'il le dit; l'homme n'est pas comme les autres animaux, il a pour son espèce une bienveillance naturelle. La nature lui a donné la disposition à la pitié. Si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi. » Il approuve ceux qui ont confiance en la perfectibilité de l'espèce. Au fond, ce sincère, cet ardent apôtre de l'humanité méprise cordialement

les hommes et c'est du fond de ce mépris que jaillit le torrent de ses moqueries sanglantes. Dans ses jours d'humeur, ses semblables lui apparaissent comme un troupeau de singes : « On avait donné quelques soufflets au genre humain, nous y ajouterons force coups de pied dans le derrière ». Les mésaventures de *Candide* sont celles d'un jeune homme qui prend la vie au rebours des *Maximes* de La Rochefoucauld. La malice de Voltaire le met en garde contre les chimères, tempère en lui l'esprit de secte.

On lit dans l'Encyclopédie de 1765 à l'article *Intérêt* :

Au XVIIe siècle on a fait de l'amour-propre un principe vicieux. Nicole a composé vingt volumes sur ce sujet de morale, et La Rochefoucauld a écrit presque dans le même esprit que Pascal et Nicole.

Pascal et La Rochefoucauld, qui étaient entre les mains de tout le monde, ont insensiblement accoutumé le public français à prendre toujours le mot d'amour-propre en mauvaise part. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'un petit nombre d'hommes commencent à n'y plus attacher nécessairement les idées de vice et d'orgueil.

En général, les Encyclopédistes exposent la psychologie la plus fausse et la plus décevante. Ils prétendent que la raison ratiocinante est susceptible de diriger les actions des hommes et de refréner leurs passions, qu'il suffit de les endoctriner pour les rendre meilleurs. La littérature du XVIIIe siècle,

jointe aux mœurs polies, a créé un homme artificiel qui de plus en plus cache l'homme vrai. Celui-ci va se révéler de nouveau dans la tourmente prochaine, et donner à ces théories abstraites un démenti formidable.

Le sentimentalisme révolutionnaire est plus éloigné encore des vues de La Rochefoucauld que le rationalisme de l'école réformiste. Comme Vauvenargues, Jean-Jacques repousse avec horreur la doctrine de l'intérêt, proclame le culte du cœur et de l'enthousiasme. Au dédain aristocratique de l'humanité, il oppose la foi démocratique en sa bonté native. Ainsi que La Bruyère qui, par dégoût des grands, voulait être *peuple*, Rousseau cherche cette bonté chez les humbles; ils vivent près de la nature [1], la société ne les a point corrompus. Avec lui commence cet optimisme plébéien si opposé au dogme fondamental du christianisme et qui va s'élancer à la conquête d'un monde. Entre l'ancien laquais et le duc et pair il y a incompatibilité de pensée et de tempérament. Rousseau fait citer à Julie, dans *la Nouvelle Héloïse*, une maxime sur le dégoût qui succède à l'amour; mais il ajoute en note : « Je serais bien surpris si Julie avait cité La Rochefoucauld en toute autre occasion :

1. Frédéric II, pour guérir son frère Henri de ses idées à la Jean-Jacques qu'on trouve la vertu non dans les palais, mais dans les chaumières, lui écrit : « Enfin, mon cher frère, relisez s'il vous plaît les maximes de La Rochefoucauld ».

jamais son triste livre ne sera goûté des bonnes gens ». Rousseau est de ces *bonnes gens* qui mettent leur progéniture aux Enfants trouvés. Il lui échappera d'écrire dans l'*Émile* : « Les auteurs, en nous parlant toujours de la vérité, dont ils ne se soucient guère, ne songent qu'à leur intérêt, dont ils ne parlent pas ; l'intérêt, voilà le grand mobile de toutes les actions ». — N'oublions pas que les philanthropes de l'école de Jean-Jacques guillotinèrent des femmes et jusqu'à des enfants.

Après les hécatombes de la Révolution et de l'Empire, l'optimisme humanitaire du siècle dernier est battu en brèche par la philosophie naturaliste et pessimiste, déjà en germe dans Chamfort, qui a plus d'âcreté, plus de portée aussi que La Rochefoucauld et qui réprouve à la fois l'homme et la nature. *Pessimisme*, le mot est nouveau comme l'idée, et ne se rencontre dans le Dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1835. Bien qu'il y ait chez La Rochefoucauld, comme le veut Sainte-Beuve, plus d'arrière-pensées qu'il n'en a laissé voir, parce qu'au temps où il écrivait, on traitait ces matières avec beaucoup de prudence, nous n'oserions le qualifier de pessimiste, tout misanthrope qu'il est : les deux mots ne sont point synonymes. Le système auquel Darwin a laissé son nom, mais qui lui est antérieur, la nature envisagée comme un champ de lutte et de carnage, sous un ciel sourd aux lamentations humaines,

dépasse la pensée de La Rochefoucauld; mais la philosophie pessimiste s'est empressée d'adopter sa conception de l'homme.

Il n'a pas de plus fervent admirateur que Schopenhauer qui le cite en maint endroit. « La Rochefoucauld, dit-il, est pour la vie privée ce que Machiavel est pour la vie publique [1] : il serait aussi absurde de leur reprocher leur immoralité, que de blâmer un maître d'armes d'enseigner les règles de l'escrime. Dans ce splendide et immortel petit livre, on pourrait toutefois corriger le titre, car ce ne sont pas des *Maximes*, mais des aperçus. » — « Hobbes, La Rochefoucauld, Helvétius, écrit-il à un de ses disciples, ont bien connu cette maudite race. » L'égoïsme apparaît de même à Schopenhauer comme « colossal; l'Univers ne peut le contenir; sa devise est *tout pour moi, rien pour les autres*. Bien des gens seraient capables de tuer un homme, pour prendre la graisse du mort et en frotter leurs bottes. » Il emprunte à La Rochefoucauld sa théorie de la pitié, « qui n'est que la vue de nos propres

1. « Tous ceux, dit Machiavel, qui ont traité de la politique, et l'histoire même, ont prouvé que quiconque veut organiser un État et y donner des lois, doit présupposer que tous les hommes sont mauvais, et prêts à exercer leur méchanceté aussi souvent qu'ils trouvent une bonne occasion de le faire. »

« C'est une juste maxime politique, dit pareillement Hume, que chacun doit être considéré comme un fripon. » Il s'agit ici de politique et non de morale privée.

maux dans les maux d'autrui ». Mais il veut que nous détournions nos regards de la perversité des hommes, pour les fixer sur la détresse de l'existence humaine. Il fait de la pitié la vertu cardinale : ne la point connaître, c'est se mettre hors de l'humanité. — Nietzsche estime plus l'œuvre de nos moralistes, La Rochefoucauld en particulier, « que tous les livres réunis de tous les philosophes allemands ». Il salue en eux les successeurs directs de la pensée antique. Lui-même s'est essayé dans ce genre concis des *Maximes*, si rebelle qu'y soit la langue germanique, et certains de ses essais ne sont pas indignes du modèle : « On se méprise soi-même, mais on s'estime de ce mépris ». Le cynisme aristocratique que Nietzsche oppose à la démocratie envahissante transforme l'égoïsme en privilège réservé à l'homme supérieur, libre de cultiver son moi, sans le moindre égard pour autrui. Les vertus chrétiennes, qu'il ne nie pas, la pitié, la charité, ne conviennent qu'à la vile multitude. Avant Nietzsche, Max Stirner dans son livre *l'Unique et sa propriété* (1845) a développé la thèse de l'égoïsme avec plus de cynisme encore. Son livre sert à la propagande de l'anarchisme dans les cercles lettrés. Aucun lien visible ne l'unit à La Rochefoucauld.

La philosophie pessimiste n'a fait que ramener à l'unité de système les tendances éparses dans notre littérature et notre vie sociale. Si nous consultions

parmi les poètes, les romanciers, les critiques ceux qui passent pour les meilleurs observateurs de la nature humaine, nous les pourrions rattacher par certains côtés à la famille de La Rochefoucauld. Gœthe constate chez les hommes civilisés une tendance à devenir plus prudents, plus réfléchis, à mieux comprendre leur intérêt propre : mais pour le fond de l'âme ils demeurent à peu près les mêmes, ne cèdent guère à l'influence de la religion, de la morale ; le bien est surtout à la surface : *on sauve les apparences*. Benjamin Constant, si emphatique dans ses *Discours*, blasé, désabusé dans son *Journal intime*, juge les hommes et les femmes selon l'esprit des *Maximes* ; *Adolphe* en est un merveilleux commentaire. A travers le monde de Balzac vous rencontrez quelques très braves gens, bousculés et exploités par une cohue d'égoïstes âpres à la curée. Les personnages de Stendhal ne brillent guère par le désintéressement. Il définit le parfait égoïste : « celui qui verrait avec plaisir tuer un homme pour s'épargner la peine de se faire les ongles ; il y a beaucoup de ces gens-là » ; mais il juge La Rochefoucauld un moraliste bien triste et pas toujours vrai. Mérimée n'a pas plus de foi en l'efficacité de la religion, plus de confiance dans le progrès moral. Non content de rechercher partout le vice irrémédiable du cœur, l'égoïsme, Flaubert y joint encore le vice de l'intelligence, l'imbécillité. Enfin le *cruellisme* de

la nouvelle école expose avec jubilation « la vilenie médiocre et inconsciente des honnêtes gens », et tend à présenter comme règle l'exception monstrueuse. Ces arrière-petits-fils de La Rochefoucauld compromettent leur illustre ancêtre.

L'auteur des *Maximes* a toujours préoccupé Sainte-Beuve, qui se reconnaît lui-même dans le grand seigneur sceptique. La thèse l'attire et le repousse tour à tour; l'opinion que l'on se forme de la nature humaine dépend toutefois de l'humeur de chacun. L'âge auquel on goûte La Rochefoucauld marque un fâcheux tournant dans la vie, celui où l'on prend définitivement congé de ses illusions. C'est le livre de chevet du célibataire aigri.

Taine loue l'analyse pénétrante de La Rochefoucauld. D'ailleurs le paradoxe des *Maximes* confine au lieu commun. « Que nous dit-il de si nouveau? Que l'intérêt, l'orgueil, le tempérament, la coutume sont nos ressorts ordinaires, et que l'on retrouve le plus souvent de l'égoïsme dans ce que nous appelions des vertus. Nous nous en doutions avant de le lire. On n'a qu'à regarder en soi et autour de soi, pour savoir que de dix mille actions humaines le pur sentiment du devoir n'en produit pas deux. Lorsque les motifs désintéressés agissent, c'est le plus souvent au moyen d'un alliage, par l'adjonction de motifs de moindre aloi, le désir de la gloire, le besoin de s'admirer ou de s'approuver soi-même,

la crainte d'un châtiment ou l'espoir d'une récompense dans la vie d'outre-tombe. Nous avons de belles passions et de nobles sentiments d'amour-propre, mais la vertu véritable, telle que la définissent les stoïciens et les chrétiens, on ne la rencontre guère que dans les livres de philosophie et les manuels de piété, et elle ne peut être que là. »

A ceux qui pensent comme La Rochefoucauld il faut opposer, il est vrai, la troupe adverse des esprits qui lui donnent tort. Un courant d'optimisme coule aussi à travers la littérature du siècle; il remonte à Condorcet et à Rousseau; le fleuve de sang l'a vainement traversé. Certains romans de George Sand, les vers pompeux d'Hugo, toutes les théories des écoles démagogiques nous annoncent un second évangile, une humanité nouvelle où chacun sera laborieux, loyal, affectueux, secourable; où le dévoûment prendra la place des intérêts dans l'organisme social, où les *Maximes* n'auront plus désormais aucun sens. Espérons-le!

Il est bien plus aisé de trouver « des moines que des raisons ». Nous devons donc nous-mêmes chercher une conclusion sur ce sujet : l'égoïsme est-il l'unique fond de notre nature? C'est peut-être faute de comprendre la thèse que La Rochefoucauld l'a exagérée dans le sens le plus étroit, ce qui la rendrait sophistique et fausse.

Être personnel, l'homme met nécessairement sa

personnalité en toutes choses. Il serait illogique d'exiger qu'il se transportât hors de lui-même, sans prendre part à ce qu'il fait, puisqu'il n'aurait plus de mobiles d'actions. Qu'il y ait un souci de nous-mêmes dans chacun de nos actes, c'est inévitable, éternel, inhérent au principe même d'individualité. Kant a raison de dire que, *depuis le commencement du monde, il n'y a peut-être pas eu un seul acte désintéressé.*

Nous avons, à des degrés divers, autant d'intérêts dans la vie que de facultés spéciales, auxquelles correspondent des exigences de bien-être, de bonheur, de beauté, de vérité, de perfection, d'harmonie sociale. Dans cette poursuite de satisfactions personnelles, il est facile de démêler des tendances, des manières de *s'aimer soi-même* qui ne se ressemblent guère. Le mot *intérêt* signifie tantôt le sentiment qui nous attache à notre utilité particulière au point d'étouffer en nous jusqu'à la compassion naturelle ; tantôt le sentiment opposé à tout profit, le soin et l'inquiétude du bien des autres.

Dans le premier cas, l'égoïsme n'a en vue que son avantage exclusif, il ne voit que soi dans l'univers, et il s'efforce de tout immoler à soi. Cet égoïsme est indestructible, parce qu'il se confond avec l'instinct même de conservation. Il est évident que l'égoïsme commande en général plus que l' « altruisme », parce que les actes qui rendent possibles la continuation et l'accroissement de la vie individuelle,

contre tant d'obstacles, de résistances et de dangers, doivent être plus péremptoires que les actes favorables à autrui. La Rochefoucauld s'est-il rendu compte de cette justification de l'égoïsme? Le monde progresse, d'après Spencer, parce que les types supérieurs profitent de leur supériorité et que les types inférieurs souffrent de leur infériorité : il offre ainsi le spectacle d'une ardente compétition où chacun cherche à dominer, usurper, abuser. Mais l'erreur des *Maximes*, c'est de traiter l'influence principale comme si elle était unique. Il y a haine et discorde qui oppose et sépare; il y a sociabilité qui rapproche et unit, car ces êtres qui ne peuvent se souffrir, ne peuvent non plus se quitter.

Dès l'aube de la vie, l'instinct social a été non moins nécessaire que l'instinct individuel. Les hommes ne vivent jamais isolés; on ne les voit qu'en groupe, famille, tribu, cité, état. La vie en société exige des individus certaines concessions pour les avantages qu'elle leur procure. Associés, ils se sentent plus aptes au développement de leurs facultés naturelles; par la réflexion et la prudence, ils parviennent à se vaincre, à surmonter leurs instincts égoïstes dans l'intérêt de la communauté, tout en favorisant ainsi leurs intérêts personnels d'une façon plus intelligente et plus pacifique. Si le groupe n'était qu'un rapprochement de purs égoïstes, il ne pourrait établir entre ses membres le lien durable

des concours, des appuis mutuels, susciter les sentiments appropriés que Spencer désigne sous le nom d'*ego-altruistes*, pour marquer que l'égoïsme donne et reçoit, offre pour recevoir. Tels sont d'ordinaire les sentiments de famille, de patrie, l'amour maternel, l'amour passion, l'amitié, dans leurs manifestations ordinaires. Aimer les autres de la sorte, c'est une manière non plus basse et étroite, mais intelligente de s'aimer soi-même. En opposition à l'*égoïsme sordide*, toujours prêt à exiger des victimes, l'*égoïsme équitable* fait des obligés, des heureux.

Enfin il existe un développement supérieur de l'égoïsme, assurément plus rare, que La Rochefoucauld et la plupart de ses commentateurs paraissent ne pas soupçonner. On observe chez les animaux mêmes une sorte de dévoûment instinctif. Lorsque, dans les espèces sociables, les forts s'exposent bravement pour venir au secours des faibles, lorsque la guêpe se précipite pour piquer l'assaillant de la tribu, lorsque le chien défend son maître, peut-on dire qu'ils agissent par calcul? Et quand des êtres sans raison cèdent ainsi à des tendances sociales, pourquoi l'homme n'y céderait-il pas par nature et par raison? *Cet égoïsme rayonnant, presque divin, qui s'aime dans autrui jusqu'à s'y absorber soi-même* devient un foyer de bonté, de générosité, de mansuétude et de miséricorde, qui émeut notre sympathie et excite notre admiration. Tels sont les sen-

timents qui poussent à agir sans attendre de retour, à donner sans rien recevoir. Les mobiles supérieurs d'humanité triomphent alors de tous les mobiles inférieurs, même de l'instinct de conservation. Du sacrifice, qui va parfois jusqu'à risquer sa vie propre, on ne retire qu'une satisfaction de conscience purement idéale.

Ces hommes de devoir, de dévoûment sublime, irez-vous les expliquer par la méthode de La Rochefoucauld? « Ce serait, s'écrie Sainte-Beuve, un attentat, un sacrilège! L'intérêt, dites-vous, est souvent invisible à lui-même. Mais cet *incognito* de l'amour-propre constitue un état tout particulier qui mérite qu'on le distingue.... C'est une des beautés et l'un des charmes du génie que de se produire et d'éclater avant tout raisonnement, et de s'élancer vers son objet par une impulsion première irrésistible. La raison égoïste cède à la nature propre. » De même, pour Renan, la signification transcendante de la bonne action, c'est que justement pendant qu'on la fait, on ne pourrait dire exactement pourquoi. Elle résulte d'une spontanéité que ne connaît pas entièrement celui même en qui elle se manifeste. Aucune bonne action ne se laisse déduire raisonnablement. Le héros, quand il commence à réfléchir, trouve qu'il s'est conduit comme une créature insensée, mais il n'a pas réfléchi avant d'agir et c'est pourquoi il est un héros.

La Rochefoucauld également admet de grandes qualités à l'état d'inconscience : « S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes » : il ne conteste pas qu'il y ait des héros « en mal comme en bien ». Les actes ont des effets bienfaisants ou malfaisants, mais il ne reconnaît ni mérite ni démérite, puisqu'il nie le libre arbitre. Chaque fois que nous agissons, c'est le plus fort motif qui l'emporte : or ce plus fort motif est imposé à notre volonté par notre caractère, à notre caractère par notre tempérament. — C'est trancher d'une façon trop simple une question fort complexe. La liberté de l'homme, selon la remarque profonde de Littré, ne consiste pas en ce qu'un motif plus faible l'emporte sur un plus fort, cela est impossible; elle consiste à *augmenter le nombre des motifs dans l'esprit de l'individu,* afin que le conflit l'éclaire, et le soustraie à la toute-puissance d'un motif unique qui, s'il est mauvais, l'entraînera vers tout mal. A côté du déterminisme naturel, elle crée un déterminisme mobile et progressif, où les motifs éclairés peuvent gagner de la puissance sur les motifs aveugles et mauvais. La nature humaine ne change pas; les impulsions innées restent les mêmes, mais elles s'attachent à d'autres objets; l'idée fondamentale de plaisir est susceptible de s'associer à des sentiments profitables à l'ensemble.

Au temps de La Rochefoucauld et pour les hommes de sa caste, quels étaient les motifs supérieurs d'action? Il nous le dit lui-même, *l'honneur et la gloire*. Dans l'*Avis au lecteur* de la seconde édition (1666), répondant sans doute aux objections qu'on lui opposait, il se défend expressément d'entendre toujours par intérêt « un intérêt de bien », un avantage matériel. Gloire et honneur, tel est en effet l'idéal d'une aristocratie dont la guerre est le métier. Nous vivons aujourd'hui au sein d'une société plus pacifique, plus égalitaire : l'honneur est pour nous inséparable de la justice. Le progrès de l'idée de pitié suffirait à marquer le changement de l'état social. La Rochefoucauld, comme les anciens, en faisait peu de cas : « Les personnes les plus fortes de caractère ne laissent pas approcher d'elles les gens larmoyants. Les femmes et les natures d'hommes féminines aiment à soupirer en compagnie; et cette communauté de soupirs et de pitié forme le lien des cœurs [1]. » Au XVII[e] siècle, on ne plaignait guère que les gens de sa caste; Voltaire veut qu'on plaigne tout le monde; Rousseau ne s'attendrit que sur les humbles; Schopenhauer exige qu'on soit pitoyable même envers les animaux, il fonde toute morale sur la pitié; Tolstoï y voit la seule religion.... Pour les meilleurs d'entre nous ce ne sont point là de vaines

1. Aristote, *Morale à Nicomaque*.

paroles. Le barbare met son amour-propre à détruire ses semblables : nous mettons le nôtre à leur venir en aide. Les économistes eux-mêmes constatent cette évolution : « Un genre très raffiné de *sport*, écrit M. Paul Leroy-Beaulieu, se répand en établissements d'utilité publique. Des sentiments très nuancés dans leur genre et leur degré de désintéressement concourent tous au même but, faire profiter la société d'une partie du superflu des individus. » Bref, l'égoïsme sordide ne compte plus guère de partisans parmi nous, sauf peut-être encore dans la pratique.

Relisons maintenant les aphorismes de La Rochefoucauld à la lumière de ces idées générales. Telle de ses maximes nous paraîtra d'une vérité évidente. Celle-ci, par exemple, qui les résume toutes : « Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer », à condition de distinguer une extrême variété d'intérêts, comme nous l'avons indiqué.

D'autres maximes paraissent plus ou moins contestables, vraies dans le particulier, comme s'appliquant à certaines catégories de personnes ou de cas, fausses dans l'ensemble par une généralisation abusive : « La vertu est un fard que les femmes ajoutent à leur beauté », cela n'est vrai que des femmes du monde qui mettent du fard au propre ou au figuré : elles ne forment qu'une bien faible part de l'espèce humaine.

Quelques maximes ne conviennent sans doute qu'à des cas particuliers : « Il y a toujours dans l'adversité de nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaît pas ». Peut-on imaginer un trait plus noir? Admettez, si vous voulez, que le succès d'autrui suscite en nous quelque envie secrète, qu'une déception d'amour-propre éprouvée par un intime cause quelque plaisir : mais une catastrophe, la perte d'une fortune, d'une femme, d'un enfant, est-ce possible? Tout dépend alors de ce que vous entendez par « meilleur ami ». Cela peut s'appliquer à ces amitiés qui cachent des rivalités aiguës, mais non à la simple amitié naïve.

Certaines maximes, presque vraies, ne tiennent pas compte des exceptions nécessaires : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui ». Oui, sans doute. Il y a pourtant quelques âmes tendres, qui souffrent *plus* du froid, de la faim, de la maladie chez les autres, que si elles étaient elles-mêmes sujettes à ces maux : elles ne peuvent se délivrer de cette souffrance qu'en allégeant celle des malheureux. Ces belles âmes ne courent point les rues : on en rencontre cependant. *Trahit sua quemque voluptas.* La volupté de la compassion, parfois si douloureuse, sera toujours plus estimée que la volupté de l'ironie, qui ne se plaît qu'à noter les faiblesses et les ridicules.

Nombre de maximes trahissent chez leur auteur la préoccupation constante de ne chercher en toutes choses que les mobiles les plus mesquins, et laissent transparaître le vice du système. La Rochefoucauld tombe souvent dans ce que Prevost-Paradol appelle le *sophisme de concomitance*, il prend l'effet pour la cause : la fidélité rend les autres confiants, *donc* nous ne leur sommes fidèles qu'afin de tirer parti de cette foi qu'ils ont en nous. Il rabaisse de même le désir de savoir à l'utilité ou à l'orgueil de briller par la connaissance de ce que les autres ignorent. Le grand nombre ou, si l'on veut, l'immense majorité se laisse peut-être mener par les mobiles qu'il analyse; mais La Rochefoucauld compte pour peu de chose, dans l'amour de l'art et de la science, le plaisir d'exercer des facultés supérieures, sans parler de visées plus nobles encore.

Il y a enfin des maximes diffamatoires pour la nature humaine : celle entre autres qui sert d'épigraphe : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés », et pour laquelle La Rochefoucauld lui-même a dû faire quelques réserves.

N'oublions pas d'ailleurs que les moralistes et les psychologues simplifient par méthode les éléments de la nature humaine, s'occupent de traits généraux, réduisent l'homme à un type unique comme le peintre étudie l'anatomie sur l'écorché de Houdon. Tout ce qu'on peut dire d'indigné et d'amer

n'a de sens qu'appliqué à un même personnage, l'homme abstrait, fondamental. L'homme vivant et concret est plus compliqué que cela : on ne le voit point suivre sans biaiser le même sentiment, obéir au même calcul. Ou plutôt l' « homme » n'existe pas, il n'y a que des hommes, ondoyants et divers, soumis aux influences les plus variables. Avec son bonheur habituel d'expression, La Rochefoucauld signale cette complexité des humains : « Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier. — On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres. — L'imagination ne saurait inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de l'homme. » Voilà les atténuations expresses qu'il apporte à sa thèse.

En dernière analyse, les *Maximes* appartiennent à cet ordre de vérités dont Benjamin Constant disait qu'elles ne sont complètes qu'à condition d'y faire entrer leur contraire; et ce paradoxe est ici parfaitement justifié, puisque les hommes se manifestent à la fois comme sociables et insociables, égoïstes et pourtant susceptibles de sens moral. Leur conduite se prête aux interprétations les plus diverses, aux systèmes les plus opposés. « Nos actions, dit spirituellement La Rochefoucauld, sont comme les bouts-rimés que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît. » Si nous remarquons les effets,

nous ne pouvons guère juger les motifs. Pour sonder les reins et les cœurs il faudrait la main d'un Dieu.

Qu'on s'abstienne donc de porter sur la nature humaine un jugement définitif, une condamnation sans appel. Nous n'avons point qualité pour cela. Nous sommes des êtres mobiles et nous jugeons des êtres mobiles, ni bons ni mauvais pour la plupart dans le sens extrême du mot, l'un et l'autre dans le sens modéré : « On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès ». Mille petits traits fins, entre-croisés en tous sens, nuancés, indéfinissables, forment la trame des caractères. Nos défauts ne sont parfois que des qualités mal employées, nos qualités, des défauts heureusement mis en œuvre. Si l'on arrive à découvrir dans les natures réputées les meilleures quelques traits qui les rabaissent, peut-être, en cherchant bien, pourrait-on signaler, jusque chez les plus dépravées, des points par où elles se relèvent : « J'ai toujours trouvé, dit le moraliste Lichtenberg, que ceux qu'on appelle méchantes gens gagnent quand on les connaît plus exactement, et que les bons perdent ». Jetez avec La Rochefoucauld un doute sur la fréquence et la permanence des sentiments désintéressés, ne les niez pas expressément. Lisez ses *Maximes* contradictoires dans l'ordre dispersé où il les a volontairement distribuées, et interprétez-les comme il les a écrites,

non avec l'esprit de géométrie, mais avec l'esprit de finesse.

On n'est pas moins partagé sur l'utilité des *Maximes* et sur la morale qu'on en peut tirer que sur leur vérité même. Il est d'excellentes gens qui ne peuvent supporter la lecture de La Rochefoucauld; sans nier ce que les *Maximes* peuvent avoir de vrai dans le détail, ceux-là considèrent qu'une peinture, même fidèle, même loyale, de certaines vérités tristes est dangereuse par elle-même; ils préfèrent une philosophie qui, même au prix de quelques illusions, remette en honneur les plus hautes facultés de l'homme et ses meilleurs instincts. Ils pensent comme Sterne, lorsqu'il dit :

Je soutiens que rien n'a fait plus de mal aux vertus sociales, que ces hideuses peintures de la Société où tant de philosophes se sont complu; omettant tout ce qu'il y a de généreux dans le cœur de l'homme, elles l'abaissent au-dessous de la brute comme un composé de tout ce qui est égoïste et bas. N'en doutez point, c'est déjà un pas vers le bien que de penser dignement de nous-mêmes. L'expérience nous apprend que le meilleur moyen de rendre un individu honnête est de supposer qu'il est honnête et de le traiter comme tel : ainsi, pour l'homme, s'estimer un peu, c'est s'encourager à mériter cette estime.

Gœthe et Napoléon jugent pareillement que si l'on veut obtenir quelque chose des hommes, il ne faut

pas leur donner mauvaise opinion d'eux-mêmes, les dégrader à leurs propres yeux; ils ont besoin de sympathie et d'encouragement pour réussir dans leurs entreprises. Le bon M. de Sacy est de l'avis de Sterne,. de Gœthe et de Napoléon. La Rochefoucauld, d'après lui, présente ce caractère unique d'être un moraliste immoral. On en pourrait extraire un catéchisme monstrueux : « *Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités. — Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime. — Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.* » — « En nous montrant l'égoïsme comme la règle, La Rochefoucauld justifie le nôtre propre. Il énerve ce mécontentement d'où naît le souci de mieux faire; il semble dire : N'essayez pas! Il verse le poison sur nos rêves de perfection. Vous croyez aimer votre maîtresse, vous n'aimez que votre plaisir. Vous vous félicitez de l'excellence de votre cœur, vous n'êtes qu'un égoïste raffiné. De pareils petits livres, pleins de l'orgueilleuse science du cœur, n'inspirent que la dérision de l'espèce humaine : on en reçoit en plein visage un souffle aride et desséchant.... Est-ce mon amour-propre qui souffre? se demande en terminant M. de Sacy, je ne le crois pas! Je lis les moralistes anciens. Ces grands hommes ne dissèquent pas le cœur, pour aller chercher dans quelque coin obscur un motif honteux à une bonne

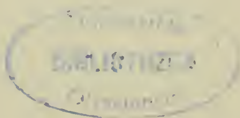
action. Ils ne chicanent pas le courage, le dévoûment. »

Il y a du vrai dans cette critique, mais est-elle juste de tout point? Les livres dépendent de la manière de les prendre, comme de la disposition de celui qui les lit. Assez d'écrivains éloquents nous montrent le beau côté de la médaille, souffrons que La Rochefoucauld nous en expose l'envers. Les *Maximes* nous enseignent à ne pas compter sur les autres, à ne pas nous fier à leurs promesses, à ne pas espérer d'eux ce qu'ils ne sont pas en état de nous donner, et à nous soustraire ainsi à la cause la plus fréquente de mécontentement et de déceptions : elles nous apportent, en un mot, une impérieuse leçon de *self help*. Il serait juste aussi d'appliquer cette science à nous-mêmes, de soulever ce voile de l'amour-propre, qui nous cache à nos propres yeux. « M. de La Rochefoucauld, dit avec finesse Sénac de Meilhan, est peut-être un peu suspect : il est comme ces médecins qui, dans toutes les maladies, voient celles qu'ils ont le plus particulièrement étudiées, mais enfin il a des traits de lumière qui pénètrent jusqu'au fond du cœur, et je lui dois en partie de me connaître. »

Cette connaissance approfondie de l'homme et de ses passions nous préservera des utopies dangereuses, elle nous en donnera la crainte. Peut-être aussi nous inspirera-t-elle l'ambition de protester par la conduite de notre vie contre le pessimisme

de ce misanthrope mondain et le désir de trouver en nous-mêmes des arguments contre sa doctrine. Dangereux pour les caractères faibles qu'il peut achever d'abattre, le livre de La Rochefoucaud est sain pour les caractères forts; il est pour eux un avertissement et une menace; les plus rigides eux-mêmes se tiennent mieux en garde. Et c'est ainsi que la lecture des *Maximes* cause à certains esprits une émotion quasi tragique, ou tout au moins une inquiétude : elle leur fait connaître quelle est leur trempe et leur révèle leur propre secret.

FIN



BIBLIOGRAPHIE

LA SOCIÉTÉ POLIE

Taine, *L'ancien régime*, 1879. — Roederer, *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France*, 1834. — Victor Cousin, *La societé française au* XVII[e] *siècle*, 1858.

Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1818. — Ferdinand Lotheissen, *Geschichte der franzœsischen Litteratur im* XVII*ten Jahrhundert*, Vienne, 1883. — Paul Albert, *Histoire de la littérature française depuis les origines jusqu'au* XVII[e] *siècle*, 1872.

Vicomte d'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue*, 1884. — Hanotaux, *Richelieu*, 1894.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LA ROCHEFOUCAULD

Gilbert et Gourdault, *Œuvres de La Rochefoucauld*, avec variantes, notices, notes et tables, 3 vol. in-8, 1868-1882 (collection des Grands Écrivains de la France, publiée par la librairie Hachette). — A. Chassang, *Œuvres complètes de La Rochefoucauld*, 2 vol. in-8, 1883. — E. de Barthélemy, *Œuvres inédites de La Rochefoucauld*, conservées par la famille, et précédées de l'histoire de sa vie, 1863.

Sainte-Beuve, *La Rochefoucauld*, *Portraits de femmes*, 1840; *Causeries du lundi*, t. XI, 1853; *Nouveaux Lundis*, t. V, 1863.

H. Georg Rahstede, *Studien zu La Rochefoucauld's Leben und Werken*, Brunswick, 1888.

LE CHEVALIER DE LA REINE ET LE FRONDEUR

Mémoires de La Rochefoucauld, de Mme de Motteville, de a duchesse de Nemours, de Retz, de Gourville, etc.

Sainte-Beuve, *Mme de Longueville*, *Portraits de femmes*, 1840.

— Victor Cousin, *Mme de Chevreuse*, 1856; *Mme de Longueville*, 1853-59, 2 vol. in-8.

L'AUTEUR DES « MAXIMES »

Sainte-Beuve, Mme de Sablé dans *Port-Royal*, 3e édition, 1871, 7 vol. — Victor Cousin, *Mme de Sablé*, 1854.

Alph. Pauly, *Réimpression de l'édition subreptice des Maximes parue à la Haye en 1664*, 1883.

Aulard, *Étude biographique et littéraire sur la 1re édition des Maximes*. Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers, 1883.

Taine, *La Rochefoucauld*, Revue de l'Instruction publique, 19 avril 1855.

L'HONNÊTE HOMME

Sainte-Beuve, *Mme de La Fayette. Portraits de femmes.* — D'Haussonville, *Mme de La Fayette*, 1881. — Walkenaër, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, 1845-65, 6 vol. in-12. — *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des Grands Écrivains, publiée par la librairie Hachette), 1865-67, 8 vol. in-12.

L'INFLUENCE DE LA ROCHEFOUCAULD

Guyau, *La morale d'Épicure*, Paris, 1878. — W. Hasbach, *La Rochefoucauld und Mandeville*, *Jahrbuch* de Schmoller, I, Leipzig, 1890.

Silvestre de Sacy, *Variétés littéraires*, 1861, 2 vol. in-12. — G. Levavasseur, *La Rochefoucauld*, 1862. — Prevost-Paradol, *Étude sur les moralistes français*, 1865. — A. Vinet, *Les moralistes au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, 1881. — Paul Stapfer, *Études sur la littérature française*, 1881. — E. Deschanel, *Pascal*, *La Rochefoucauld*, *Bossuet*, 1885. — E. Faguet, *Les grands maîtres du* XVIIe *siècle.*

On compte 82 éditions des *Maximes* de La Rochefoucauld, depuis la 1re édition de la Haye, en 1664, jusqu'en 1883.

Les *Maximes* ont de plus été traduites 24 fois en anglais, 16 fois en allemand, 6 fois en italien, 5 fois en langue russe, 2 fois en langue polonaise, 2 fois en espagnol, 1 fois en portugais, en danois et en hollandais.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 67-95.